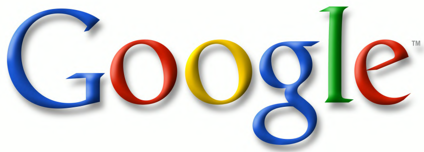


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/


HD WIDENER

HW AVUZ M

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



Detur
Edvardo Henrico Strobel
COLLEGII HARVARDIANI ALUMNO,
EX TESTAMENTO
Edvardi Hopkins, Armig.
PRO INSIGNI IN STUDIIS DILIGENTIA,
E. W. Gurney, Decanus.
Consill. PP. et TT. adjuv.
A.D. MDCCCLXXIV.


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

FRANÇAIS

Digitized by Google

Tout exemplaire de cet ouvrage, non revêtu de notre griffe, sera réputé contrefait.

Charles Delagrave et Cie

Typ. Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-St-Germain, 43.

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

FRANÇAIS

DEPUIS

L'ORIGINE DE LA LITTÉRATURE JUSQU'A NOS JOURS

PAR

ANTONIN ROCHE

DIRECTEUR DE L'*Educational institute* DE LONDRES, CHEVALIER
DE LA LÉGION D'HONNEUR

QUATRIÈME ÉDITION

TOME DEUXIÈME



PARIS

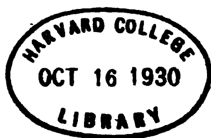
CH. DELAGRAVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES ÉCOLES, 78

1868

Digitized by Google

37538.3.10



Anonymous donor

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

XI

RACINE.

(1639-1699.)

Il est difficile de décider à qui appartient la première place parmi les cinq grands poètes qui ont illustré le siècle de Louis XIV. Si l'on considère la connaissance et la peinture exacte du cœur humain, on la donnera à Molière; pour la grandeur et la sublimité des conceptions, à Corneille; pour le génie simple et naïf, à La Fontaine; pour la sûreté du goût et l'influence, à Boileau; mais si l'on consulte la perfection des œuvres, la prééminence revient à Racine. Dans la structure du drame, dans la marche d'une action simple, développée avec un art savant et ingénieux, dans l'élégance continue du style, dans l'habileté de la versification, Racine est resté sans rival. On

Digitized by Google

proposait à Voltaire de faire sur Racine un « Commentaire » pareil à celui qu'il avait fait sur Corneille. Il répondit : « Il n'y a qu'à mettre au bas de chaque page : « beau, pathétique, harmonieux, admirable. »

Jean Racine, le plus parfait de nos poètes, naquit à La Ferté-Milon, petite ville située entre Meaux et Soissons. Son père était contrôleur au grenier à sel. Resté orphelin, à l'âge de quatre ans, il fut élevé par son aïeul maternel. Il fit de bonnes études au collége de la ville de Beauvais, puis à Port-Royal-des Champs, où sa grand'mère, devenue veuve, et deux de ses tantes avaient embrassé la vie religieuse. Il y fut l'élève bien-aimé du médecin Hamon et de l'avocat Le Maistre. C'est dans cette sainte maison qu'il apprit la langue d'Homère et d'Euripide dont il devait faire revivre les beautés dans la poésie française, et qu'il puisa ces principes religieux que, plus tard, il porta jusqu'à la piété la plus fervente. La docilité du jeune orphelin envers ses maîtres égalait son ardeur pour l'étude. Il eut pourtant un jour l'air de s'émanciper. Son goût pour les romans et la poésie alarmait les pieux solitaires. Lancelot lui avait ôté des mains le roman grec de « Théagène et Chariclée ». Il s'en procura un autre exemplaire ; on le lui ôta aussi. Il parvint à en acheter un troisième, et il l'apprit par cœur. Puis il le porta au bon Lancelot. « Tenez, lui dit-il, vous « pouvez brûler encore celui-là. »

Digitized by Google

Au sortir de Port-Royal, Racine fit sa philosophie au collége d'Harcourt, à Paris. Puis il étudia successivement le droit et la théologie, et se dégoûta de l'un et de l'autre. Il obtint cependant un prieuré, dont il porta quelque temps le titre, sans en toucher les revenus. Un moine les lui disputa. Racine, fatigué de plaider et se sentant peu de vocation pour l'Église, renonça au bénéfice et au procès, qui lui inspira plus tard l'idée de la comédie des « Plaideurs ».

Le premier essai poétique de Racine fut une ode intitulée la « Nymphe de la Seine », en l'honneur du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche. Il faisait dire à la Seine :

Régnez, « belle » Thérèse, en ces « aimables » lieux
Qu'arrose le cours de mon onde,
Et que doit « éclairer le feu de vos beaux yeux. »

C'était le style de Cotin. Chapelain, arbitre alors des libéralités du roi envers les hommes de lettres, le trouva beau, et fit accorder au jeune poëte une gratification de cent louis (1660). Une seconde ode, à peu près de la même force, valut à Racine une nouvelle gratification et une pension de six cents livres (1663). Cette petite pièce fut communiquée à Boileau, qui désira connaître l'auteur. Boileau, l'esprit le plus judicieux du siècle, donna à Racine de précieux conseils et lui enseigna selon son

Digitized by Google

expression, « à faire difficilement des vers faciles. » Telle fut l'origine de l'amitié intime qui unit ces deux poètes pendant quarante ans, et qui est un événement important dans notre histoire littéraire.

Vers la même époque, Racine fut présenté à Molière par La Fontaine, avec qui il était depuis longtemps lié. Le grand poète comique l'accueillit avec bienveillance et encouragea ses premiers travaux. Racine lui ayant montré une tragédie tirée du roman de « Théagène et Chariclée », il conçut de grandes espérances de son talent pour le théâtre; mais il le dissuada de faire jouer cette pièce, et il lui donna comme plus dramatique le sujet de la « Thébaïde », ou la querelle des fils d'Œdipe et de Jocaste. Cette tragédie eut quelque succès (1664). Elle fut suivie « d'Alexandre le Grand », dont la versification est bien supérieure, et où l'on trouve des traits qui annoncent deja un grand écrivain dans le poète de vingt-six ans. Cette pièce fut d'abord jouée sur le théâtre de Molière. Les acteurs, médiocres dans le genre tragique, la firent peu valoir. Racine craignit de la voir tomber; il la retira, pour la donner aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, qui avaient plus de réputation dans la tragédie, et il attira à ce théâtre mademoiselle Duparc, la meilleure actrice de Molière. Les deux poètes se brouillèrent, mais il ne cessèrent jamais de s'estimer et de se rendre justice.

Digitized by Google

On raconte que le lendemain de la première représentation du « Misanthrope », qui fut froidement reçu du public, quelqu'un crut faire plaisir à Racine en lui annonçant cette nouvelle : « La pièce est tombée, lui « dit-il ; rien n'est si froid, vous pouvez m'en croire, j'y « étais. » — « Vous y étiez, répondit Racine, et je n'y « étais pas ; cependant, je n'en croirai rien, parce qu'il « est impossible que Molière ait fait une mauvaise pièce. « Retournez-y, et examinez-la mieux. »

Molière ne se montra pas moins équitable envers la petite farce des « Plaideurs », où il aurait pu voir dans l'auteur un rival, sinon pour l'intérêt de l'action, du moins pour le vrai style comique. En sortant de la seconde représentation, où l'on avait sifflé, il dit tout haut : « Cette comédie est excellente, et ceux qui s'en « moquent mériteraient qu'on se moquât d'eux. » Le suffrage du grand comique, joint à celui du roi, contribua beaucoup à faire revenir le public de ses injustes préventions (1668).

Les « Plaideurs » sont une excellente farce, qu'on lit avec plaisir, quoique l'action manque de cet intérêt qui soutient seul les pièces de théâtre. C'est moins une comédie qu'un tableau satirique des mœurs du barreau. Racine s'y moque de la manie de juger et de plaider, de l'avidité des juges, de la mauvaise foi des plaideurs, de l'érudition pédantesque, des divagations et du mauvais

Digitized by Google

goût des avocats. Tout le monde connaît M. Dandin, qui ne rêve que jugements, et qui veut

> Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.

Il apprend que son chien vient de manger un chapon. Voilà une cause ; mais

> Il faut de part et d'autre avoir un avocat.
> — Voilà votre portier et votre secrétaire;
> Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats:
> Ils sont fort ignorants. . . .

Petit Jean, ce fripon de portier qui n'ouvre la porte qu'à ceux qui « graissent le marteau », commence son plaidoyer par la fameuse énumération :

> Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune;
> Quand je vois le soleil et quand je vois la lune;
> Quand je vois les États des Babinoniens (Babyloniens)
> Transférés des Serpents (Persans) aux Nacédoniens, etc.

« Quand aura-t-il tout vu? » s'écrie l'Intimé; et ce mot est devenu un proverbe applicable à ceux qui, au lieu de choisir les traits saillants d'un sujet, se perdent dans les détails et dans les divagations.

L'Intimé, le secrétaire, répond à Petit Jean, et dans son exorde il remonte avant

> La naissance du monde et sa création.
> — Avocat, ah! passons au déluge!

Digitized by Google

lui crie le juge impatienté. L'avocat n'arrive pas au déluge; Dandin s'endort et se laisse tomber. « Quelle chute! mon père », dit Léandre en l'éveillant.

Certes, je n'ai jamais dormi d'un si bon somme,

dit naïvement le magistrat.

— Mon père, il faut juger. — Aux galères. — Un chien
Aux galères! — Ma foi, je n'y conçois plus rien;
De monde, de chaos, j'ai la tête troublée.

Les deux premières tragédies de Racine avaient été faites d'après la manière de Corneille, et le disciple avait plutôt imité les défauts que les qualités du maître. Après ce double essai, il résolut de travailler sans modèle, et de donner à la tragédie une forme nouvelle.

Corneille avait vécu sous le règne agité de Louis XIII et sous la régence orageuse d'Anne d'Autriche. Il en avait été le poète, et il avait mis sur la scène les femmes de son temps, ces héroïnes de la Fronde, si altières, si impérieuses, si exagérées dans leurs romanesque héroïsme, « donnant, selon le mot de Racine, des leçons de fierté à « des conquérants. »

A cette époque turbulente succéda une société polie, élégante, fine, spirituelle. Cette société trouva son peintre et son poète dans Racine.

Digitized by Google

Il ne faut pas demander à Racine la tragédie telle que nous la concevons aujourd'hui et telle qu'elle existe sur les théâtres étrangers. Racine a rarement cet intérêt d'action, cette vérité historique, que notre époque exige des écrivains dramatiques, et ce style simple, familier, vif, coupé, qui change d'un personnage à l'autre, et qui rappelle les lieux, les temps, les mœurs, les détails de la vie réelle. Les contemporains n'auraient ni compris ni toléré cette exactitude de mœurs et de langage. Qu'auraient dit les grandes dames de Versailles, si on leur avait représenté sur la scène l'Andromaque d'Homère faisant chauffer de l'eau pour Hector et donnant de l'avoine à ses chevaux? Et qu'aurait dit le prince de Condé, que Racine semble avoir peint sous les traits d'Achille, s'il avait vu ce héros apprêtant lui-même ses repas?

Le but du théâtre doit être d'exprimer des idées justes et des sentiments vrais dans la forme admise par les spectateurs à qui l'on s'adresse, si on veut les intéresser et les émouvoir. Pour plaire à une société qui n'aimait que ses usages et ses mœurs, Racine accommoda la tragédie au goût de ses contemporains : de ses héros grecs, romains et turcs, il fit des princes et des gentilshommes français, et il prêta à ses femmes le langage que parlaient les grandes dames de la cour de Versailles. Au reste, cette transformation, exigée par le temps, n'avait pas l'inconvénient que nous lui trouvons depuis qu'on a introduit

Digitized by Google

dans le théâtre le costume historique, qui ne convient plus aux caractères tels que Racine les a tracés. Les acteurs d'alors, vêtus comme les courtisans de Louis XIV, avaient peu de ressemblance avec les personnages anciens ou étrangers dont ils portaient les noms, et que les spectateurs ne songeaient point à voir paraître sur la scène.

Racine était admirablement doué pour peindre cette société si polie, si galante et si décente à la fois du XVIIe siècle. A un goût délicat, à une brillante imagination, à une vive sensibilité, à un sentiment exquis des bienséances, il joignait une heureuse facilité et une pureté inaltérable de style, une élégance ingénieuse et naturelle, une harmonie enchanteresse, qui en font le Raphaël et le Mozart de la poésie française, et qui convenaient à merveille à la tragédie telle qu'il la comprenait, à cet idéal parfait de grâce et de délicatesse. Il est juste de dire que Racine sait être, quand il le faut, dans « Britannicus », dans « Mithridate », surtout dans « Athalie », énergique et viril comme Corneille.

Corneille avait peint l'enthousiasme des grands sentiments et des grandes vertus. Racine se proposa de représenter les désordres et les malheurs causés par les passions. Il montre les passions de manière à nous faire plaindre ceux qui en sont les esclaves et les victimes, et il nous apprend à les éviter ou à les maîtriser, sous

Digitized by Google

peine de souffrir les douleurs et les maux que nous voyons étalés sur la scène. Chez lui, la tragédie devient la lutte des passions; c'est l'étude du cœur de la femme et l'analyse délicate du plus tendre de nos sentiments exprimé par des traits immortels. Ce grand poète est sans rival dans l'art de peindre les femmes, de leur prêter le langage qui leur convient, et de tracer ces figures angéliques qui, comme Monime, Iphigénie, Bérénice, Andromaque, Junie, Esther, ont la ravissante physionomie des vierges de Raphaël.

Racine a donné à ses femmes trois passions principales: l'ambition qui domine Agrippine et Athalie; l'amour maternel, dont Clytemnestre et Andromaque sont des modèles accomplis; et l'autre amour (puisqu'il faut l'appeler par son nom), qui est innocent dans Iphigénie, Bérénice, Junie, Monime, créations pleines de charme et de délicatesse, et qui est criminel dans Roxane, Hermione et Phèdre, les rôles de passion les plus forts et les plus profonds de notre littérature.

Les caractères d'hommes dans Racine sont, en général, inférieurs aux caractères de femmes. Quatre seulement ont un grand caractère : c'est le pontife Joad, le vizir Acomat, l'empereur Néron, et Mithridate, l'implacable ennemi des Romains. Quant aux autres, tels que Britannicus, Xipharès, Antiochus, Bajazet, Achille, Hippolyte, ce sont de jeunes princes tendres et galants comme l'é-

Digitized by Google

taient les jeunes seigneurs de la cour de Louis XIV. On reprochait un jour à Racine d'avoir fait Hippolyte amoureux. — « Et sans cela, répondit-il, qu'auraient dit nos « petits-maîtres d'un Hippolyte ennemi de toutes les « femmes? Quelles mauvaises plaisanteries n'auraient-ils « point faites! » Il aurait dû laisser dire les petits-maîtres, et respecter le bon goût, qu'il blesse ici bien plus encore que la morale.

Il est fâcheux que Racine ait trop sacrifié au goût romanesque de son siècle et tant mêlé la galanterie à l'héroïsme. Ses personnages parlent souvent, comme des héros de roman, de leurs « feux », de leurs « flammes », des « beaux yeux de leurs divines princesses ». C'était là le langage que les grands seigneurs parlaient aux dames de la cour. Ajoutons que, dans Racine, la délicatesse et la vérité des sentiments et le charme du style désarment la critique et font trouver grâce pour le poète.

Notre époque plébéienne regrette aussi que Racine se soit perpétuellement imposé une dignité, une noblesse, une élégance, qui gâtent quelquefois la nature. Ainsi Agamemnon, véritable Louis XIV, conserve l'orgueil de sa dignité même dans les moments les plus extrêmes; quand il annonce à sa fille qu'elle doit mourir, il lui recommande de ne pas oublier « dans quel rang elle a été élevée » et il ajoute ces mots incroyables :

Digitized by Google

Montrez, en expirant, de qui vous êtes née,
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez; et que les Grecs, qui vous vont immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.
(Acte IV, Scène IV.)

En ce cruel moment, il n'ose pas montrer la douleur d'un père, et il mérite que sa fille lui dise :

N'osez-vous sans rougir être père un moment ?

Le même Agamemnon emploie, pour appeler Arcas, son serviteur, le langage solennel que parla le grand roi jusqu'au lit de mort :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille.

Arcas répond avec la même élégance, en employant une des figures les plus magnifiques :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents et Neptune.

Ce n'est pas le langage d'un confident; mais c'est ainsi qu'il fallait parler pour plaire à la brillante aristocratie de Versailles. Il est bien regrettable que Racine, nourri des poètes grecs, qu'il sentait si bien et qu'il traduisait si heureusement, n'ait pas cru possible de conserver un peu de cette naïve simplicité de la Grèce primitive.

Digitized by Google

Le premier modèle de la tragédie telle que Racine la conçut fut « Andromaque » (1667). Le succès rappela celui du « Cid » par l'exagération des éloges comme par la violence des critiques. Cette pièce, sans être la plus parfaite de l'auteur, est celle qui produit encore le plus d'effet au théâtre par l'énergie et la vérité des passions et par cette continuelle alternative de crainte et d'espérance, de terreur et de pitié, qu'on veut trouver dans la tragédie. Le caractère élevé, calme, d'Andromaque, modèle d'amour maternel et de piété conjugale, forme un heureux contraste avec les passions violentes dont elle est environnée. C'est une mère et une épouse chrétienne. — Une Grecque du XIIe siècle avant J.-C. ne saurait avoir cette délicatesse de sentiments, cette dignité, ce mélange admirable de douceur et de fierté, de modestie et d'héroïsme que le christianisme seul a pu inspirer à la femme. Pyrrhus menace de livrer son fils aux Grecs, si elle refuse de l'épouser. Pour sauver Astyanax, elle se résigne à cette union ; mais, ce qui est peu chrétien, elle veut mourir aussitôt après, pour rester fidèle à la mémoire de son premier époux. La mort de Pyrrhus, assassiné par Oreste pendant la cérémonie, empêche la veuve d'Hector d'exécuter son funeste dessein. Hermione, qui a commandé ce meurtre dans un moment de jalouse frénésie, se tue de désespoir, et Oreste demeure en proie aux furies. Le rôle de Pyrrhus fut vivement attaqué, à

Digitized by Google

cause de sa violence et de ses emportements; il était trop peu chevaleresque pour la cour de Versailles. C'est en faisant allusion à ces critiques, que Boileau dit plus tard à Racine dans son Épître « sur l'utilité des ennemis » :

Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Dut les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Burrhus est le personnage le plus vertueux de la tragédie de « Britannicus », qui fut le second chef-d'œuvre de Racine (1669), et que Voltaire appelle « la pièce des connaisseurs », parce que le jeune auteur déploya dans ce sujet difficile à traiter une habileté consommée dans toutes les parties de l'art et cette élégance de style qui le distingue entre tous les poètes français. Racine se proposa d'y développer le caractère de Néron et ses premiers pas dans la carrière des tyrans. Narcisse, mis en contraste avec Burrhus, est un de ces perfides flatteurs qui aplanissent aux princes le chemin du vice et du crime. Il va jusqu'à dire à Néron :

Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

Ce vers rappelle un mot du duc de La Feuillade, si connu pour l'exagération de ses flatteries. Louis XIV disait un jour : « Je voudrais bien qu'il fît beau demain!
« — Sire, s'écria La Feuillade, Votre Majesté n'a qu'à
« commander. »

Digitized by Google

Il y a dans « Britannicus » quatre vers qui sont mémorables dans l'histoire du théâtre français. Ce sont les suivants appliqués à Néron :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains.

On leur attribue, dit Boileau, la gloire d'avoir corrigé Louis XIV de l'habitude de danser dans les ballets avec les dames de la cour, mêlées parmi les comédiens.

Le grand Corneille avait la faiblesse de s'affliger des triomphes de son jeune rival et l'imprudence d'exprimer tout haut ses critiques. La susceptibilité de Racine s'irritait de ces attaques, et il usa de représailles. Il avait donné quelques coups d'épingle au vieux poète, en parodiant deux ou trois vers du « Cid » dans la farce des « Plaideurs ». Il revint à la charge dans la « Préface » de « Britannicus ». Après avoir rappelé avec aigreur les reproches faits à sa tragédie, il ajoute, à l'adresse de Corneille : « Que faudrait-il faire pour contenter des juges « si difficiles? La chose serait aisée, pour peu qu'on « voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter « du naturel, pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu « d'une action simple, chargée de peu de matière, telle « que doit être une action qui se passe en un seul jour, « et qui, s'avançant par degré vers sa fin, n'est soute-

Digitized by Google

« nue que par les intérêts, les sentiments et les passions « des personnages, il faudrait remplir cette même action « de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer « qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre « d'autant plus surprenants qu'ils seraient moins vrai-« semblables, d'une infinité de déclamations où l'on fe-« rait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils de-« vraient dire. Il faudrait, par exemple, représenter « quelque héros ivre (Attila), qui se voudrait faire « haïr de sa maîtresse de gaieté de cœur, un Lacédémo-« nien grand parleur (Agésilas), un conquérant qui « ne débiterait que des maximes d'amour (Sertorius), « une femme qui donnerait des leçons de fierté à des « conquérants (Cornélie dans « la Mort de Pompée.) » Nous avons vu que Racine répara noblement cette faiblesse quand il reçut Thomas Corneille à l'Académie française.

Nous avons dit, dans « l'étude » sur Corneille, que le sujet de « Bérénice » fut donné à Corneille et à Racine par la princesse Henriette d'Angleterre, qui désirait voir exprimer sur la scène des sentiments qu'elle avait éprouvés. La rupture d'un mariage entre un empereur romain et une reine de Judée était un sujet bien peu tragique. Aussi Boileau dit, en apprenant que son ami avait promis de le traiter : « Si je m'y étais trouvé, je l'aurais bien « empêché de donner sa parole. » Corneille échoua. Ra-

Digitized by Google

cine, plus habile dans l'art d'exprimer toutes les nuances de la passion la plus tendre, et de relever les plus petites choses par le charme des vers, fit une élégie ravissante, pleine d'une tristesse délicieuse, qui charma et enleva toute la cour. Le grand Condé en fit un éloge aussi flatteur que délicat. On lui demandait ce qu'il en pensait. Il répondit par ces deux vers de la pièce :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Plus tard même, cet ouvrage dramatique, qui n'est peut-être pas une tragédie, a suscité des applaudissements et fait couler des larmes, toutes les fois qu'il s'est rencontré un acteur et une actrice capables de jouer avec talent les deux rôles principaux. En 1752, mademoiselle Gaussin eut un tel succès dans le rôle attendrissant de Bérénice, que le factionnaire même, placé sur la scène, laissa tomber son fusil et se mit à pleurer.

Cependant la pièce rencontra de violentes critiques. Une de celles qui furent le plus sensibles à Racine fut un mot un peu leste de Chapelle. « Avouez-moi en ami votre « sentiment, lui dit-il un jour. Que pensez-vous de Bérénice? » Chapelle, cédant enfin à ses instances, lui répondit : « Que voulez-vous que je vous dise?

Marion pleure, Marion crie,
Marion veut qu'on la marie. »

Digitized by Google

Après « Bérénice », Racine donna « Bajazet » (1672), où il mit en scène une conspiration tramée à Constantinople en 1635 par une sultane et un grand vizir, pour renverser le sultan Amurat IV et placer sur le trône son frère Bajazet. La plus belle partie de cette pièce est l'exposition, qui est un modèle de clarté, de précision et d'élégance. Le rôle du grand vizir Acomat, l'âme et le chef de la conspiration, passe pour un des mieux conçus en politique qu'il y ait sur notre théâtre.

Corneille, présent à une représentation de « Bajazet », dit au poète Segrais : « Je me garderais bien de le dire à « d'autres qu'à vous, parce qu'on dirait que j'en parlerais « par jalousie; mais, prenez-y garde, il n'y a pas un seul « personnage dans « Bajazet » qui ait les sentiments qu'il « doit avoir, et que l'on a à Constantinople; ils ont tous, « sous un habit turc, les sentiments qu'on a au milieu de « la France. » Corneille avait raison, sans être lui-même irréprochable sur ce point. Il ne faut pas plus chercher les mœurs turques dans « Bajazet » que les mœurs grecques et romaines dans « Andromaque » et dans « Britannicus. »

Racine sembla vouloir se poser en rival de Corneille dans un sujet tiré de l'histoire, et il peignit Mithridate, le grand roi de Pont, qui lutta quarante ans contre les Romains. La scène où ce prince annonce à ses fils qu'il va

Digitized by Google

porter la guerre en Italie rappelle la fameuse scène d'Auguste avec Cinna et Maxime ; elle est mise au rang des plus belles du théâtre français. « Mithridate » était de toutes les tragédies celle qui plaisait le plus à Charles XII, roi de Suède.

On rapporte, à propos de « Mithridate », que Racine avait l'habitude, en faisant une tragédie, de mettre chaque acte en prose. Quand il avait ainsi lié toutes les scènes entre elles, il disait : « Ma tragédie est faite. » Il comptait le reste pour rien ; c'est que, pour lui, comme pour la plupart des auteurs, concevoir, créer, composer, sont plus difficiles qu'écrire[1]. Pour travailler, il allait souvent se promener, et il récitait ses vers à haute voix. Pendant qu'il faisait ainsi la tragédie de « Mithridate » dans les Tuileries, où il se croyait seul, il fut fort surpris de se voir entouré d'un grand nombre d'ouvriers, qui, occupés au jardin, avaient quitté leur ouvrage pour venir à lui, craignant que ce ne fût un homme au désespoir prêt à se jeter dans le bassin.

Comme Molière, Racine n'était jamais content de ce qu'il écrivait : « Je ne vous dissimulerai pas, disait-il à son « fils aîné, que dans la chaleur de la composition on ne « soit quelquefois content de soi ; mais lorsqu'on jette le « lendemain les yeux sur son ouvrage, on est tout étonné

[1] Voir sur sa manière d'écrire la lettre à Boileau, 3 oct. 1694.

Digitized by Google

« de ne plus rien trouver de bon dans ce qu'on admi-
« rait la veille; et quand on vient à considérer, quelque
« bien qu'on ait fait, qu'on aurait pu mieux faire, et
« combien on est éloigné de la perfection, on est souvent
« découragé. »

« Mithridate » fut suivi « d'Iphigénie » et de « Phèdre », les deux plus parfaites tragédies profanes de Racine. Le sujet de la première est le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, exigé par l'oracle pour obtenir un vent favorable qui permette à la flotte grecque de partir pour aller à Troie. Iphigénie nous représente cette résignation héroïque qui donne le plus de noblesse à la femme. La vue de cette jeune victime, calme, douce, prête à mourir sans accuser la main qui la frappe, arracha des larmes à toute la cour; et Boileau put dire avec vérité à son ami :

> Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
> Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!
> Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
> N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
> Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
> En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé.

« Phèdre » fut écrite, dit-on, par suite d'une espèce de défi. Un jour Racine avait soutenu, chez madame de Lafayette, que le malheur d'une personne coupable peut, avec du talent, exciter une compassion plus vive que celui d'une personne vertueuse. Il donna Phèdre comme

Digitized by Google

exemple, et prétendit qu'on pouvait faire plaindre cette princesse coupable plus qu'Hippolyte innocent. Dans sa pièce, il nous représente la femme de Thésée en proie à une passion fatale, invincible, qui lui inspire les plus cuisants remords, et Hippolyte victime de la même calomnie qui perdit Joseph dans la maison de Putiphar. Les Jansénistes, qui poussaient jusqu'au fatalisme la doctrine sur la grâce et le libre arbitre, goûtèrent beaucoup le rôle de Phèdre. « Il n'y a rien à reprendre à ce carac-« tère, dit Arnauld, puisqu'il nous donne cette grande « leçon que, lorsque Dieu nous abandonne à nous-mêmes « et à la perversité de notre cœur, il n'est point d'excès « où nous ne puissions nous porter. » Malgré l'autorité du sévère docteur de Port-Royal et du poète, il est dangereux d'enseigner qu'il y a des passions fatales auxquelles l'homme ne peut pas résister.

« Phèdre » est célèbre dans l'histoire du théâtre par la cabale qui se forma pour l'étouffer à sa naissance. Pradon, une des victimes de Boileau, faisait alors une tragédie sur le même sujet. Il avait des protecteurs puissants, et l'on s'attendait qu'ils mettraient tout en œuvre pour faire réussir sa pièce et tomber celle de son rival. Il paraît qu'on faisait déjà au théâtre ce qui s'est tant pratiqué depuis. On retenait une bonne partie de la salle, et on refusait des places aux gens suspects. Une amie de Pradon, madame Deshoulières, celle qu'on surnommait

Digitized by Google

la « dixième muse », désirait beaucoup assister à la première représentation de la pièce de Racine. On lui répondit que toutes les loges étaient prises. Ce refus la piqua, et elle écrivit le sonnet satirique qui commence par ces vers :

Dans un fauteuil doré Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où jamais personne n'entend rien, etc.

Racine et Boileau soupçonnèrent le duc de Nevers d'en être l'auteur, et, sans plus d'examen, ils répondirent par un autre sonnet fait sur les mêmes rimes, en attaquant le duc et sa sœur la duchesse de Mazarin. Le duc furieux leur riposta par un autre sonnet, toujours sur les mêmes rimes, et les menaça du bâton. Heureusement, le fils du grand Condé prit en main la défense des deux poètes ; il déclara qu'il tiendrait pour personnelle toute insulte qu'on leur ferait. « Venez à l'hôtel de Condé, si « vous n'avez pas fait le sonnet, » leur écrivit-il, « et si « vous l'avez fait, venez-y encore. » Le duc de Nevers recula devant la menace du prince. Mais la cabale voulut user de représailles. On loua les deux salles pendant plusieurs représentations, et on se donna le plaisir de faire applaudir la tragédie de Pradon et de laisser jouer celle de Racine devant des banquettes vides. La plaisanterie coûtait trop cher pour durer longtemps. Dès qu'on cessa de payer, le public rendit justice au deux auteurs;

Digitized by Google

et Pradon retomba dans l'obscurité où il aurait toujours dû rester (1677).

Bientôt après cette lutte dont il était sorti vainqueur, Racine renonça au théâtre et résolut de ne plus faire ni tragédies ni vers, et de se livrer désormais à des occupations plus dignes d'un chrétien. On a prétendu que c'était le dépit de l'orgueil blessé qui avait dicté cette retraite. Il est possible que le chagrin ait contribué à le dégoûter d'une carrière où la gloire ne le consolait pas des critiques ; mais sa conversion fut trop sincère pour l'attribuer aux seules blessures de l'amour-propre. Les principes religieux dont il avait été nourri, se réveillèrent dans son âme, et lui firent regarder comme criminelle devant Dieu une profession condamnée par les plus sévères docteurs de l'Eglise.

Un des premiers soins de Racine, après sa conversion, fut de se réconcilier avec les solitaires de Port-Royal qu'il avait offensés et qu'il ne voyait plus depuis dix ans. Nicole, en répondant à des attaques dirigées contre les Jansénistes par un mauvais écrivain comique, avait traité « d'empoisonneurs des âmes » tous les auteurs de romans et de pièces de théâtre (1666). Racine, alors dans l'ivresse du triomphe « d'Andromaque », avait cru que ces mots s'appliquaient à lui, et il avait écrit contre Port-Royal une lettre qui, par la verve, l'esprit et les agréments du style, n'aurait pas été désavouée par l'au-

Digitized by Google

teur des « Provinciales ». Cette lettre eut un grand succès, et il en fit une seconde. Mais, avant de l'imprimer, il la montra à Boileau : « Cette lettre fera honneur à « votre esprit, lui dit le sévère Boileau, mais elle n'en « fera pas à votre cœur. — Eh bien ! répondit Racine, le « public ne la verra jamais. » Et il la supprima. Il se repentit toujours d'avoir oublié un instant la reconnaissance qu'il devait à ses anciens maîtres. Aussitôt qu'il eut abandonné la carrière dramatique, il fit solliciter son pardon par Boileau, et il n'eut pas de peine à l'obtenir. Ensuite il demanda une entrevue au grand Arnauld. Il entra chez lui la confusion et l'humilité peintes sur le visage ; et quoiqu'il y eût nombreuse compagnie, il se jeta à ses pieds, et fondit en larmes. Arnauld se mit aussi à genoux, et ils s'embrassèrent, bon et naïf mouvement de deux grands cœurs !

Ces deux « lettres » contre Port-Royal, qui nous sont parvenues, et quelques « épigrammes », qui sont des modèles du genre, montrent que Racine, ce poète si tendre et si délicat, possédait, à un degré éminent, le génie satirique. Boileau convenait que son ami était bien plus malin que lui. Il se vit lui-même exposé à de piquantes railleries. Un jour Racine l'attaqua un peu vivement dans une discussion littéraire. Quand il eut fini, Boileau lui dit froidement : « Avez-vous eu envie « de me fâcher ? — Dieu m'en garde ! répondit Racine.

Digitized by Google

« — Eh bien ! vous avez donc tort, dit Boileau ; car vous « m'avez fâché. »

Boileau perdit encore patience dans une autre dispute, où Racine le pressait de bonnes raisons exprimées avec trop de vivacité : « Eh bien ! oui, j'ai tort, dit-il ; mais j'aime mieux avoir tort que d'avoir orgueilleusement raison. » La religion tempéra ce penchant à la satire et à l'épigramme.

Dans le premier mouvement de sa ferveur, Racine avait voulu se faire chartreux, pour expier dans les austérités du cloître les erreurs et les fautes de sa jeunesse. Il resta dans le monde et prit le parti de se marier ; il épousa mademoiselle de Romanet, fille d'un trésorier des finances au bureau d'Amiens. C'était une femme pieuse et sensée, mais sans aucune notion de littérature. Elle ne lisait que des livres de piété. Elle ne savait pas ce que c'est qu'un vers, elle ne mit jamais le pied au théâtre, et ne connut le titre des tragédies de son mari qu'en les entendant citer dans la conversation.

Racine évitait avec soin tout ce qui pouvait lui rappeler le souvenir des chefs-d'œuvre qu'il déplorait. Il fut appelé à la cour pour donner des leçons de déclamation à une jeune princesse ; dès qu'il vit qu'il était question de lui faire réciter quelques morceaux « d'Andromaque », il pria instamment qu'on le dispensât d'une pareille

Digitized by Google

fonction. On eut beau lui dire qu'il ferait plaisir au roi, il fut inflexible. Il resta étranger à la publicatiou de ses œuvres. Un libraire obtint un jour de lui, à force de sollicitations, la promesse de revoir des épreuves, et il fit quelques corrections ; mais il se reprocha bientôt cette faiblesse d'auteur, et il jeta l'exemplaire au feu.

Racine eut sept enfants, et il ne négligea rien pour leur inspirer le mépris des romans et des pièces de théâtre. L'éducation qu'il leur donna fut toute morale. Jamais il ne lui vint une idée d'ambition mondaine. « Songez, écrit-il à son fils aîné, que notre ambition est « bornée du côté de la fortune, et que la chose que nous « demandons du meilleur cœur au bon Dieu, c'est qu'il « vous fasse la grâce d'être homme de bien et d'avoir « une conduite qui réponde à l'éducation que nous avons « tâché de vous donner. » Il lui recommande sans cesse d'être économe, exact, diligent, sans vanité, attaché à ses devoirs de chrétien. « Le plus grand déplaisir qui « puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenait que « vous êtes indévot et que Dieu vous est devenu indif- « férent. » Pour éloigner de lui la tentation de faire des vers, il lui disait que les succès ne rendent pas le poète heureux, et il avouait que la plus mauvaise critique lui avait fait plus de chagrin que les plus grands applaudissements ne lui avaient fait de plaisir. « Ne croyez pas « que ce soient mes vers, lui disait-il, qui m'attirent les

Digitized by Google

« caresses des grands. Corneille fait des vers cent fois « plus beaux que les miens, et cependant personne ne le « regarde : on ne l'aime que dans la bouche de ses « acteurs. Au lieu de fatiguer les gens du monde du « récit de mes ouvrages, dont je ne leur parle jamais, je « les entretiens de choses qui leur plaisent. Mon talent « avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'es- « prit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. Ainsi, « quand vous voyez M. le duc de Bourbon passer des « heures entières avec moi, vous seriez étonné, si vous « étiez présent, de voir que souvent il en sort sans que « j'aie dit quatre paroles. Mais peu à peu je le mets en « humeur de causer, et il sort de chez moi encore plus « satisfait de lui que de moi. »

Il ne permettait pas à ses enfants d'aller au théâtre. Il écrivait à son fils aîné, qui se trouvait à Marly, pendant les fêtes que le roi y donnait à la cour : « Vous savez ce « que je vous ai dit des opéras et des comédies : on en « doit jouer à Marly. Il est très-important pour vous et « pour moi qu'on ne vous y voie point. Le roi et toute « la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller, et « ils auraient très-méchante opinion de vous, si, à l'âge « où vous êtes, vous aviez si peu d'égards pour moi et « pour mes sentiments. »

La fortune de Racine était médiocre ; mais les faveurs de la cour le dédommagèrent du sacrifice qu'il faisait de

Digitized by Google

ses travaux dramatiques à la religion et à la vertu. Colbert lui accorda une pension de deux mille livres et une charge de trésorier des finances au bureau de Moulins, et le roi le nomma gentilhomme ordinaire de la chambre, et historiographe de France avec son ami Boileau.

Racine réunisssait tous les avantages propres à le faire briller dans le monde. Sa taille, sans être grande, était bien prise ; sa figure, noble et belle, ressemblait à celle de Louis XIV ; le son de sa voix était agréable, ses manières distinguées. Le roi cita un jour sa physionomie comme une des plus agréables de la cour. A ces avantages extérieurs il joignait l'aisance, la finesse, la grâce des plus grands seigneurs de Versailles, un art infini pour louer et pour plaire, s'oubliant toujours lui-même dans la conversation et ne s'occupant qu'à faire briller les autres. Louis XIV le traitait avec une faveur marquée, et le faisait coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Il aimait surtout à l'entendre lire et déclamer. Racine lisait les vers comme il les faisait : au talent de poète il joignait celui d'acteur. Un jour, à Auteuil, chez Boileau, il traduisit de verve « l'Œdipe » de Sophocle, et il fit éprouver à tous les auditeurs les sentiments de terreur et de pitié dont la pièce est pleine. « J'ai vu nos « meilleures pièces représentées par nos meilleurs ac- « teurs, dit un témoin oculaire ; rien n'a jamais appro- « ché du trouble où me jeta cette lecture ; et au moment

Digitized by Google

« où j'écris, je m'imagine voir encore Racine, le livre à « la main, et nous tous consternés autour de lui. »

Quelque agrément que Racine trouvât à la cour, son plus grand bonheur était de se voir entouré de sa femme et de ses enfants. « Il était de tous nos jeux, dit son fils. « Dans nos processions, mes sœurs étaient le clergé, « j'étais le curé, et l'auteur « d'Athalie », chantant avec « nous, portait la croix. »

Un jour que Racine était venu de Versailles à Paris pour voir sa famille, un écuyer du duc de Bourbon, fils aîné du grand Condé, arriva et lui dit qu'on l'attendait à dîner, à l'hôtel de Condé. Il exprima le regret de ne pouvoir accepter cette flatteuse invitation. « Il y a plus de « huit jours, dit-il, que je n'ai vu ma femme et mes en- « fants, qui se font une fête de manger aujourd'hui avec « moi une très-belle carpe ; je ne puis me dispenser de « dîner avec eux. » L'écuyer lui représenta qu'une compagnie nombreuse, invitée en son honneur, se faisait aussi une fête de l'avoir, et que M. le duc serait bien mortifié, s'il ne venait pas. Racine se fit apporter la carpe. « Tenez, monsieur, dit-il à l'écuyer, jugez vous-même « si je puis me dispenser de dîner avec ces pauvres en- « fants, qui ont voulu me régaler aujourd'hui, et qui « n'auraient plus de plaisir s'ils mangeaient ce plat sans « moi. Je vous prie de faire valoir cette raison à son « altesse sérénissime. » L'écuyer fit la commission. Le

Digitized by Google

prince rit beaucoup de l'histoire de la carpe, et fut charmé de voir tant de bonté et de simplicité dans un homme qui était un aussi grand poète et un aussi fin courtisan.

Un des événements les plus importants de la vie domestique de Racine fut la profession de sa fille cadette, la plus jolie de ses enfants, qui, à dix-huit ans, se fit religieuse à Melun. Il rendit compte de la cérémonie à son fils aîné, alors secrétaire d'ambassade à La Haye. « Votre « sœur est un ange, lui écrivait-il. Son esprit et son « jugement sont extrêmement formés ; elle a une mé- « moire prodigieuse, et aime passionnément les bons « livres. Mais ce qui est de plus charmant en elle, c'est « une douceur et une égalité d'esprit merveilleuses. « Votre mère et votre sœur aînée ont extrêmement « pleuré, et pour moi je n'ai cessé de sangloter. » Il n'était pas besoin que la jeune professe fût sa fille pour que la cérémonie lui arrachât des larmes. Son cœur si sensible avait besoin de rechercher les scènes attendrissantes. Il allait souvent aux prises d'habit dans les couvents, « parce qu'il voulait pleurer, » disait madame de Sévigné. « Racine, qui veut pleurer, écrit madame « de Maintenon, viendra à la profession de la sœur « Lalie. »

Depuis douze ans, les seules occupations littéraires de Racine se bornaient à écrire avec Boileau l'histoire du

Digitized by Google

roi. Madame de Maintenon eut l'honneur de le rendre à la poésie et de lui faire composer deux nouveaux chefs-d'œuvre. Cette femme célèbre, devenue l'épouse de Louis XIV, avait fondé, en 1685, au village de Saint-Cyr, près de Versailles, une maison d'éducation pour deux cent cinquante demoiselles nobles et pauvres. Elle crut que rien n'était plus propre à perfectionner leur prononciation, à cultiver leur mémoire, à leur donner de la grâce et de l'aisance, que des représentations dramatiques. Elle leur fit d'abord jouer « Andromaque » ; mais elle sentit bientôt le danger des pièces profanes. « Nos « petites filles viennent de jouer « Andromaque », écrivit-« elle à Racine ; mais elles l'ont si bien jouée, qu'elles « ne la joueront de leur vie, ni aucune autre de vos « pièces. » Elle lui demanda quelque ouvrage qui pût remplir ses vuës, sans porter atteinte à la modestie chrétienne. Racine eut l'heureuse idée de mettre en scène l'histoire d'Esther, qui forme dans la Bible un gracieux épisode. Il s'attacha scrupuleusement au récit de l'Écriture, et développa dans une petite tragédie en trois actes une action d'une simplicité admirable (1689).

I. Assuérus, roi de Perse, ayant répudié la reine Vasthi, choisit une femme parmi les plus belles filles de son royaume, et donna la préférence à une jeune Juive, nommée Esther, dont il ignorait la race et le pays. Mardochée, oncle de la nouvelle reine, s'introduit secrète-

Digitized by Google

ment chez elle et lui apprend que le roi, trompé par Aman, son premier ministre, a proscrit tous les Juifs dispersés en Perse, et il l'engage à employer son crédit pour faire révoquer l'arrêt fatal. Esther lui dit qu'il est défendu, sous peine de mort, de se présenter devant le roi sans être appelé. Mardochée l'exhorte à s'exposer à la mort pour sauver ses frères, à obéir au Roi du ciel plutôt qu'à un roi de la terre.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux ?
. . . .
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trepas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Esther lui promet de se dévouer :

Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.

II. Cependant Assuérus, troublé dans son sommeil par un rêve pénible, se fait lire les annales de son règne ; et cette lecture lui rappelle qu'il a négligé de récompenser

Digitized by Google

Mardochée, qui avait découvert une conspiration contre sa vie. Aman étant vènu lui faire sa cour, il lui demande quelle récompense mérite un homme qui l'a bien servi. Persuadé que la récompense lui est destinée, Aman conseille au roi de faire monter ce « mortel heureux » sur un beau cheval et de le faire conduire dans toute la ville par le premier personnage du royaume qui criera :

Mortels, prosternez-vous ; c'est ainsi que le roi
Honore le mérite et couronne la foi.

Le fier Aman reçoit avec stupéfaction l'ordre de rendre ces honneurs à Mardochée. Il est à peine sorti, que la reine se présente devant le roi, qui jette sur elle un regard foudroyant ; elle tombe évanouie de frayeur Assuérus la rassure et lui tend son sceptre, comme gage de sa clémence. Esther reprend ses sens. Elle invite le roi à venir dîner chez elle avec Aman, et promet de lui expliquer alors le motif de la visite qu'elle a osé lui faire.

III. Assuérus, accompagné d'Aman, se rend chez la reine. Elle lui découvre sa race, lui montre la perfidie d'Aman, et lui demande grâce pour les Juifs. Assuérus, furieux d'avoir été le jouet d'un méchant, révoque l'arrêt de proscription, fait pendre Aman et donne ses biens et sa place au vertueux Mardochée.

Ce délicieux poème, si parfait d'ensemble et de style,

Digitized by Google

si rempli de délicatesse et d'onction pieuse, est une des œuvres les plus enchanteresses de Racine. Les deux caractères d'Esther et de Mardochée sont admirablement peints : Esther est un modèle accompli de grâce, de piété, de dévouement ; Mardochée est le type du courage, du zèle religieux, de la vertu inébranlable dans le malheur.

Racine voulut présider à l'étude et aux répétitions de sa pièce. Il forma les demoiselles de Saint-Cyr à la déclamation et l'une d'elles, madame de Caylus, nous apprend qu'il en fit d'excellentes actrices. A ce sujet, elle cite un trait qui montre la sensibilité inquiète du poète et sa simplicité d'enfant. Un jour la jeune fille qui jouait le rôle d'Esther, manqua de mémoire et estropia quelques beaux vers. « Ah ! mademoiselle, s'écria Racine impa-« tienté, quel tort vous faites à ma pièce ! » La jeune fille se mit à pleurer. Racine, désolé de sa vivacité, tira son mouchoir, lui essuya les yeux et se mit à pleurer lui-même.

La pièce eut tant de succès, que le roi voulut la faire voir à toute la cour. Il faisait lui-même les invitations pour chaque représentation, et il se tenait à la porte de la salle, la liste des invités à la main. Tout le monde fut ravi d'admiration, et répéta avec madame de Sévigné ; « Tout y est beau, tout y est grand, tout y est simple, « tout y est sublime et touchant. »

Digitized by Google

La tragédie « d'Esther » donna lieu à une foule d'allusions, qui durent y ajouter un piquant intérêt.

Lorsque Esther, racontant son élévation, dit à une de ses anciennes compagnes :

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,

on croyait entendre madame de Maintenon racontant la chute de la fière Junon-Montespan.

On reconnaissait aussi la fondatrice de Saint-Cyr dans Esther parlant des jeunes Juives qu'elle a recueillies et qu'elle élève elle-même :

Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

On reportait au grand roi ces deux vers qu'Esther adresse à Assuérus :

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte.

C'était Louis XIV qui parlait à madame de Maintenon, lorsqu'Assuérus rassure Esther par ces paroles d'une tendresse si délicate et si gracieuse :

Digitized by Google

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et les profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits !
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
Que dis-je ? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.

La malignité, qui voyait madame de Montespan dans Vasthi, se plaisait à retrouver le ministre Louvois dans Aman, disant de lui-même :

Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable.

Quelques-uns devaient songer tout bas à la révocation de l'édit de Nantes, qui mettait les protestants hors la loi, lorsque Mardochée dévoile à Esther le complot formé contre les Juifs :

Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A, pour ce coup funeste, armé tout son crédit;
Et le roi, trop crédule, a signé cet édit.

Encouragé par ce brillant succès et par les éloges du roi, Racine chercha un autre sujet dans l'Ecriture Sainte,

Digitized by Google

et y trouva l'histoire d'Athalie, cette reine impie, qui fit égorger la famille de David et usurpa le sceptre de Juda. Un seul enfant, nommé Joas, échappé au massacre, est caché dans le temple et rétabli sur le trône par le grand-prêtre Joad, qui fait mettre à mort l'usurpatrice. Rien n'est plus simple que le sujet ; et rien n'est plus riche que la manière dont Racine le développa dans sa pièce, qui, pour le mérite de la création et du style et l'ensemble parfait de toutes les parties, est considérée comme le chef-d'œuvre de la scène française (1691). « Quel style! « disait Voltaire, quelle poésie! Ah! quel homme que « Racine! » Ce style est, en effet, le plus beau de notre poésie. Nulle part notre langue n'a plus de souplesse et de variété : elle y descend à la naïveté d'un enfant dans le célèbre « dialogue d'Athalie et de Joas », et s'élève jusqu'à la sublimité biblique dans la « prophétie de Joad », un des plus magnifiques morceaux de poésie lyrique que nous ayons. On sait aussi par cœur « l'exposition », qui est parfaite, le « songe d'Athalie », modèle achevé de narration, et les conseils que le grand-prêtre donne au jeune Joas, dans un style sublime, mis à la portée d'un enfant. Citons ce dernier morceau, propre à instruire tous les rois :

Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;

Digitized by Google

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime:
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins
Que Dieu sera toujours le premie de vos soins;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.
(Acte IV, Scène III.)

Le sort de la tragédie « d'Athalie » fut bien différent de celui « d'Esther ». Ce chef-d'œuvre n'eut pas même la chance d'être joué à Saint-Cyr. Des personnes d'une piété scrupuleuse représentèrent combien il était peu convenable de transformer en théâtre une maison d'éducation, et d'exposer des jeunes filles, parées en actrices, aux regards de toute la cour. Madame de Maintenon, cédant à ces observations, se contenta de faire réciter deux fois « Athalie » dans sa chambre à Versailles, devant le roi, par les jeunes élèves de Saint-Cyr, vêtues de leurs habits

Digitized by Google

ordinaires. Racine, trompé dans son attente, en appela au public et fit imprimer sa pièce. A la honte de l'esprit humain, « Athalie » ne trouva point de lecteurs ; personne ne voulut jeter les yeux sur une tragédie dont les principaux personnages étaient un enfant et un prêtre, et qui ne pouvait plaire qu'aux prêtres et aux enfants. Notre histoire n'offre peut-être pas un autre exemple aussi frappant des effets des préventions injustes et de la vanité de la gloire littéraire. Racine fut désolé de cet injurieux dédain. Boileau, qui jugea « Athalie » comme la postérité, avait beau lui répéter : « C'est votre chef-« d'œuvre ; je m'y connais, le public y reviendra. » Le sensible poète se persuada que son goût s'était affaibli par l'âge, comme celui de Corneille, et il emporta au tombeau le regret d'avoir donné atteinte à sa réputation dramatique.

Pendant que le public dédaignait « Athalie », il courait en foule applaudir une tragédie de « Judith » par un abbé Boyer. On y pleurait tant que les femmes avaient des mouchoirs étalés sur leurs genoux. Une des scènes les plus pathétiques s'appela « la scène des mouchoirs ». Ce scandaleux succès dura tout le carême de 1695. Après Pâques, l'auteur eut l'imprudence de faire imprimer sa pièce. On la lut, et on se mit à siffler. Mademoiselle Champmeslé, qui jouait Judith, fut choquée d'un pareil accueil : « Messieurs, dit-elle aux spectateurs, nous

Digitized by Google

« sommes surpris de ce que vous recevez si mal une « pièce que vous avez applaudie pendant tout le carême. » Un plaisant du parterre répondit : « Les sifflets étaient à « Versailles, aux sermons de l'abbé Boileau. » Aujourd'hui, la tragédie de « Judith » n'est connue que par cette épigramme de Racine, qui est le modèle du genre :

A sa « Judith », Boyer, par aventure,
Était assis près d'un riche caissier ;
Bien aise était, car le bon financier
S'attendrissait et pleurait sans mesure.
« Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur ;
« Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
« A vous saisir pour une baliverne. »
Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
« Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holopherne,
« Si méchamment mis à mort par Judith. »

Racine voyait souvent madame de Maintenon, qui se plaisait à l'entendre parler sur toute espèce de sujets, parce qu'il avait un rare talent pour parler de tout. Un jour, ils s'entretenaient des malheurs de la guerre et de la misère du peuple. Racine s'exprima avec tant de chaleur et d'éloquence, que madame de Maintenon le pria de méditer encore sur ce sujet et de lui donner ses observations par écrit, lui promettant qu'elles ne sortiraient pas de ses mains. Peu de jours après, Racine lui remit un mémoire. Le roi la surprit, pendant qu'elle le lisait, et il voulut absolument en connaître l'auteur. Il trouva fort mauvais qu'un homme de lettres se mêlât

Digitized by Google

des affaires du gouvernement. « Parce que Racine sait « faire parfaitement les vers, dit-il, croit-il tout savoir? « Et parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre? » Madame de Maintenon reçut défense de l'admettre chez elle. Aussitôt elle informa Racine de ce qui s'était passé, et lui fit dire de ne plus venir la voir avant qu'elle eût réparé ce qu'elle avait fait.

Racine, si facile à émouvoir, fut atterré des paroles du roi, qui jusque-là l'avait comblé de bontés, et pour qui il éprouvait la plus vive reconaissance. Il s'imagina qu'on lui avait rendu suspectes ses liaisons avec Port-Royal. Il écrivit à madame de Maintenon, pour se justifier, une longue lettre qui peint le douloureux état de son âme : « Ayez la bonté de vous souvenir, madame, combien de « fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous « trouviez en moi, c'était une soumission d'enfant pour « tout ce que l'Église croit et ordonne, même dans les « plus petites choses..... Pour la cabale, qui est-ce qui « n'en peut point être accusé, si on en accuse un homme « aussi dévoué au roi que je le suis, un homme qui « passe sa vie à penser au roi, à s'informer des grandes « actions du roi, et à inspirer aux autres les sentiments « d'amour et d'admiration qu'il a pour le roi ?... Dans « quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a « fait la grâce de ne rougir jamais, ni du roi, ni de « l'Évangile..... Je vous assure, madame, que l'état où

Digitized by Google

« je me trouve est très-digne de la compassion que je « vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis « privé de l'honneur de vous voir. Je n'ose presque plus « compter sur votre protection, qui est pourtant la seule « que j'aie tâché de mériter. Je cherchais du moins ma « consolation dans mon travail : mais jugez quelle « amertume doit jeter sur ce travail la pensée que ce » même grand prince dont je suis continuellement oc» cupé, me regarde peut-être comme un homme plus « digne de sa colère que de ses bontés ! » (1696.)

Quelque temps après, madame de Maintenon aperçut Racine dans le jardin de Versailles, et elle s'écarta dans une allée, pour lui parler en secret. « Que craignez« vous ? lui dit-elle ; c'est moi qui suis cause de votre « malheur ; il est de mon intérêt et de mon honneur de « réparer ce que j'ai fait. Votre fortune devient la « mienne. Laissez passer ce nuage : je ramènerai le « beau temps. — Non, non, madame, vous ne le ramè« nerez jamais pour moi. » En ce moment, on entendit le bruit d'une calèche. « C'est le roi qui se promène, dit « madame de Maintenon ; cachez-vous. » Il se sauva dans un bosquet.

Depuis cette époque, la santé de Racine s'altéra tous les jours. Un petit abcès qu'il avait près du foie se referma, et l'on craignit pour sa vie. Sa dernière maladie fut longue et douloureuse. Louis XIV envoya très-sou-

Digitized by Google

vent demander de ses nouvelles, et lui fit témoigner l'intérêt qu'il prenait à sa santé.

Lorsque Racine sentit approcher sa fin, il chargea son fils aîné d'écrire une lettre pour solliciter le paiement de ce qui lui était dû de sa pension, afin de laisser quelque argent comptant à sa famille. Son fils lui ayant lu la lettre : « Pourquoi, lui dit-il, ne demandez-vous « pas aussi le paiement de la pension de Boileau ? Il ne « faut point nous séparer. Recommencez votre lettre ; et « faites connaître à Boileau que j'ai été son ami jusqu'à « la mort. » Boileau, son ami de quarante ans, son conseiller fidèle, et le confident de toutes ses joies et de toutes ses peines, vint lui faire ses derniers adieux. Il l'embrassa sans pouvoir dire un seul mot. Racine, plus maître de sa douleur, lui dit ces paroles si touchantes : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir « avant vous. » Ce grand poète rendit son âme à Dieu, le 21 avril 1699, à l'âge de soixante ans. Il demanda d'être enterré au cimetière de Port-Royal, aux pieds de M. Hamon, un de ses anciens maîtres.

Outre son « Théâtre », Racine a laissé quelques « Épigrammes », qui sont au nombre des meilleures de notre langue ; quelques « Cantiques », composés pour Saint-Cyr, admirables de poésie et d'onction pieuse, et les « Chœurs d'Esther et d'Athalie », qui le placent au premier rang de nos poètes lyriques ; un excellent « Abrégé de l'histoire

Digitized by Google

de Port-Royal », écrit à la demande de l'archevêque de Paris, qui montre qu'il aurait pu exceller dans la prose comme dans les vers; et des « Lettres » à son fils et à ses amis, qui lui assurent une place éminente parmi nos écrivains épistolaires.

Racine eut deux fils. L'aîné aurait pu lui succéder dans sa charge de gentilhomme du roi, dont il avait obtenu la survivance. Il aima mieux vivre dans la retraite, occupé de lectures et d'exercices de piété. L'autre, nommé Louis, à peine âgé de quatre ans à la mort de son père, fut élevé par Rollin (1692-1763). Boileau, pour le détourner de la poésie, lui disait : « Depuis que le monde « est monde, on n'a point vu de grand poète, fils d'un « grand poète. » Il ne suivit pas ce conseil et écrivit deux poèmes sur « la Grâce » et « la Religion », qui respirent le bon goût et la pureté classique, mais qui manquent de génie et d'imagination. Voltaire l'a bien apprécié, en disant de lui : « Le bon versificateur Racine, fils « du grand poète Racine. » On lui doit aussi des « Mémoires » intéressants sur la vie et les œuvres de son père, auxquels nous avons fait de nombreux emprunts dans le cours de cette « Étude ».

Digitized by Google

XII

FÉNELON

(1651-1715.)

Certains hommes, comme Bossuet, « l'Aigle de Meaux », nous apparaissent entourés d'une auréole de force, de grandeur et de sublimité, qui subjugue les esprits et commande l'admiration. D'autres, comme Fénelon, si justement surnommé « le Cygne de Cambrai », se montrent à nous avec un caractère de modération, de douceur et d'amour, qui gagne et entraîne tous les cœurs. Fénelon était un homme simple et modeste, d'un génie noble et facile, d'une imagination gracieuse, d'une vertu aimable et indulgente, d'une parole douce, fleurie, persuasive, qui a fait dire que les grâces coulaient de ses lèvres. Ses ouvrages, où il a répandu encore plus d'âme que de génie, respirent l'atticisme des Grecs et l'urbanité des Latins, associés aux grâces les plus pures de la pensée chrétienne. Sa mémoire restera à jamais

Digitized by Google

chère aux hommes de tous les pays et de tous les temps.

François de Salignac de La Mothe-Fénelon, fils du comte de Fénelon, naquit au château de Fénelon, en Périgord. Cadet d'une nombreuse famille, il fut destiné à l'état ecclésiastique. Dès son enfance, il montra une rare application au travail, des dispositions merveilleuses et surtout une véritable passion pour les auteurs de l'antiquité. C'est dans l'étude des grands modèles de la Grèce et de Rome, qu'il puisa cette délicatesse de goût, cette pureté de style, cette élégante facilité, ces images gracieuses, qui se font remarquer même dans les premiers ouvrages de sa jeunesse.

A l'âge de quatorze ans, Fénelon fut envoyé à Paris pour achever ses études. Il montra dès l'abord un génie si facile et si précoce, que, à l'exemple de Bossuet, on le fit prêcher un an après, et que son sermon eut un grand succès. Le jeune Fénelon avait été confié aux soins du marquis de Fénelon, son oncle, dont le grand Condé a dit « qu'il était également propre pour la conversation, pour la guerre et pour le cabinet ». Homme d'une vertu rigide et d'une profonde piété, le marquis de Fénelon craignit pour son neveu ces dangereux applaudissements du monde; et pour lui donner l'esprit de son état, il le fit entrer au séminaire de Saint-Sulpice, célèbre maison fondée en 1641 pour l'éducation des ecclésiastiques. Le jeune séminariste y fit de fortes études de théologie, et y

Digitized by Google

apprit à pratiquer toutes les vertus, surtout l'obéissance, la soumission et l'humilité chrétienne, dont il devait donner au monde un exemple si sublime.

A vingt-quatre ans, Fénelon fut ordonné prêtre. Quoique d'une santé délicate, il voulut d'abord se consacrer aux missions du Canada. Les représentations de sa famille le firent renoncer à ce projet. Il songea ensuite à porter l'Évangile en Turquie ; et il annonça cette résolution dans une lettre où sa brillante imagination se plaît à peindre de couleurs vives et animées la patrie d'Homère et de Xénophon. Ce projet fut combattu et abandonné comme le premier. Bientôt on donna à son zèle une autre direction.

Un archevêque de Paris, oncle du fameux cardinal de Retz, avait fondé en 1634, une association de personnes pieuses pour affermir dans le catholicisme les jeunes filles nobles qui avaient abjuré la Réforme, et pour instruire celles qui se montreraient disposées à se convertir. Cette communauté connue sous le nom de « Nouvelles catholiques », était sous la protection de Louis XIV. L'abbé de Fénelon en fut nommé directeur, et y dévoua dix années de sa vie (1678). Personne n'était plus capable que lui de faire aimer la vertu par ce langage touchant et plein d'onction, qui s'adresse au cœur et attire la confiance. A ce don précieux, il joignit le rare mérite de donner à ses instructions cette forme simple, claire,

Digitized by Google

agréable, qui les met à la portée de tous les esprits. C'est au milieu de ces modestes fonctions, qu'il composa son « Traité de l'éducation des filles », le premier en date de ses ouvrages (1681).

La duchesse de Beauvilliers, son amie, l'avait prié de la diriger de ses conseils dans l'éducation de ses filles. C'est pour elle qu'il écrivit ce traité, chef-d'œuvre de délicatesse et de bon sens, plein d'idées solides, d'observations fines et profondes, revêtues de ce charme de style qui est son trait distinctif.

Fénelon prend la jeune fille dès sa naissance, et indique les moyens de développer de bonne heure ses facultés morales et intellectuelles, et de prévenir les petits défauts dont l'enfance n'est pas exempte. Il veut qu'on cherche surtout à former la raison des enfants et à leur rendre l'instruction agréable. Il blâme l'usage barbare de leur enseigner à lire dans des livres latins, « ce qui leur ôte tout d'abord le plaisir de la lecture ». Aussi il les fait arriver à l'instruction par leur amour même pour l'amusement. Il ne dédaigne pas d'employer la poupée pour montrer la distinction de l'esprit et du corps, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines d'une autre vie. Il fait servir le goût des enfants pour les histoires à leur donner les premières notions de la religion. Il veut que l'instruction religieuse soit solide, et qu'on ne mêle dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'É-

Digitized by Google

vangile, ou autorisé par une pratique constante de l'Église. « Accoutumez les enfants, dit-il, à n'admettre pas légèrement certaines histoires sans autorité, et à ne pas s'attacher à certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'Église les approuve. »

Fénelon est loin de partager l'opinion de ceux qui voudraient tenir les femmes dans l'ignorance des lettres et sciences. Il sait qu'une femme instruite est bien plus capable de mettre du bonheur dans la vie domestique, d'entretenir dans la maison l'ordre et l'économie, de faire arriver au cœur de ses enfants les premiers éléments de l'éducation religieuse et morale, de donner à la société ce caractère de politesse, de grâce et de décence qui en fait le plus grand charme. Mais tout en conseillant aux femmes l'instruction, Fénelon les invite avec cette grâce d'expression qui lui est naturelle, à ne jamais oublier qu'il « doit y avoir pour leur sexe une pudeur sur la science presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice. »

Il ne proscrit pas les talents d'agrément, qui rendent le mérite aimable et ajoutent les grâces aux vertus. Mais il combat vivement cette éducation mondaine, qui ne prépare pas à la vie de famille et qui pourra faire croire à une fille qu'elle n'aura pas autre chose à faire qu'à chanter, à danser, à plaire, à briller en société. Ce que Fénelon recommande, avant tout, aux jeunes filles, c'est

Digitized by Google

d'apprendre ce qui leur sera nécessaire dans le monde où elles doivent vivre. « La solidité de l'esprit, dit-il, consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se font les choses qui sont le fondement de la vie humaine. » Quelle est la vocation de la femme? « Elle est chargée de l'éducation de ses enfants, de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service, du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement. » Il recommande « d'accoutumer les filles, dès l'enfance, à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire des marchés de tout ce qu'on achète, et à savoir comment il faut qu'une chose soit faite pour être d'un bon usage. » Il revient souvent sur cette utile science de l'économie domestique, qu'il faut bien se garder de porter jusqu'à l'excès. « C'est le bon ordre, dit-il, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. »

Fénélon cherche à préserver les filles des défauts qu'on reproche à leur sexe, de la mollesse, de la vanité, de la fausse honte, « source de dissimulation, » de la timidité, qui rend incapable d'une conduite ferme et réglée, surtout du penchant aux discours inutiles et au bel esprit, qu'il appelle « la facilité de produire des pensées brillantes ». « Le bon esprit, dit-il, consiste à retrancher tout discours inutile et à dire beaucoup de choses en peu de paroles... Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins, avec

Digitized by Google

un air de doute et de déférence : elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée des autres filles, quoiqu'elle en soit instruite. »

Fénélon n'a rien oublié dans ce livre charmant. Il a trouvé même le moyen d'amener d'excellentes leçons de grâce et de bon goût sur la parure. Il montre que la vanité fait adopter aux jeunes personnes des modes qui nuisent à leurs avantages naturels. Il voudrait qu'on leur fît remarquer « la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines, non pas pour qu'elles prennent l'extérieur antique, il y aurait de l'extravagance à le vouloir ; mais elles pourraient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes... Les véritables grâces suivent la nature et ne la gênent jamais. »

On a traité d'utopie le livre « de l'éducation des filles », comme les autres ouvrages de Fénelon. Il prévit ce reproche et y répondit d'avance. « Je prévois, dit-il en finissant, que ce plan d'éducation pourra passer, dans l'esprit de beaucoup de gens, pour un projet chimérique. Mais je prie de considérer attentivement que, quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfants, ce n'est pas pour donner des règles imparfaites. On ne doit donc pas trouver mauvais

Digitized by Google

qu'on vise au plus parfait dans cette recherche. Il est vrai que chacun ne pourra pas aller dans la pratique aussi loin que vont nos pensées, lorsque rien ne les arrête sur le papier : mais enfin, lors même qu'on ne pourra pas arriver jusqu'à la perfection dans ce travail, il ne sera pas inutile de l'avoir connue, et de s'être efforcé d'y atteindre; c'est le meilleur moyen d'en approcher. »

Le « Traité de l'éducation des filles » fut suivi du « Traité du ministère des pasteurs », petit ouvrage de controverse, qui peut se réduire à ce principe si simple : « Le plus grand nombre des hommes étant incapables de décider par eux-mêmes sur le détail des dogmes, la sagesse divine ne pouvait mettre devant leurs yeux rien de plus sûr, pour les préserver de tout égarement, qu'une autorité extérieure qui, tirant son origine des apôtres et de Jésus-Christ même, leur montre une suite de pasteurs sans interruption. » Fénelon développe ce principe, qu'il met à la portée de toutes les intelligences, sans jamais s'écarter de ces règles de douceur et de modération, qui conviennent si bien aux ministres de l'Évangile.

Ce livre commença la réputation de l'abbé de Fénelon, dont le nom était déjà connu à la cour. Louis XIV, qui travaillait à établir l'unité religieuse dans ses États, venait de révoquer l'édit de Nantes, et envoyait des missionnaires dans les provinces où les protestants étaient

Digitized by Google

nombreux, pour affermir les nouveaux convertis et préparer la conversion des autres. Fénelon dut à la recommandation de Bossuet le plaisir de se voir charger de la mission du Poitou. Trop souvent ces missions étaient déshonorées par les excès et les violences des dragons qui accompagnaient les prêtres, sous prétexte de les protéger, et qu'on a flétris du nom de « missionnaires bottés ». Fénelon, nourri dans les sentiments d'une douceur évangélique, pratiquait cette belle vertu de la tolérance, si peu connue au XVII[e] siècle. Il demanda au roi, comme une grâce, de faire éloigner les troupes des lieux où il exercerait son ministère de paix et de charité. Les succès qu'il obtint furent dus à ces mesures de douceur, à son affabilité, au charme de ses manières et de ses instructions ; mais il était loin de se faire illusion sur ces conversions précipitées, que déterminaient le plus souvent des intérêts purement humains, ou la crainte des violences commises dans d'autres provinces. « Si on voulait leur faire abjurer le christianisme et suivre l'Alcoran, écrivait-il à Bossuet, il n'y aurait qu'à leur montrer les dragons. » (1686.)

Après un séjour d'un an dans le Poitou, Fénelon alla reprendre à Paris la direction des « Nouvelles catholiques ». Il avait été nommé à cette place par M. de Harlay, archevêque de Paris. Il se montrait peu assidu auprès de ce prélat mondain, dont les mœurs étaient loin d'être pures, à voir ce qu'en ont dit madame de Sévigné

Digitized by Google

et le chancelier d'Aguesseau. A son puissant patronage il préférait la société de Bossuet, dont il devint le disciple et l'ami. L'archevêque fut piqué de cette négligence. « Monsieur l'abbé, lui dit-il un jour, vous voulez être oublié, vous le serez. » Un événement, indépendant de la volonté de l'archevêque, vint enfin arracher Fénelon à ses modestes fonctions et l'élever à un poste plus digne de son génie et de ses vertus.

Le duc de Bourgogne, fils aîné du dauphin, était entré dans l'âge où son éducation demandait les soins d'un gouverneur. Pour remplir cet emploi éminent, le roi jeta les yeux sur le vertueux duc de Beauvilliers, fils cadet du duc de Saint-Aignan, si connu par son goût pour les lettres. Beauvilliers et ses deux beaux-frères les ducs de Chevreuse et de Mortemart, époux des trois filles de Colbert, donnaient à la cour l'exemple d'une étroite amitié, d'une piété profonde et d'une conduite noble et exemplaire. Dès le lendemain de sa nomination, Beauvilliers fit agréer au roi pour précepteur l'abbé de Fénelon, son ami intime et le directeur de sa conscience (1689).

La place était importante, puisque le duc de Bourgogne devait régner un jour; mais le caractère du jeune prince rendait la tâche difficile et pénible. A peine âgé de sept ans, il montrait une humeur emportée et un orgueil révoltant. « La moindre contrariété, dit le duc de Saint-

Digitized by Google

Simon, le mettait dans des fureurs à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps... De la hauteur des cieux, il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent. » Une rare intelligence et une prodigieuse vivacité d'esprit et d'imagination, ajoutaient aux difficultés de cette éducation. Le duc de Beauvilliers et Fénelon, qui sentaient toute l'étendue de leur devoir, rivalisèrent de soins, de patience et d'habileté pour dompter la fougue de ce caractère, conserver ses bonnes qualités et former un prince capable de rendre heureux les vingt millions de sujets qu'il aurait un jour à gouverner. Leurs efforts furent couronnés d'un succès complet. « En très-peu de temps, dit encore le duc de Saint-Simon, la dévotion et la grâce firent du prince un autre homme, et changèrent tant et de si redoutables défauts en vertus parfaitement contraires. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, humble et austère pour soi. Tout appliqué à ses obligations, et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet à ceux auxquels il se voyait destiné. »

Parmi les moyens employés pour corriger le jeune prince, Fénelon se servait de fables qu'il composait lui-même. Chaque fable se rapportait à quelque circonstance d'éducation dont le souvenir récent en rendait l'applica-

Digitized by Google

tion plus salutaire. Par exemple, le précepteur veut-il adoucir l'humeur de son élève, il imagine un apologue où le soleil est représenté respectant le sommeil d'un jeune prince. « Je veux qu'il dorme, dit le Soleil; le sommeil rafraîchira son sang, apaisera sa bile, et lui inspirera je ne sais quelle douceur tendre qui pourrait lui manquer. »

Si le jeune duc souffre avec peine que les fautes soient relevées dans ses devoirs, et s'indigne qu'on ose corriger sans façon le petit-fils du roi, son précepteur le peint sous la figure du jeune Bacchus, peu docile aux leçons de Silène, et dont un faune marque les fautes par un ris moqueur. Le jeune Bacchus impatienté lui dit : « Comment oses-tu te moquer d'un fils de Jupiter? » Le faune répond sans s'émouvoir : « Eh ! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ? »

Une autre fois, Fénelon retrace tous les défauts de son élève dans le portrait du « fantasque », où il semble avoir dérobé la plume de La Bruyère. « Qu'est-il donc arrivé à Mélanthe?... Il se coucha hier les délices du genre humain : ce matin, on est honteux pour lui; il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu : toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme

Digitized by Google

l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment; par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres ; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher... Il est comme on dépeint les possédés; sa raison est comme à l'envers ; c'est la déraison elle-même en personne. » En présentant ainsi au jeune prince sa propre image, on le faisait rougir de ses inégalités et de ses emportements.

Ces leçons adroites, exprimées dans un style élégant et simple à la fois, devaient avoir une heureuse influence sur un enfant plein d'esprit et de sensibilité. Elles ne suffisaient pas toujours. Le naturel reprenait quelquefois le dessus, et le petit duc se laissait aller à ces excès de colère auquel il était si sujet. Dans ces moments-là, ses précepteurs, ses officiers et ses domestiques observaient avec lui le plus profond silence, comme s'ils voulaient éviter toute communication avec un être privé de raison. Frappé de cet abandon, le jeune coupable finissait par avouer ses fautes, et promettait sur l'honneur et par écrit de se mieux conduire à l'avenir. On conserve encore les originaux de quelques-uns de ces engagements « d'honneur », signés par un enfant de sept ans.

Digitized by Google

En voici un : « Je promets, foi de prince, à M. l'abbé de Fénelon, de faire sur-le-champ ce qu'il m'ordonnera, et de lui obéir dans le moment qu'il me défendra quelque chose; et, si j'y manque, je me soumets à toutes sortes de punitions et de déshonneur. Fait à Versailles, le 29 novembre 1689. Signé : Louis. »

Dans une circonstance délicate, Fénelon eut recours à un moyen différent, et donna à son élève une leçon qui ne s'effaça jamais de son esprit. A la suite d'une réprimande un peu sévère, le jeune prince s'était permis de répliquer à son précepteur : « Non, non, monsieur; je sais qui je suis, et qui vous êtes. » Fénelon ne répondit pas un seul mot, et se contenta de prendre un air sérieux et triste, pour montrer qu'il était profondément blessé. Le lendemain, il se rendit de bonne heure chez son élève. « Monseigneur, lui dit-il, avec une froide gravité, je ne sais si vous vous rappelez ce que vous m'avez dit hier, « que vous savez ce que vous êtes, et ce que je suis. » Il est de mon devoir de vous apprendre que vous ignorez l'un et l'autre. Vous vous imaginez donc être plus que moi; quelques valets sans doute vous l'auront dit; et moi, je ne crains pas de vous dire, puisque vous m'y forcez, que je suis plus que vous. Vous comprenez assez qu'il n'est pas ici question de la naissance. Vous regarderiez comme un insensé celui qui prétendrait se faire un mérite de ce que la pluie du ciel a fertilisé sa mois-

Digitized by Google

son, sans arroser celle de son voisin. Vous ne seriez pas plus sage, si vous vouliez tirer vanité de votre naissance, qui n'ajoute rien à votre mérite personnel. Vous ne sauriez douter que je suis au-dessus de vous par les lumières et les connaissances. Vous ne savez que ce que je vous ai appris; et ce que je vous ai appris n'est rien, en comparaison de ce qu'il me resterait à vous apprendre. Quant à l'autorité, vous n'en avez aucune sur moi, et je l'ai pleine et entière sur vous. Le roi et le dauphin vous l'ont dit assez souvent. Vous croyez peut-être que je m'estime fort heureux d'être votre précepteur; pour vous convaincre du contraire, je vais vous conduire chez Sa Majesté, pour la supplier de vous en nommer un autre, dont je souhaite que les soins soient plus heureux que les miens. »

Le jeune duc fut atterré par cette menace. Il aimait beaucoup Fénelon, et peut-être craignait-il encore davantage ce qu'on penserait de lui, si un pareil précepteur renonçait à son éducation. Il fondit en larmes : « Ah! monsieur, lui dit-il, je suis désespéré de ce qui s'est passé hier; si vous m'abandonnez, que pensera-t-on de moi? Je vous promets que vous serez content de moi; mais ne parlez pas au roi. » Fénelon le laissa un jour entier dans l'inquiétude; et ce ne fut qu'après s'être bien convaincu de la sincérité de son repentir, qu'il parut céder à ses supplications et aux prières de madame de Maintenon, qu'on fit intervenir.

Digitized by Google

Tout ce qui regardait le détail de l'instruction ne donna aucune peine. Doué d'un esprit brillant et d'une vive imagination, le jeune duc de Bourgogne avait, pour apprendre, autant d'avidité que d'aptitude. Il demandait qu'on lui fît la lecture à son lever et pendant ses repas. Aussi ses progrès furent rapides et merveilleux. A dix ans, il écrivait fort bien en latin, et traduisait les auteurs les plus difficiles avec une exactitude de style incroyable pour son âge. En même temps, il faisait des études sérieuses de toutes les autres branches d'une éducation complète. L'histoire surtout, si utile à un prince, l'intéressait vivement. Quand il eut une connaissance générale de l'histoire ancienne et moderne, Fénelon voulut lui faire passer en revue tous les personnages qui ont laissé un nom célèbre par leurs actions, leurs talents ou leurs ouvrages, et il écrivit un livre intitulé les « Dialogues des morts ». Il y met en scène presque tous les grands hommes anciens et modernes, les rois, les guerriers, les hommes d'État, les orateurs, les philosophes, les poètes, les historiens, les artistes; il fait voir, par leurs propres aveux, les défauts de leur caractère, et les fautes qu'ils ont commises; et il fixe ainsi l'opinion de son élève sur le mérite de chacun, tout en lui donnant une foule de notions justes et variées sur l'histoire, la politique, la philosophie, la littérature et les arts.

Fénelon, tout occupé de former un roi à la France,

Digitized by Google

n'avait jamais songé à ses intérêts personnels. En entrant à la cour, il avait pris la ferme résolution de ne rien demander pour lui ni pour les siens ; et jamais il n'y manqua. Souvent il se trouva dans une situation gênée, dont il aurait pu sortir, en disant un seul mot à madame de Maintenon ou au duc de Beauvilliers. Mais ce mot aurait plus coûté à sa délicatesse qu'une sévère économie. Un de ses oncles, évêque de Sarlat, lui avait cédé un petit bénéfice. Dans une circonstance, Fénelon, dont « la bourse était aux abois », par le retard du paiement de ses honoraires, écrivit à une de ses cousines de lui envoyer tout l'argent qu'on pourrait retirer de son prieuré, « après avoir pourvu néanmoins aux aumônes pressées ; car, dit-il, j'aimerais mieux, à la lettre, vivre de pain sec, que d'en laisser manquer jusqu'à l'extrémité les pauvres de mon bénéfice. » Ces lignes touchantes sont datées de la fastueuse cour de Versailles.

Tant de mérite et de désintéressement devaient enfin trouver leur récompense. En 1693, Fénelon fut élu membre de l'Académie française, où il remplaça Pellisson, cet ami si fidèle de Fouquet malheureux. En faisant l'éloge un peu flatté de son prédécesseur, il semble tracer son propre portrait. « Pellisson, dit-il, montra dans « l'Histoire de l'Académie » son caractère, qui était la facilité, l'invention, l'élégance, l'insinuation, la justesse, le tour ingénieux. Il osait heureusement, pour parler

Digitized by Google

comme Horace. Ses mains faisaient naître les fleurs de tous côtés; tout ce qu'il touchait était embelli. Des plus viles herbes des champs, il savait faire des couronnes pour les héros; et la règle, si nécessaire aux autres, de ne toucher jamais que ce qu'on peut orner, ne semblait pas faite pour lui. Son style, noble et léger, ressemblait à la démarche des divinités fabuleuses, qui coulaient dans les airs sans poser le pied sur la terre. Il racontait avec un tel choix de circonstances, avec une si agréable variété, avec un tour si propre et si nouveau jusque dans les choses les plus communes, avec tant d'industrie pour enchaîner les faits les uns dans les autres, avec tant d'art pour transporter le lecteur dans le temps où les choses s'étaient passées, qu'on s'imagine y être, et qu'on s'oublie dans le doux tissu de ses narrations. »

En 1694, Fénelon obtint la riche abbaye de Saint-Valery-sur-Somme. Le roi voulut lui annoncer lui-même sa nomination, et il lui fit presque des excuses, de lui prouver si tard sa satisfaction et sa reconnaissance. L'année suivante, l'archevêché de Cambrai étant devenu vacant, il s'empressa d'élever l'abbé de Fénelon à ce siége important, qui le rendait duc, pair et prince du Saint-Empire. Le jour même, Fénelon se démit de son abbaye, et résista à toutes les instances que fit Louis XIV pour l'engager à la garder.

C'est au moment où la fortune couronnait le génie et

Digitized by Google

la vertu, que s'élevèrent les nuages qui devaient troubler une vie si pure. Je veux parler de la querelle du « Quiétisme », qui mit Fénelon aux prises avec Bossuet, et qui lui attira les tribulations les plus amères.

Madame Guyon, un des auteurs du « Quiétisme », était une femme d'une dévotion tendre et affectueuse. Son imagination trop vive, exaltée encore par ses rapports avec un moine visionnaire, lui fit croire qu'elle était appelée à exercer un ministère dans l'Eglise. Devenue veuve, elle renonça à une fortune considérable, et entreprit de fonder une association mystique, dans le but d'enseigner les moyens de s'élever au plus haut état de perfection. Cet état consistait, selon elle, à aimer Dieu pour lui-même, sans mêler à cet amour l'idée de notre propre intérêt et de notre bonheur dans l'autre vie. On arrive à cet amour divin désintéressé, par la contemplation : l'âme, se détachant du corps, qu'elle laisse livré à ses instincts matériels, s'abîme en Dieu, et reste dans une « quiétude » complète, où elle est dispensée des pratiques de la religion. Pour propager cette doctrine, qui est un mysticisme outré, madame Guyon publia deux livres intitulés : « Le moyen court et facile de faire oraison », et « l'Explication du Cantique des cantiques »; et elle fit des voyages, des conférences et des prédications, qui donnèrent lieu plus tard aux reproches les plus graves contre ses opinions et même contre ses mœurs. La suite prouva

Digitized by Google

que ces accusations n'avaient pas le plus léger fondement. Madame Guyon conserva toute sa vie les amitiés les plus honorables, ce qui suffirait à justifier sa conduite. Elle vivait dans une grande intimité avec la duchesse de Béthune, fille de Fouquet, son amie d'enfance, et avec la vertueuse famille du duc de Beauvilliers. Elle fut même admise dans la société intime de madame de Maintenon, qui lui témoignait une confiance singulière. C'est là que Fénelon fit sa connaissance. Il fut charmé de sa piété, des formes séduisantes sous lesquelles elle présentait sa doctrine, et des explications qu'elle lui donna sur ce qu'il pouvait y avoir d'obscur, de subtil ou de trop exalté; et il embrassa avec enthousiasme ce système de la charité désintéressée, qui convenait si bien à son âme tendre et vivement éprise de l'amour de la perfection.

L'Eglise n'avait jamais rien décidé sur cette doctrine du « pur amour ». Bossuet, l'oracle et le champion du catholicisme à cette époque, se déclara contre cette spiritualité exaltée, qui pouvait faire tomber dans des illusions dangereuses, et induire les âmes faibles à négliger la pratique des bonnes œuvres. A son instigation, madame Guyon fut arrêtée et enfermée à Vincennes, puis à la Bastille (1695). En même temps, il écrivit contre sa doctrine le livre de « l'Instruction sur les états d'oraison », où il lui attribuait des erreurs grossières et une conduite

Digitized by Google

scandaleuse. Fénelon fut vivement affecté de voir diffamer une femme qu'il croyait « sainte », et qui était son amie et celle de ses amis les plus chers. Il convenait que certaines expressions des ouvrages de madame Guyon pouvaient être blâmables, si on les prenait à la lettre, et qu'il y avait lieu à exiger une rétractation, si elle s'était trompée. Mais il soutint avec force qu'elle était innocente des impiétés et des extravagances qu'on lui imputait. « J'ai vu de près des faits certains qui m'ont infiniment édifié, dit-il; pourquoi veut-on que je la condamne sur d'autres faits que je n'ai point vus et qui ne concluent rien par eux-mêmes ? » Il refusa son approbation au livre de Bossuet, pour ne pas avoir l'air de flétrir une femme dont il connaissait toute la piété, et qui ne lui paraissait coupable que d'exagération dans l'amour de Dieu. Pour faire excuser ce refus, il promit d'expliquer le système de l'amour divin, et d'appuyer son opinion sur l'autorité des auteurs mystiques. C'est dans ce but qu'il composa « l'Explication des maximes des saints sur la vie intérieure ». Ce livre fut présenté en manuscrit à l'archevêque de Paris et à quelques savants théologiens; ils le déclarèrent « correct et utile ».

Fénelon soutenait la doctrine de l'amour divin désintéressé; il disait qu'il vaut mieux aimer Dieu pour lui seul, sans y être excité par l'espoir d'une récompense éternelle. Mais il n'en concluait pas qu'on soit dispensé de

Digitized by Google

faire les bonnes œuvres, et que le corps puisse pécher sans que l'âme, abîmée en Dieu, en soit atteinte. Jamais de pareilles monstruosités n'entrèrent dans son esprit. Malheureusement, son livre n'avait pas toujours l'exactitude et la précision du langage théologique, si nécessaires dans une question aussi délicate. Plusieurs passages, auxquels il n'attachait pas le sens rigoureux qui les fit condamner, pourraient faire croire que la perfection chrétienne consiste dans un « état habituel » de pur amour, qui exclut, comme des imperfections, même le désir du paradis et la crainte de l'enfer; et dire qu'il y a des âmes tellement embrasées de l'amour divin, qu'elles feraient à Dieu le sacrifice de leur salut éternel.

Soutenir une pareille doctrine, c'était se mettre en opposition ouverte avec Bossuet, qui déclarait l'amour désintéressé impossible à l'homme. « L'amour désintéressé, disait-il, est contraire à l'essence de l'amour même, qui veut toujours posséder son objet, et à la nature de l'homme, qui veut toujours être heureux. » Dès que le livre de Fénelon parut, Bossuet alla lui-même dénoncer cette nouvelle « hérésie » à Louis XIV, et il lui demanda pardon « de ne pas lui avoir révélé plus tôt l'hypocrisie et le fanatisme de son confrère ». Ce furent les expressions de ce grand prélat qui. dans cette déplorable querelle, s'écarta trop souvent de cette modération qu'il avait toujours montrée dans ses luttes contre les

Digitized by Google

protestants. Bossuet s'exagéra les dangers du système de Fénelon; il « craignit de trahir la cause de l'Eglise, s'il mollissait ou s'il apportait des ménagements dans une lutte où il y allait, selon lui, de toute la religion. »

Au moment où Fénelon se voyait menacé d'en venir aux mains avec le grand champion de l'Eglise catholique, il apprit l'incendie de son palais à Cambrai, la perte de sa bibliothèque, de ses papiers et de ses manuscrits, qui lui avaient servi à l'éducation du duc de Bourgogne, et qui avaient été le travail de ses plus belles années. Ce malheur irréparable ne lui arracha que ces paroles touchantes : « Il vaut mieux que le feu ait pris à ma maison qu'à la chaumière d'un pauvre laboureur. »

Louis XIV voulut faire examiner le livre de Fénelon par une assemblée d'évêques. Comme ces prélats s'étaient rangés du côté de son adversaire, et qu'ils n'avaient aucune autorité pour le juger, il prit le parti de déférer sa cause au tribunal du pape, et il demanda au roi la permission de se rendre à Rome. Louis XIV lui défendit de sortir du royaume, et lui enjoignit de se retirer sur-le-champ dans son diocèse. Dès que le jeune duc de Bourgogne apprit le départ de son précepteur, il alla se jeter aux pieds de son aïeul; mais il ne put rien obtenir. « Non, mon fils, répondit le roi, je ne suis pas maître de faire de ceci une affaire de faveur. Il s'agit de la sûreté de la foi; Bossuet en sait plus dans cette matière que vous et

Digitized by Google

moi. » Louis XIV était à jamais prévenu contre Fénelon, qu'il appelait « le plus chimérique des beaux esprits de son royaume. » Bientôt il lui ôta le titre et les appointements de précepteur, lui retira le logement qu'il avait à Versailles, et disgracia tous ses amis, à l'exception des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. En même temps, il faisait presser par son ambassadeur à Rome la condamnation du livre des « Maximes des Saints ». Malgré ses impérieuses sollicitations, l'examen de cet ouvrage dura un an et demi.

Pendant ce temps, Fénelon avait cru devoir publier un écrit, pour justifier la pureté de ses intentions et dissiper les préventions odieuses qu'on cherchait à répandre contre lui. Bossuet lui répliqua, et ce premier acte d'hostilité fut le commencement d'une vive polémique. Une foule d'écrits se succédèrent avec rapidité. Cette querelle entre les deux plus grands évêques de France, qui ne pouvait qu'affaiblir la foi et l'autorité de l'Eglise, affligea tous les amis de la religion, et inspira à un contemporain les vers suivants :

Dans ces combats où les prélats de France
Semblent chercher la vérité,
L'un dit qu'on détruit l'Espérance,
L'autre se plaint que c'est la Charité :
C'est la Foi qu'on détruit, et personne n'y pense.

Fénelon déploya dans la lutte une inépuisable fécon-

Digitized by Google

dité de ressources, un art admirable, une force et une vigueur qui semblaient incompatibles avec la tendresse de sa nature et les grâces de son esprit. Souvent le « Cygne de Cambrai « porta à « l'Aigle de Meaux » des coups qui lui arrachèrent des cris de détresse. Etonné lui-même, en lisant les éloquentes et habiles réponses de son rival, Bossuet ne put s'empêcher de dire : « M. de Cambrai a bien plus d'esprit que moi ; il en a à faire peur. »

Après une année entière de discussions, les dix examinateurs, nommés par le pape, se partagèrent : cinq déclarèrent que le livre des « Maximes des saints » ne méritait aucune censure ; les cinq autres soutinrent qu'il renfermait plusieurs propositions répréhensibles. Ce partage équivalait, selon les usages du Saint-siége, à une absolution. Malheureusement, le pape, cédant aux instances trop vives de Louis XIV, qui demandait la condamnation du livre comme une chose nécessaire au repos et au bien de l'Etat, déféra la décision finale à la congrégation des cardinaux du Saint-office. Au bout de six mois d'examen, ils convinrent à l'unanimité que vingt-trois propositions, extraites du livre, étaient « téméraires, dangereuses, erronnées ». Un bref du pape les condamna. Le pontife usa, dans cette pièce, des formes les plus douces. Il voulut ménager l'honneur et la personne de Fénelon, dont il estimait la piété, le génie et les intentions, et qui n'avait à ses yeux que le tort d'avoir pro-

Digitized by Google

fessé une doctrine orthodoxe dans un langage inexact.

Fénelon allait monter en chaire, lorsqu'il reçut cette fatale nouvelle. Malgré sa douleur, quelques instants lui suffirent pour se recueillir et pour changer le sujet de son sermon, et il prêcha sur la soumission due à l'autorité des supérieurs. Il annonça la condamnation de son livre, rétracta les opinions erronnées qu'il y avait émises, et finit en disant qu'il se soumettait entièrement au jugement du pape. Peu de jours après, il publia un « Mandement » adressé à tous ses diocésains : « Nous adhérons au bref, dit-il, simplement, absolument et sans ombre de restriction... Nous nous consolerons de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère de la parole, que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification, n'en soit pas affaibli, et que, nonobstant l'humilité du pasteur, le troupeau croisse en grâce devant Dieu... A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau. » (1699.)

Une soumission aussi humble de la part d'un homme qui, selon l'expression de d'Aguesseau, « s'était défendu comme un lion, tant qu'il avait espéré de n'être pas vaincu, » valut à l'archevêque de Cambrai l'admiration de Rome et de toute la chrétienté. Mais elle ne suffit pas encore pour le faire rappeler à la cour. Bientôt la publication du « Télémaque » vint achever de perdre

Digitized by Google

pour jamais Fénelon dans l'esprit de Louis XIV (1699).

Les « Aventures de Télémaque », espèce de continuation de « l'Odyssée», sont un roman d'éducation composé pour le duc de Bourgogne, et inspiré par la lecture d'Homère, de Xénophon et de Virgile. L'auteur suppose que Télémaque, fils d'Ulysse, part de la petite île d'Ithaque, pour aller à la recherche de son père, retenu loin de sa patrie, depuis la ruine de Troie, et qu'il parcourt inutilement tous les rivages de la mer Méditerranée. Il est guidé par la sage Minerve, cachée sous la figure d'un vieillard appelé Mentor. Fénelon fait servir ses voyages et ses aventures, qu'il pare des grâces un peu artificielles du style poétique, à enseigner à son élève les leçons de morale qui conviennent le mieux aux princes et les maximes de gouvernement les plus favorables au bonheur des peuples.

Les devoirs des rois sont développés moins par des préceptes que par les aventures arrivées au jeune héros. Ainsi l'auteur enseigne à son élève la constance dans l'infortune, lorsque Télémaque est esclave en Egypte; le respect dû à la vérité, quand il aime mieux mourir que de commettre un mensonge; l'amour de la patrie, quand il sacrifie le trône de la Crète au petit royaume d'Ithaque; l'amour de la justice par le sage gouvernement de Sésostris; les vraies causes du bonheur public, dans l'explication des lois de Minos; les maux de la guerre dans la

Digitized by Google

défaite de Bocchoris; les avantages de la paix dans la réconciliation d'Idoménée avec les Manduriens; les bienfaits de l'agriculture dans la description de Salente; enfin l'humanité qu'on doit aux vaincus, dans la conduite de Télémaque envers Iphiclès et Hippias.

Pour inspirer à son élève la haine de la flatterie et de la faiblesse, Fénelon fait descendre Télémaque aux enfers: une furie y répète aux mauvais rois, avec dérision, les mensonges de leurs courtisans, pendant que ces infortunés sont tourmentés sur la roue d'Ixion; et Minos s'y montre plus inexorable envers les princes faibles qu'envers les méchants, parce qu'un prince méchant n'a que ses propres vices, au lieu qu'un prince faible est le complice de tous les crimes de sa cour. Mais la passion que Fénelon flétrit avec le plus de force, c'est l'ambition des rois, si funeste aux sujets : il montre cette passion grande et généreuse dans Sésostris, imprudente dans Idoménée, tyrannique dans Pygmalion, barbare et impie dans Adraste. Télémaque apprend à estimer la vraie gloire, en voyant que, dans les Champs-Elysées, les héros guerriers sont placés fort au-dessous des souverains bienfaisants.

Quoique Fénelon ait mis à contribution toute l'antiquité, dont « il cueillit la plus pure fleur, » il ne faut pas lui demander plus qu'à Racine l'exactitude et la vérité des mœurs anciennes. Il y a bien des détails qui ne con-

Digitized by Google

viennent qu'aux temps modernes. Les personnages, qui sont tous païens, ont des idées que le christianisme seul a pu révéler à l'homme. Mentor, par exemple, connaît l'Évangile, et Télémaque montre une délicatesse de sentiment que ne pouvait pas avoir un héros d'Homère, comme l'Iphigénie de Racine nous paraît plus tendre, plus délicate et plus ingénieuse que ne l'était une jeune Grecque du temps d'Agamemnon. La plus belle de ces transformations dues au génie de Fénelon, c'est la description de l'Élysée des justes, qu'il peint avec des couleurs empruntées au christianisme et inconnues aux poètes de l'antiquité. Aux maux et aux félicités physiques, il substitue les douleurs et les joies purement spirituelles. C'est là qu'il est sublime. « Rien n'est plus philosophique et plus terrible, dit M. Villemain, que les tortures morales que Fénelon place dans le cœur des coupables; et pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie qu'on n'attendrait pas de lui et qu'on ne trouve dans aucun autre. Mais lorsque, délivré de ces affreuses peintures, il peut reposer sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés; et quelque chose de céleste s'échappe de son âme, enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique; c'est l'extase de la charité chrétienne; c'est une religion toute

Digitized by Google

d'amour, interprétée par l'âme douce et tendre de Fénelon ; c'est le « pur amour », donné pour récompense aux justes dans l'Élysée mythologique. »

Il est vraisemblable que Fénelon ne lisait au duc de Bourgogne que les endroits du « Télémaque » qui étaient à sa portée. Ce jeune prince, à peine âgé de quinze ans à l'époque de l'exil de son précepteur, n'était pas encore capable de tout comprendre. L'ouvrage ne lui aurait probablement été confié tout entier qu'au moment où son éducation aurait été finie. Au reste, ce livre n'était point destiné à l'impression. Ce fut à l'infidélité d'un copiste qu'il dut le jour. Un domestique, chargé de copier le manuscrit, en garda un double, et le vendit à un libraire, qui s'empressa de le publier.

Les leçons enseignées dans le « Télémaque » étaient en opposition manifeste avec le caractère de Louis XIV et avec les principes de son gouvernement. Ces maximes de justice, d'humanité, d'économie, de modération, tant recommandées par Fénelon, parurent à ce prince une censure amère de son faste, de son orgueil, de son ambition, de son amour pour la guerre, qui finit par ruiner la France. Accoutumé aux louanges et aux adulations de tous les hommes de génie et de toutes les classes de ses sujets, il fut indigné de voir le précepteur de son petit-fils lui faire entendre le premier de dures vérités, et dévoiler les faiblesses de son cœur et les misères de son règne ; il fit

Digitized by Google

saisir tous les exemplaires du « Télémaque » et prescrivit les mesures les plus rigoureuses pour anéantir ce livre, qui devait ajouter à la gloire littéraire du grand siècle. Heureusement quelques exemplaires échappèrent aux recherches de la police ; on les porta en Hollande, et l'ouvrage y fut réimprimé. Il eut un prodigieux succès en France et en Europe ; on le considéra comme le manifeste d'une opposition naissante contre le gouvernement du grand roi.

Le caractère et la vertu de Fénelon suffiraient pour repousser une supposition aussi injuste et aussi injurieuse. Était-ce sa faute, s'il ne pouvait tracer les devoirs d'un roi sans faire la satire des vices du gouvernement de Louis XIV? Il protesta lui-même avec indignation contre cette odieuse calomnie. « Il aurait fallu, écrivit-il au P. Le Tellier, confesseur du roi, que j'eusse été, non-seulement l'homme le plus ingrat, mais encore le plus insensé, pour vouloir faire des portraits satiriques et insolents ; j'ai horreur de la seule pensée d'un tel dessein. Il est vrai que j'ai mis dans ces aventures toutes les vérités nécessaires pour le gouvernement, et tous les défauts qu'on peut avoir dans la puissance souveraine ; mais je n'en ai marqué aucun qui tende à aucun portrait ni caractère. Plus on lira cet ouvrage, plus on verra que j'ai voulu dire tout, sans peindre personne.

Boileau, le meilleur critique du siècle, jugea le « Télé-

Digitized by Google

maque » avec la sûreté de goût qui lui faisait rarement défaut. « Il y a de l'agrément dans ce livre, dit-il, et une imitation de « l'Odyssée » que j'approuve fort... Je souhaiterais que M. de Cambrai eût rendu son Mentor un peu moins prédicateur, et que la morale fût répandue dans son ouvrage un peu plus imperceptiblement et avec plus d'art. Homère est plus instructif que lui; mais ses instructions ne paraissent point préceptes, et résultent de l'action du roman plutôt que des discours qu'on y étale. Ulysse, par ce qu'il fait, nous enseigne mieux ce qu'il faut faire, que par tout ce que lui ni Minerve disent. La vérité est pourtant que le Mentor du « Télémaque » dit des choses fort bonnes, quoiqu'un peu hardies, et qu'enfin M. de Cambrai me paraît beaucoup meilleur poète que théologien. »

De nos jours, on a fait à Fénelon un autre reproche; on l'a accusé de donner le goût d'une morale et d'une politique chimériques. Assurément il y a dans le « Télémaque » des choses qui ne seraient pas aujourd'hui praticables. Mais il serait peu juste de juger les idées politiques de Fénelon d'après un roman dont les aventures se sont passées treize siècles avant l'ère chrétienne. Un livre destiné à enseigner à un jeune prince les devoirs d'un roi, et à lui inspirer le goût de la poésie et des fables mythologiques, ne saurait être un code de lois politiques, ni un plan d'administration convenable à un état mo-

Digitized by Google

derne; et l'auteur ne pouvait pas avoir l'idée d'imposer à la France les lois et les règlements de police de la petite colonie de Salente, ni de marquer chez nous la distinction des rangs par la couleur des vêtements.

Pour avoir une idée favorable du système politique de Fénelon, il faut l'étudier dans ses « Mémoires sur la succession d'Espagne », dans ses « Plans de gouvernement », dans sa volumineuse « Correspondance », et surtout dans ses « Directions pour la conscience d'un roi », code de piété, de tolérance et d'humanité. Préoccupé du bonheur des peuples, il voudrait introduire dans le gouvernement la charité chrétienne, la morale, la justice, la liberté réglée; et cet idéal, difficile à réaliser, l'a fait accuser d'être un rêveur et un utopiste. Mais, pour répéter les paroles de Fénelon, est-il chimérique de viser à la perfection et de s'efforcer d'y atteindre? N'est-ce pas le meilleur moyen d'en approcher?

La vue des maux causés par le despotisme lui fait désirer que l'autorité royale soit modérée par quelque institution politique semblable aux anciennes assemblées nationales, abolies par les rois. « Il ne faut pas que tout soit à un seul, écrivait-il au duc de Bourgogne ; mais un seul doit être à tous pour faire leur bonheur... Un roi est fait pour les sujets, et non les sujets pour lui. »

Fénelon demande que les États généraux, composés des députés du clergé, de la noblesse et de la bourgeoi-

Digitized by Google

sie, se réunissent tous les trois ans, et prennent part au gouvernement. Il veut qu'on établisse dans chaque province des États comme ceux du Languedoc, alors la mieux gouvernée et la plus prospère des provinces, et qu'ils soient chargés de voter et de répartir les impôts, de régler et de contrôler toutes les dépenses locales. Il propose d'abolir l'hérédité des gouvernements, la vénalité des charges judiciaires et celle des grades militaires, et de donner les places au mérite. Il veut supprimer les doubles emplois, les places inutiles, diminuer les pensions de la cour, établir un état régulier et public des recettes et des dépenses. Il fait à l'ancienne noblesse des concessions qui n'avaient rien d'étonnant pour l'époque. Au reste, il ne lui accorde que des priviléges honorifiques, sans pouvoir réel, et il l'assujettit, ainsi que le clergé, à contribuer aux charges publiques, dont ces deux corps furent exempts jusqu'à la révolution de 1789.

Il demande la liberté entière du commerce, et, pour les étrangers, la permission de s'établir en France et de jouir des mêmes droits que les nationaux. Fénelon n'avait pas ce patriotisme étroit qui ne voit que son pays : il s'intéresse au bonheur de tous les hommes. « J'aime mieux ma famille que moi-même, disait-il ; j'aime mieux ma patrie que ma famille ; mais j'aime encore mieux le genre humain que ma patrie. »

Digitized by Google

Les idées religieuses de Fénelon n'étaient pas plus chimériques que ses opinions politiques. Ses « Lettres spirituelles », véritable cours de religion et de morale, montrent qu'il n'avait pas élevé le duc de Bourgogne dans le goût des pratiques minutieuses et d'une dévotion étroite. « La religion ne consiste pas, lui écrivait-il, dans une scrupuleuse observation de petites formalités : elle consiste pour chacun dans les vertus propres de son état. Un grand prince ne doit pas servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou un simple particulier. » Il apprit que le jeune prince avait refusé, par scrupule religieux, d'accompagner son père à l'opéra, pendant le carême. Aussitôt il lui écrivit : « La complaisance bien placée est une aimable vertu ; et si elle sort quelquefois de la lettre de la règle, c'est pour mieux en suivre l'esprit. N'aller point au spectacle de son propre mouvement, pendant le carême, et y aller en même temps pour plaire à Monseigneur, quand il le propose, c'est le parti qui me semble le plus à propos. »

Nous avons vu que Fénelon pratiquait la tolérance en matière de religion. Ses ouvrages sont remplis des préceptes les plus purs de cette tolérance, si peu connue de ses contemporains. Il disait au prétendant Jacques II, qui se flattait de remonter sur le trône d'Angleterre : « Sur toutes choses, ne forcez jamais vos sujets à changer leur religion ; nulle puissance humaine ne peut for-

Digitized by Google

cer le retranchement impérissable de la liberté de cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes; elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mêlent de religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout, comme indifférent, mais en souffrant avec patience ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion. »

Après le « Télémaque », l'ouvrage le plus important de Fénelon est le « Traité de l'existence de Dieu ». Ce livre est divisé en deux parties : la première est un magnifique développement de ces paroles de l'Écriture : « Les cieux racontent la gloire du Créateur; » la seconde renferme les preuves morales et métaphysiques.

Nous avons aussi de Fénelon trois « Dialogues sur l'éloquence de la chaire » et une « Lettre sur les occupations de l'Académie française », qui le placent au rang de nos premiers critiques. Les « Dialogues » sont un des meilleurs livres que puissent consulter les prédicateurs. Fénelon met en scène trois interlocuteurs : le premier est un bel esprit qui s'est laissé séduire par les faux brillants des orateurs à la mode ; le second est ennemi de tout ornement et pousse la sévérité jusqu'à la sécheresse ; le troisième les ramène, à force de bon sens, à reconnaître les vrais caractères de la bonne éloquence. L'auteur exprime le désir que les sermons soient courts, et il préfère

Digitized by Google

qu'on prêche à l'office du matin, « parce que, dit-il naïvement, le sommeil surprend quelquefois aux sermons de l'après-midi. » Ces mots font peut-être allusion à une petite aventure qui lui était arrivée devant toute la cour, à Versailles. Il s'endormit à un sermon du P. Séraphin, prédicateur fameux par son zèle et par sa simplicité. Le P. Séraphin s'interrompit tout à coup et dit à haute voix : « Réveillez cet abbé qui dort, et qui n'est peut-être au sermon que pour faire sa cour au roi. » Louis XIV, toute la cour et Fénelon lui-même ne purent s'empêcher de rire de la brusque apostrophe du bon capucin.

Il nous reste encore de Fénelon une grande partie de sa « Correspondance » avec ses amis. On y trouve la délicatesse de l'âme la plus noble et la plus sensible. La plupart des lettres sont empreintes de cette piété dont l'auteur se nourrissait habituellement. Mais Fénelon sait être, quand il le veut, vif, enjoué, spirituel. Voyez quelle grâce piquante et quelle fine ironie il y a dans ce récit d'un plaidoyer ridicule prononcé dans la ville de Sarlat. « Je me suis arrêté à Sarlat, pour y entendre plaider une cause fameuse par les Cicérons de la ville. Leurs plaidoyers ne manquèrent pas de commencer par le commencement du monde, et de venir ensuite tout droit par le déluge jusqu'au fait. Il était question de donner du pain, par provision, à des enfants qui n'en avaient pas.

Digitized by Google

L'orateur qui s'était chargé de parler aux juges de leur appétit mêla judicieusement dans son plaidoyer beaucoup de pointes fort gentilles avec les plus sérieuses lois du code, et les « Métamorphoses » d'Ovide avec des passages terribles de l'Écriture Sainte. Ce mélange, si conforme aux règles de l'art, fut applaudi par les auditeurs de bon goût. Chacun croyait que les enfants feraient bonne chère, et qu'une si rare éloquence allait fonder à jamais leur cuisine. Mais, ô caprice de la fortune ! quoique l'avocat eût obtenu tant de louanges, les enfants ne purent obtenir du pain. On « appointa » la cause, c'est-à-dire, en bonne chicane, qu'il fut ordonné à ces malheureux de plaider à jeun ; et les juges se levèrent gravement du tribunal pour aller dîner. Je m'y en allai aussi, et je partis ensuite pour apporter à Monseigneur vos lettres. Je suis arrivé ici presque « incognito », pour épargner les frais d'une entrée. Sur les sept heures du matin, j'ai surpris la ville ; ainsi il n'y a ni harangue, ni cérémonie dont je puisse vous régaler. Que ne puis-je, pour réjouir mademoiselle de Laval, vous faire part des fleurs de rhétorique qu'un prédicateur de village répandit naguère sur nous, ses auditeurs infortunés ! mais il est juste de respecter la chaire plus que le barreau. » (1681.)

Un grand nombre de lettres de Fénelon sont adressées aux ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, qui restèrent

Digitized by Google

fidèles dans sa disgrâce à l'ami le plus tendre et au guide le plus sûr. « Les deux beaux-frères n'étaient qu'une âme, dit le duc de Saint-Simon, et monseigneur de Cambrai en était la vie et le mouvement. Leur abandon pour lui était sans bornes ; leur commerce secret était continuel ; il était sans cesse consulté sur les grandes et les petites choses, publiques, politiques, domestiques. Leur confiance était entre ses mains ; le duc de Bourgogne le consultait par eux, et c'était par eux que s'entretenaient cette amitié, cette estime, et cette confiance si haute et si connue, qu'il eut toujours pour Fénelon. Ce jeune prince avait la tendresse d'un fils pour son ancien précepteur, et il ne cessa de gémir des préventions du roi contre lui. Lorsqu'il partit pour la campagne de 1702, il obtint la permission de le voir, à condition qu'il ne lui parlerait pas en particulier. L'archevêque de Cambrai se rendit à l'hôtel de la poste, où le prince devait descendre. Ils s'embrassèrent les larmes aux yeux. Leur entrevue fut courte et gênée par la présence des militaires et des magistrats de la ville. En se quittant, ils s'embrassèrent de nouveau, et le duc dit à l'archevêque, devant les assistants, d'une voix entrecoupée de sanglots : « Adieu, mon bon ami ; je sais ce que je vous dois ; vous savez ce que je vous suis. » Ils ne se revirent plus.

Nous n'avons qu'une partie de la correspondance secrète que le duc de Bourgogne ne cessa d'entretenir avec Fé-

Digitized by Google

nelon. A la mort de ce jeune prince, arrivée en 1712, Louis XIV brûla lui-même tous les papiers qui se trouvèrent dans son cabinet. « J'en ai eu un grand regret, disait madame de Maintenon au duc de Chevreuse; car jamais on ne put écrire rien de si beau et de si bon ; et si le prince que nous pleurons a eu quelques défauts, ce n'est pas pour avoir reçu des conseils trop timides, ni qu'on l'ait trop flatté. »

Pendant les dix-sept ans que Fénelon passa dans son diocèse, il mena toujours une vie simple, occupée et solitaire. Il partageait son temps entre l'administration des affaires et l'instruction chrétienne de ses ouailles. Cet homme, qui avait charmé la cour de Versailles par son esprit et par son éloquence, qui avait étonné et embarrassé Bossuet par la fécondité et la subtilité de son génie, se plaisait à parcourir les villages de la Flandre, pour instruire de simples paysans et leur faire le catéchisme dans un langage approprié à la faiblesse de leur intelligence.

Lorsqu'il était à Cambrai, Fénelon prêchait régulièrement le carême dans quelque église de la ville, et à certaines solennités, dans sa cathédrale. Il n'écrivait point ses sermons. Il se contentait de méditer son sujet, et de jeter les principales idées sur le papier avec tant de rapidité, qu'un grand nombre de mots y sont écrits en abrégé; le peu de sermons qu'on a imprimés de lui sont

Digitized by Google

des discours qu'il a composés dans sa jeunesse. Le meilleur de ses sermons est celui qu'il prononça en 1707, au sacre de l'archevêque-électeur de Cologne, qui avait désiré recevoir de ses mains l'onction épiscopale. « La première partie de ce discours, a dit le cardinal Maury, est écrite avec l'énergie et l'élévation de Bossuet; la seconde suppose une sensibilité qui n'appartient qu'à Fénelon. » Il y a aussi beaucoup à admirer dans le sermon sur l'Épiphanie. Mais Fénelon n'avait pas reçu le don de la puissance oratoire : il n'avait ni la grandeur et la véhémence de Bossuet, ni la dialectique de Bourdaloue. La simplicité, la familiarité, la grâce, l'insinuation, sont les caractères habituels de son éloquence.

Les seules distractions de l'archevêque de Cambrai, au milieu de ses travaux, étaient la promenade et la conversation. Il ne connaissait pas de plaisir plus vif et plus doux que celui de causer avec ses amis. « Personne, dit Saint-Simon, ne possédait mieux que lui l'heureux talent d'une conversation aisée, légère et toujours « décente[1] »; son commerce était enchanteur, et sa piété facile, égale, n'effarouchait jamais, et se faisait respecter; jamais il ne voulait avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait; il se mettait à portée de chacun sans se faire jamais sentir,

[1] De « decet », qui convient.

Digitized by Google

en sorte qu'on ne pouvait le quitter sans chercher à le retrouver. »

Lorsque, dans ses promenades, l'archevêque de Cambrai rencontrait des paysans, il s'entretenait avec eux de leurs affaires, il leur donnait au besoin des conseils ou des consolations. Souvent il entrait dans leurs chaumières, et il ne dédaignait pas de se mettre à table avec eux et de partager leur repas champêtre. Ce fut dans une de ces promenades à la campagne que, suivant une tradition consacrée par la poésie et par la peinture, il rencontra un jeune paysan tout en larmes, qui venait de perdre une vache, seul bien d'une pauvre famille. L'archevêque parvint à le consoler, en lui promettant de la retrouver ou de la remplacer par une autre. Il se mit à la recherche de la vache, il la trouva dans une prairie, et il la ramena lui-même à la cabane du paysan, au milieu des ténèbres de la nuit qui l'avaient surpris dans cette occupation si digne d'un bon pasteur.

La vie de Fénelon est remplie de traits de bonté, de charité, de modestie. Un samedi que, suivant sa coutume, il allait dire la messe dans sa cathédrale, au moment de monter à l'autel, il aperçut une femme fort âgée, qui paraissait vouloir lui parler, mais qui n'osait pas s'avancer. Il s'approcha d'elle avec bonté. « Monseigneur, lui dit-elle en pleurant et en lui présentant une pièce de douze sous, je n'ose pas, mais j'ai beaucoup de

Digitized by Google

confiance dans vos prières; je voudrais vous prier de dire la messe pour moi. — Donnez, ma bonne, lui répondit Fénelon en recevant son offrande; donnez, votre aumône sera agréable à Dieu. » Après la messe, il fit remettre à cette femme une petite somme d'argent, et lui promit de dire encore le lendemain la messe à son intention.

La bienfaisance de l'archevêque de Cambrai était inépuisable. Pendant la désastreuse guerre de la succession d'Espagne, qui réduisit la France au dernier degré de misère, la Flandre devint le principal théâtre des hostilités et tomba dans un état encore plus déplorable que les autres provinces. Le gouvernement ayant demandé des secours extraordinaires à toutes les classes de la nation, l'archevêque de Cambrai se chargea de payer seul la contribution imposée aux curés de son diocèse (1708). La même année, la garnison de Saint-Omer se révolta : la pénurie du trésor n'avait pas permis au gouvernement de la solder. L'évêque de cette ville, qui avait tenu une conduite peu convenable envers Fénelon, à l'époque de la condamnation de son livre, resta témoin passif des excès des soldats. L'archevêque se vengea noblement du mauvais procédé de son suffragant : il prit dans son trésor ou emprunta tout l'argent nécessaire pour payer la garnison rebelle, et la révolte fut apaisée. Tant que dura cette effroyable guerre, le palais et la ville de Cam-

Digitized by Google

brai devinrent l'asile des officiers et des soldats malades ou blessés. « Sa maison ouverte, et sa table de même, dit Saint-Simon, avaient l'air de celle d'un gouverneur de Flandre, et tout à la fois d'un palais vraiment épiscopal; et toujours beaucoup de gens de guerre distingués, et beaucoup d'officiers particuliers, sains, malades, blessés, logés chez lui, défrayés et servis comme s'il n'y en eût qu'un seul, et lui ordinairement aux consultations des médecins et des chirurgiens; il faisait d'ailleurs auprès des malades les fonctions du pasteur le plus charitable; et souvent il allait exercer le même ministère dans les maisons et les hôpitaux où l'on avait dispersé les soldats, et tout cela sans oubli, sans petitesse, et toujours prévenant, avec les mains ouvertes. Aussi était-il adoré de tous. » L'année suivante, Fénelon fit encore plus : il livra ses blés et ses provisions à l'armée française, qui lui dut, en grande partie, sa subsistance pendant la campagne qui suivit le rigoureux hiver de 1709. « J'offre ma vaisselle d'argent, écrivit-il au duc de Chevreuse, et tous mes autres effets, ainsi que le peu qui me reste de blé. Je voudrais servir de mon argent et de mon sang, et non faire ma cour. » Tel était l'homme que Louis XIV continuait à regarder comme l'ennemi de sa personne et de son gouvernement. Une conduite aussi généreuse, aussi patriotique, n'obtint pas même un seul mot de bienveillance et de souvenir.

Digitized by Google

Le respect et l'amour de la France et de l'Europe consolaient Fénelon de sa disgrâce à la cour. Son nom était adoré partout, et sa personne était chère même aux ennemis de son pays. Le prince Eugène et le duc de Marlborough, si acharnés à la ruine de la France, lui témoignaient des égards singuliers. Pendant qu'ils dévastaient la Flandre, ils épargnaient les terres et les magasins de l'archevêque, et les faisaient garder par des détachements de soldats. Marlborough surtout, qui souillait sa gloire militaire par une sordide avarice, lui montra une délicatesse de procédés peut-être sans exemple dans l'histoire. En 1711, ce grand général était campé à la vue des murs de Cambrai, et faisait garder par un détachement la petite place du Cateau-Cambrésis, principal domaine de l'archevêque, qui y tenait tous ses magasins. Quand il prévit que la rareté des subsistances le forcerait de permettre à ses soldats de se pourvoir dans les magasins du Cateau, il fit charger sur des chariots tous les grains qui s'y trouvaient, et il les fit escorter par ses propres troupes jusque dans la place de Cambrai, qui était le quartier général de l'armée française.

Les dernières années de Fénelon furent abreuvées d'amertume. Cet homme, qui ne vivait que d'amitié, vit mourir tous ceux qu'il aimait. Il eut à pleurer d'abord l'abbé de Langeron, son ami d'enfance et son compagnon inséparable dans la bonne et la mauvaise fortune (1710).

Digitized by Google

La religion seule put adoucir cette perte. « Je n'ai point la orce que vous m'attribuez, écrivait-il ; j'ai ressenti la perte irréparable que j'ai faite, avec un attachement qui montre un cœur très-faible... J'avoue que je me suis pleuré en pleurant un ami qui faisait la douceur de ma vie, et dont la privation se fait sentir à tout moment. Je me console, comme je me suis affligé, par lassitude de la douleur et par besoin de soulagement... Dieu a fait sa volonté ; il a préféré le bonheur de mon ami à ma consolation. Je manquerais à Dieu et à mon ami même, si je ne voulais pas ce que Dieu a voulu. Dans ma plus vive douleur, je lui ai offert celui que je craignais tant de perdre. »

Quinze mois après, Fénelon apprit coup sur coup la mort de la jeune duchesse de Bourgogne, du duc de Bourgogne et du duc de Bretagne, leur fils aîné (1712). Le duc de Bourgogne était l'enfant de ses soins et de sa tendresse, l'objet de tous ses vœux et de toutes ses espérances. A ce coup terrible, il s'écria : « Tous mes liens sont rompus... Rien ne m'attache plus à la terre. » Il fut plusieurs jours dans un état d'accablement qui fit craindre pour sa vie. Il ne s'était pas encore remis, qu'il eut à pleurer le duc de Chevreuse, et, un peu plus tard, le duc de Beauvilliers, qui avaient bravé tous deux le mécontentement de Louis XIV pour rester fidèles à l'amitié malheureuse. Il écrivit à la duchesse de Beau-

Digitized by Google

villiers : « J'ai le cœur toujours malade depuis la perte irréparable de notre prince, et celle du cher duc a rouvert toutes mes plaies... Les vrais amis font notre plus grande douleur et notre plus grande amertume; on serait tenté de désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour. »

Il écrivait encore à la veuve de cet ami qu'il ne voyait pas depuis dix-sept ans : « Pour moi, qui étais privé de le voir depuis tant d'années, je lui parle, je lui ouvre mon cœur, je crois le trouver devant Dieu ; et quoique je l'aie pleuré amèrement, je ne puis croire que je l'aie perdu. Oh ! qu'il y a de réalité dans cette société intime ! »

Fénelon devait suivre de près ces amis si chers. Il semble qu'il avait le pressentiment de sa mort. Le 28 décembre 1714, il écrivait à la duchesse de Beauvilliers : « Nous retrouverons bientôt ce que nous n'avons point perdu ; nous en approchons tous les jours à grands pas; encore un peu, et il n'y aura plus de quoi pleurer. » Trois jours après, il fut attaqué de la maladie dont il mourut.

Quelques semaines auparavant, il revenait de faire une visite pastorale ; il s'était mis en route à l'entrée de la nuit. Pendant qu'il traversait un pont sans garde-fous, une roue de moulin se mit tout à coup à tourner; un des chevaux s'effraya et se précipita dans l'eau ; la voiture versa et fut fracassée ; Fénelon reçut une com-

Digitized by Google

motion violente; la fièvre le saisit; il comprit que la fin de ses peines était venue, et il ne songea plus qu'aux pensées immortelles.

« Il mourut en saint et en poète, a dit M. de Lamartine, en se faisant réciter les hymnes les plus sublimes et les plus douces qui emportaient à la fois son âme et son imagination au ciel. « Répétez-moi encore ce passage, » disait-il en savourant ces chants de l'espérance. « Encore, encore! jamais assez de ces divines paroles! » Il était insatiable de cet avant-goût d'immortalité. « Seigneur, s'écria-t-il une fois, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail du reste du jour; faites votre volonté! »

Ces paroles affligèrent les assistants, et l'abbé de Chantérac, son dernier ami, lui dit: « Mais pourquoi nous quittez-vous? Dans cette désolation, à qui nous laissez-vous? Peut-être que les bêtes féroces vont venir ravager votre petit troupeau! » Il ne répondit que par un regard tendre et par un soupir. Il expira doucement le 7 janvier 1715.

L'abbé de Chantérac, comme s'il n'eût plus rien à faire sur la terre, mourut de douleur après les funérailles de son ami.

Avant de mourir, Fénelon avait dicté une lettre qui ne devait être envoyée au P. Le Tellier, confesseur de Louis XIV, qu'après sa mort. « Je viens de recevoir l'ex-

Digitized by Google

trême-onction, disait-il. C'est dans cet état, où je me prépare à aller paraître devant Dieu, que je vous prie instamment de représenter au roi mes véritables sentiments... Je n'ai jamais été un seul moment en ma vie sans avoir pour la personne du roi la plus vive reconnaissance, le zèle le plus ingénu, le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable... »

Digitized by Google

XIII

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

DÉCADENCE DE LA POÉSIE

Nous avons vu que le génie littéraire du XVIIe siècle s'était formé sous la triple influence de la religion, de l'antiquité et de la monarchie absolue de Louis XIV. Tous les grands écrivains puisèrent aux sources de la religion l'élévation et la moralité de leurs ouvrages ; tous prirent les anciens pour modèles du beau et du vrai ; tous s'inclinèrent respectueusement devant le monarque qui savait si bien apprécier les chefs-d'œuvre et en récompenser les auteurs.

Les abus de cette époque en enfantèrent une autre tout opposée : ce fut le XVIIIe siècle. Les influences qui le dominèrent sont la philosophie sceptique, la révolte contre l'autorité des anciens, la haine du passé et la guerre à toutes les institutions politiques, sociales et religieuses.

Digitized by Google

La réaction remonte aux dernières années du règne de Louis XIV. Ce long règne, si brillant à son midi et si sombre à son couchant, avait tenu dans une servilité énervante toutes les classes de la nation, la noblesse et le parlement, comme la bourgeoisie et le peuple. Tous ceux que fatiguait un régime qui avait tout confondu devant le pouvoir absolu, aspiraient à s'affranchir de cette longue contrainte. On protesta d'abord par la licence des mœurs. A l'austérité et à la tristesse d'une cour dévote, succédèrent tout à coup les désordres bruyants et scandaleux de la Régence, qui avaient été préparés par la société épicurienne du Temple, et qui inaugurèrent le siècle le plus corrompu de notre histoire. La cour du régent devint une école d'irréligion et d'immoralité cynique. On s'y moquait de tout; on pouvait tout attaquer, tout insulter, même le prince, pourvu qu'on mît de l'esprit dans ses railleries. Dans un de ses trop fameux soupers, le régent applaudit ce sarcasme de la belle comtesse de Sabran : « Dieu, après avoir créé l'homme, prit un reste de boue, dont il forma l'âme des princes et des laquais. » Cette indécente saillie fit rire tous les convives. De la cour, la corruption se répandit dans toutes les classes de la société, et fut une des principales causes des erreurs et des excès où tomba l'esprit français au XVIIIe siècle.

Le changement dans les idées s'opéra d'une manière

Digitized by Google

presque insensible. On peut en attribuer la principale responsabilité à un écrivain qui le premier appliqua l'esprit critique à l'histoire politique et religieuse, et qui fut le précurseur de Voltaire ; c'est Bayle, auteur d'un « Dictionnaire historique », qui exerça une grande influence en fournissant aux écrivains sceptiques et railleurs des matériaux qu'ils n'auraient pas pu rassembler sans lui.

Pierre Bayle (1647-1706) était fils d'un ministre calviniste de Carla-le-Comte, petit bourg du comté de Foix. Il commença ses études auprès de son père et les termina chez les Jésuites de Toulouse. En sortant de leurs écoles, il embrassa le catholicisme et y persévéra dix-huit mois, puis il redevint protestant. Le cardinal de Polignac lui demandait un jour s'il était luthérien ou calviniste : « Je suis protestant dans toute la force du terme, répondit-il ; car dans le fond de mon âme je proteste contre tout ce qui se fait et se dit. » Bayle fut d'abord précepteur dans plusieurs familles, puis professeur de philosophie à Sedan et à Rotterdam, où il se réfugia, après la révocation de l'édit de Nantes. Il écrivit beaucoup. Le plus connu de ses ouvrages est son « Dictionnaire historique et critique », où il se proposait de signaler les erreurs d'histoire et de jugement répandues dans les livres. Il y rassemble tous les raisonnements, bons ou mauvais, qui ont été faits sur les sujets qu'il traite, et jette du doute

Digitized by Google

sur tout, même sur les faits historiques et religieux les mieux avérés. Il explique lui-même, à l'article « Abel », sa manière de procéder. « J'ai rassemblé dans les remarques, dit-il, un assez grand nombre de différents sentiments sur les choses qui concernent Abel. C'est avoir rassemblé bien des mensonges et bien des fautes ; or, comme c'est le but et l'esprit de ce dictionnaire, le lecteur ne doit point donner son jugement sur ce ramas, sans se souvenir de ce but. » Bayle, qui se nomme lui-même « assembleur de nuages », conclut rarement. Ses successeurs s'en chargèrent, et il ne leur fut pas difficile de trouver dans son volumineux ouvrage, pour attaquer toutes les institutions, des armes qu'ils n'eurent plus qu'à polir et à aiguiser.

Bayle se vit violemment critiqué en Hollande. Le pasteur Jurieu l'accusa de pousser le lecteur au doute et à l'incrédulité, de faire des impies en mettant les objections contre nos dogmes dans un jour si lumineux, qu'il n'est pas possible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée. Les magistrats de Rotterdam lui interdirent l'enseignement public et particulier ; et il allait être forcé, selon toute apparence, de quitter les Provinces-Unies, lorsqu'il mourut d'une maladie de poitrine. A l'heure suprême, il protesta qu'il mourait en philosophe chrétien, « persuadé et pénétré de la miséricorde de Dieu, » parole qu'on aime à croire sincère dans la bouche

Digitized by Google

d'un homme qui, malgré son scepticisme, était bon et modeste, d'un commerce aimable et tendrement attaché à sa famille.

Le « Dictionnaire » de Bayle, qui fut un arsenal pour les écrivains sceptiques, a rendu de grands services : il a inauguré chez nous la critique des faits historiques et dissipé une nuée d'erreurs accumulées dans les livres. Son style est « marqué au bon coin », selon l'expression de Boileau ; mais il est trop souvent négligé et languissant.

L'esprit de scepticisme se tourna naturellement contre les croyances littéraires, contre l'autorité en littérature. Déjà, sous Louis XIV, on avait attaqué les anciens. Les hostilités avaient été commencées par Desmarets, une des victimes de Boileau, et continuées par Perrault, l'ingénieux auteur des « Contes de fées », qui, dans son « Parallèle des anciens et des modernes » avait mis Scudéry et Chapelain bien au-dessus d'Homère et de Virgile. Mais les anciens, défendus par Racine et Boileau, perdirent peu de terrain. Il en fut autrement au XVIIIe siècle. Lamotte, mauvais poète, mais prosateur élégant, et Fontenelle, neveu de Corneille, reprirent les armes et ébranlèrent le culte de l'antiquité. Cette fois, le terrain était mieux préparé. Détrôner le latin et le grec, c'était travailler à la ruine de tout ce qui s'enseignait en grec et en latin. On négligea donc l'étude des anciens, et on s'éloigna

Digitized by Google

de leur manière d'écrire. A la langue simple, pure, abondante et gracieuse du grand siècle succéda un style d'une fausse noblesse, d'une élégance artificielle, semé de traits d'esprit et de tours ingénieux, dénué d'imagination et d'originalité. C'est surtout aux écrits purement littéraires de Fontenelle qu'on doit attribuer cette corruption du goût, cette décadence des saines doctrines de l'art, cette espèce de renaissance de Voiture et des « précieuses » de l'hôtel de Rambouillet.

Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1757) était fils d'une sœur de Corneille et d'un avocat de Rouen. Il débuta dans les lettres par des comédies, des tragédies et des opéras, qui n'eurent aucun succès. Il écrivit ensuite des poésies pastorales, qui plurent davantage, et où l'ingénieuse coquetterie des bergers-petits-maîtres parut une nouveauté piquante. Jusque-là, Fontenelle n'avait guère montré que ses défauts, qui sont la finesse, la subtilité, le bel esprit. Il montra ses défauts et ses qualités dans ses « Dialogues des morts », dans son « Histoire des oracles », et dans la « Pluralité des mondes », petit livre sur l'astronomie, mélange de science et d'afféterie. Mais on trouve davantage à louer dans ses « Éloges des savants », modèle d'atticisme et d'élégance, où les principes arides des sciences sont ornés de toutes les grâces du style et expliqués avec une clarté lumineuse qui les met à la portée de toutes les intelligences. Mais là même il laisse quel-

Digitized by Google

quefois désirer plus de naturel, d'abondance et de simplicité.

Fontenelle, qui naquit pendant la minorité de Louis XIV, et mourut au milieu du règne de Louis XV, sert comme de liaison entre les deux époques : à la réserve et à la modération du XVIIe siècle il unit le doute philosophique et l'égoïsme du XVIIIe. Cet homme, qui avait tant d'esprit manquait d'âme et d'enthousiasme, même en littérature. Madame de Tencin, son amie de quarante ans, lui mettant la main sur le cœur, lui disait : « C'est de la cervelle que vous avez là. » Au reste, cette amie était bien digne de lui. On louait un jour la douceur de madame de Tencin devant l'abbé Trublet, une des victimes de Voltaire : « Oui, dit-il, si elle eût eu intérêt à vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux.

L'exemple de Fontenelle devint funeste au bon goût ; les jeunes écrivains se laissèrent séduire par cette affectation de bel esprit, cette recherche de tours ingénieux, cette élégance artificielle et monotone, et imitèrent les défauts de leur modèle, sans atteindre à ses bonnes qualités. Le plus connu de ces imitateurs est Marivaux (1688-1763), auteur de comédies et de romans élégants et ingénieux, qui a eu le triste honneur de faire donner au genre subtil et maniéré le nom de « marivaudage ». Voltaire a dit de lui qu'il « pesait des œufs de fourmi dans des balances faites de toile d'araignée. »

Digitized by Google

Quelques écrivains, tels que Rollin, Louis Racine, dont nous avons déjà parlé, et Saint-Simon, qui vécurent dans la première moitié du XVIII[e] siècle, conservèrent les sentiments religieux, la pureté morale et les saines doctrines du siècle précédent.

Nous devons à Rollin (1661-1741), « le Fénelon de l'enseignement et l'Abeille de la France », un « Traité des études », aimable et solide développement des doctrines littéraires de Port-Royal, une « Histoire ancienne » et une « Histoire romaine », écrites d'un style simple, naturel et abondant, mais trop dénuées de critique, d'érudition et de couleur antique.

Le duc de Saint-Simon (1675-1755) a écrit des « Mémoires » pleins de passion, de génie, d'éloquence et d'incorrections, qui l'ont fait appeler un « Tacite inculte » et lui ont valu le premier rang parmi les peintres de cour. On a dit de lui : « Quand il est mauvais, il est détestable. Quand il est bon, Bossuet n'est pas plus pathétique, La Bruyère plus piquant, Pascal plus profond. »

Quelques autres écrivains, sans avoir la foi et les mœurs du grand siècle, surent en conserver les qualités littéraires : les uns, comme Hamilton et Lesage, sans mélange, et le dernier avec du génie ; les autres, comme Jean-Baptiste Rousseau et Vauvenargues, avec des défauts et moins le mérite de la justesse irréprochable.

Le jacobite Hamilton (1646-1720), réfugié en France,

Digitized by Google

fit dans les « Mémoires du chevalier de Grammont », son beau-frère, une peinture légère, spirituelle et gracieuse de la cour de Charles II et sut, quoique étranger, trouver un style facile, naturel, d'un tour heureux, le vrai style simple de la conversation française.

Lesage (1668-1741), qui fit revivre l'auteur du « Misanthrope » dans la comédie de « Turcaret », censure des financiers parvenus, écrivit « Gil Blas », un des meilleurs romans de mœurs de notre langue, où à la fine observation de La Bruyère et à la verve comique de Molière, il réunit le style net, facile, et la correction élégante de Voltaire.

Jean-Baptiste Rousseau (1670-1741) manque d'invention, de sentiment et d'enthousiasme, et n'a pas assez mérité le titre de prince de nos poètes lyriques, qu'on lui a longtemps donné ; mais sa langue est habituellement pure, élégante, harmonieuse, et son habileté consommée dans l'art de faire des vers rappelle quelquefois Boileau, dont il eut le bonheur de recevoir les conseils.

Le marquis de Vauvenargues (1715-1747), qui eut quelque chose de l'accent de « Pascal » et de la douceur de « Fénelon », serait peut-être devenu un grand écrivain, s'il ne fût pas mort si jeune. On a de lui une « Introduction à la connaissance de l'esprit humain », suivie de « Maximes » et de « Réflexions sur divers auteurs », ouvrage qui rappelle un peu le grand solitaire de Port-

Digitized by Google

Royal par la candeur et la vérité du style, mais non par le génie, la profondeur, la justesse et surtout le sentiment chrétien.

Au-dessus de tous ces noms s'élèvent ceux de quatre hommes de génie, qui, pour les idées, appartiennent au XVIIIe siècle, mais qui, comme écrivains, se placent à côté des grands auteurs du XVIIe. C'est Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Buffon, qui méritent une étude spéciale et détaillée. Ces quatre grands esprits dominèrent leur époque : Montesquieu, par la sagesse, la force et l'éclat de ses pensées ; Voltaire, par un talent inimitable de plaire et d'amuser ; Buffon, par son savoir dans l'histoire naturelle et par la magnificence de son style ; Rousseau, par l'éloquence enthousiaste et passionnée avec laquelle il défendit de grandes vérités mêlées à de graves erreurs.

Après eux, la première place appartiendrait peut-être à Diderot (1713-1784), si l'absence de toute règle et de toute mesure, et la perversité de ses doctrines n'avaient pas gâté son talent de littérateur. Doué de la plupart des qualités qui font le grand écrivain, Diderot les dépensa à tort et à travers en improvisant sur toutes sortes de sujets. Il écrivit sur la philosophie, la critique, la peinture, la grammaire, l'histoire, les arts mécaniques ; il fit des romans, des drames, des discours, et partout il sema à pleines mains l'impiété poussée jusqu'à l'athéisme et la

Digitized by Google

négation de toute vertu et de toute loi morale. Son style, chaleureux, coloré, entraînant dans les sujets de fantaisie et de critique, est, surtout dans le drame, emphatique, verbeux, déclamatoire. On a dit de lui que c'est un volcan qui vomit du feu, de la fumée, des pierres et des charbons. S'il eût réglé son esprit et concentré ses belles facultés sur un grand sujet qui convînt à la nature de son talent, il aurait pu laisser une œuvre durable et arriver à la gloire; il n'a fait que du bruit et n'a laissé qu'un nom.

Le plus important des ouvrages auxquels travailla Diderot est la fameuse « Encyclopédie des sciences, des arts et métiers », commencée en 1750, terminée en 1772, et composée de vingt-huit volumes in-folio. Le but de cet immense dictionnaire était de réunir et de juger, au point de vue de la philosophie sceptique, les connaissances, les doctrines, les institutions et les mœurs du passé, afin de tout détruire et de tout refaire. Diderot fut l'âme de cette grande entreprise, à laquelle coopérèrent tous les écrivains de l'époque. Sous son inspiration et sous sa plume, le livre se remplit de scepticisme, d'irréligion et d'immoralité, et servit puissamment la cause de la révolution, que le parti philosophique appelait de tous ses vœux.

A côté de Diderot, plaçons le grand géomètre d'Alembert (1717-1783), son ami et, pendant vingt ans, son colla-

Digitized by Google

borateur à « l'Encyclopédie ». D'Alembert en a écrit l'Introduction, le principal de ses titres littéraires. La première partie est une classification de toutes les sciences, et la seconde, une histoire de leurs progrès depuis le xve siècle. C'est un chef-d'œuvre de savoir, de méthode, de logique et de précision. On a dit, mais à tort, que d'Alembert réunissait, comme Pascal et Buffon, le génie du savant et celui de l'écrivain. Son style, clair et précis, quelquefois un peu sec, est trop dénué de chaleur et d'imagination pour être comparé à celui des grands maîtres.

Dans ses écrits publics, d'Alembert ménage la cour et le clergé, et montre une prudente réserve sur tout ce qui touche aux questions religieuses. Mais dans sa « Correspondance » avec Voltaire, publiée après sa mort, il se dédommage de cette contrainte, et son langage montre que le collaborateur de Diderot est son émule en impiété et en cynisme.

Le siége des prédications des encyclopédistes était les salons qui, au xviiie siècle, devinrent des foyers d'idées. On se réunissait chez madame de Tencin (1681-1749), femme d'esprit et de talent, mais intrigante et sans mœurs, mère dénaturée de d'Alembert, qu'elle abandonna au moment de sa naissance ; chez la marquise du Deffant (1701-1784), également connue par son esprit, son égoïsme et sa méchanceté ; chez mademoiselle de

Digitized by Google

Lespinasse (1732-1776), amie de d'Alembert, qui n'inspire guère plus de sympathie; chez madame Geoffrin, qui alliait à des sentiments religieux une grande indulgence pour ceux qui travaillaient à la ruine de la religion et de la morale. La principale réunion avait lieu chez le baron d'Holbach (1723-1789), riche allemand naturalisé français, à qui ses dîners ont valu le plaisant surnom de « maître d'hôtel de la philosophie ». C'est là qu'on attaquait ouvertement toutes les institutions, tous les principes, toutes les croyances, et qu'on écrivait ce honteux « Système de la nature, code de sensualité et de destruction », qui prêchait, sans voile, l'athéisme et le matérialisme, et qui révolta même Voltaire et Frédéric II.

L'esprit français ne tomba pas tout d'un coup dans le matérialisme et l'athéisme, dont les habitués de l'hôtel d'Holbach furent les plus ardents promoteurs. Il descendit une pente presque insensible. Voici la marche qu'il suivit.

La philosophie spiritualiste et chrétienne repose sur ce principe : L'homme est l'image de Dieu ; l'intelligence humaine anime le corps, comme l'intelligence divine anime l'univers. Donc l'intelligence existe à part du corps.

Locke s'écarta de ce principe. Dans ses « Recherches sur l'origine de nos connaissances », il enseigne qu'il

Digitized by Google

n'y a rien dans l'intelligence qui ne vienne par les sens. Donc les sens sont la source première de nos idées.

Chez nous, Condillac (1715-1780), esprit lumineux, écrivain pur et élégant, adopta cette doctrine en l'exagérant et la simplifia d'une manière séduisante. « Si toutes nos idées nous viennent par les sens, dit-il, toutes nos facultés peuvent se réduire à une seule, la sensation ou faculté de sentir, qui se transforme en attention, en comparaison, en jugement, en mémoire, en imagination, en volonté. » Condillac reconnaissait l'existence de l'âme, mais il réduisait son rôle à un état passif qui la rendait inutile et menait droit au matérialisme.

Ce fut Helvétius, esprit étroit et faux, qui tira les conséquences extrêmes de la doctrine de Condillac. Helvétius, riche fermier général, ami de d'Holbach, écrivit le livre « de l'Esprit », que Voltaire appelait « le fatras de l'Esprit ». « Si l'on peut tout expliquer par les sens, dit-il, l'homme n'a que des sens ; il n'a point d'âme. La seule cause de notre supériorité sur les animaux, c'est la différence de notre organisation physique, et surtout la forme de nos mains... Si les chevaux avaient des mains, au lieu d'avoir des sabots, écrit Helvétius, ils bâtiraient des maisons. » Oui, peut-être, s'il ne fallait que des mains pour être architecte ou maçon. Bien des gens se laissèrent prendre à ce grossier matérialisme. Voltaire lui-même, qui combattit l'athéisme avec éloquence,

Digitized by Google

semble douter de l'immatérialité de l'âme et croire que le corps peut penser. Mais le corps est un composé d'atomes élémentaires. Si un seul pense, celui-là est l'âme. Si tous ces atomes pensent, quel amas d'atomes délibérant dans le cerveau ! Prétendre que la pensée, qui est une et indivisible, puisse appartenir à la matière, qui est complexe et divisible, c'est dire une chose vide de sens.

Helvétius ne s'arrêta pas à la négation de l'âme. « Si nous n'avons que des sens, ajouta-t-il, nous ne pouvons avoir qu'un but : le plaisir des sens. Le bien est ce qui contribue à nos plaisirs ; le mal, ce qui leur est contraire. Mais en soi il n'y a ni bien ni mal, ni vice ni vertu. Tout cela dépend de notre plaisir, de notre intérêt. Donc notre intérêt est le seul mobile de nos actions. » C'est l'égoïsme érigé en doctrine philosophique.

Helvétius prêchait à des auditeurs dignes de l'entendre. Les contemporains se reconnurent dans la peinture qu'il faisait de l'homme. « Bon, dit madame du Deffant, il a révélé le secret de tout le monde. » C'était avouer que l'on ne consultait dans ses actions que l'intérêt personnel. Les uns font le bien parce qu'ils trouvent leur plaisir à le faire, tandis que d'autres trouvent leur bonheur à faire le mal. Après cela, qu'on s'étonne des crimes de la révolution française !

Du matérialisme à l'athéisme il n'est qu'un pas. On

Digitized by Google

avait dit que dans l'homme il n'y a que matière. Il en est de même dans l'univers, ajouta-t-on; donc la matière est tout l'univers, donc il n'y a point de Dieu. Ce que les hommes appellent Dieu n'est que le mouvement de la matière. Ainsi, on rejette l'idée d'un Dieu créateur, et l'on croit que c'est l'aveugle hasard qui a établi les proportions, l'ordre, l'harmonie et la sagesse qui règnent dans l'univers !

Il faut noter une singulière inconséquence chez les philosophes. Ces ennemis de Dieu, de la religion et de la morale, qui font de l'homme un animal, étaient pleins de zèle pour l'humanité. Au théâtre, comme dans les romans, comme partout, à côté de leurs désespérantes doctrines, ils prêchent la justice, la liberté, la tolérance, l'égalité civile, la charité, la réforme des abus, l'amélioration du sort de toutes les classes souffrantes. Et ils ne se contentaient pas de prêcher le bien, ils le pratiquaient. Helvétius et d'Holbach faisaient un noble usage de leur grande fortune, et la vie de Diderot et de d'Alembert est pleine de bonnes œuvres. Ajoutons encore en leur faveur qu'ils n'avaient pas fait, comme nous, la triste expérience des excès où peut tomber l'homme, quand il est affranchi du frein de la religion et de la morale. Ils faisaient des théories comme des enfants jouent avec le feu : ils ne se doutaient pas qu'ils préparaient cette terrible révolution où la moitié de leurs disciples devait

Digitized by Google

égorger l'autre moitié. Assurément, Diderot et ses amis auraient vu avec effroi leurs principes mis en pratique; Voltaire aurait flétri de son éloquente raillerie « les bourreaux barbouilleurs de lois », et Rousseau, qui croyait trop chèrement achetée une révolution, si elle devait coûter la vie d'un seul homme, aurait répudié avec horreur Robespierre et Marat qui se disaient ses disciples.

La rapidité des progrès des idées nouvelles ne s'explique que trop par l'état de la société française au XVIIIe siècle. Louis XIV avait laissé une noblesse énervée par une longue servilité, et un clergé déconsidéré par des querelles religieuses qui avaient affaibli dans tous les cœurs la foi et le respect de la religion. A sa mort, il léguait à la charge de la génération suivante un amas d'abus à détruire et d'injustices à réparer.

Avec Louis XV, dont le règne est le plus honteux de notre histoire, l'autorité devint insupportable, et toutes les institutions odieuses. La royauté fut avilie par un prince qui n'était occupé que de ses plaisirs, et qui abandonnait les rênes de l'Etat aux mains d'indignes favorites. La France n'eut pas même la gloire militaire pour voiler la honte de ce misérable gouvernement. Nos armées furent presque partout battues, nos flottes anéanties, nos colonies perdues, la patrie humiliée.

La noblesse, corrompue comme la royauté, était

Digitized by Google

odieuse pour ses immenses priviléges. Elle jouissait seule des faveurs de la cour, des grades élevés dans l'armée et la marine, des fonctions lucratives dans l'administration, d'un grand nombre de droits féodaux, et elle ne contribuait point aux charges de l'Etat.

Le parlement, espèce de noblesse de robe, avait le monopole de toutes les fonctions judiciaires. Au lieu de se borner à rendre la justice et à veiller à l'exécution des lois, il s'engagea dans des querelles de théologie qui lui firent perdre la considération, et dans des tracasseries avec le gouvernement où il montra plus d'égoïsme que d'amour du bien public, et quelquefois une singulière ignorance politique. Ainsi, en 1755, il demanda au roi de faire baisser le prix du pain. Autant aurait valu lui demander de faire pousser le blé.

Le clergé était bien déchu du haut rang où l'avaient élevé le génie et les vertus des grands évêques du XVIIe siècle. Les siéges de Bossuet, de Fénelon, de Massillon et de Fléchier étaient occupés par les cardinaux Dubois, de Tencin, de Rohan, et tant d'autres prélats mondains, vicieux et incrédules. Les prédicateurs semblaient déserter la cause du christianisme. Ils n'osaient parler ni du dogme ni des grandes vérités de la religion ; ils cherchaient, non à instruire ni à convaincre, mais à plaire, et ils faisaient des discours « sur la douceur, sur l'affabilité, » sur des vertus toutes mondaines.

Digitized by Google

La foi politique était éteinte comme la foi religieuse. On sentait que la société était condamnée à périr, et l'on ne faisait rien pour la sauver. Louis XV, dans sa coupable insouciance, disait que cela durerait bien autant que lui. « Après moi le déluge », ajoutait-il. Les fonctionnaires du gouvernement défendaient l'autorité comme le clergé défendait la religion. En 1759, l'ordre ayant été donné à Malesherbes, directeur de la librairie, de faire saisir les papiers de Diderot, ce magistrat eut soin de le prévenir en secret. « Je n'ai pas le temps de faire un triage, lui dit le philosophe. — Envoyez tout chez moi », répondit Malesherbes. C'était trahir son devoir. Une autre fois, Diderot fut cité devant le garde des sceaux pour avoir publié un volume malgré la défense, qu'il en avait reçue. « On me l'a volé, dit Diderot. — Je vous défends d'être volé », répondit le chancelier. Et l'affaire en resta là ; ce qui fit dire au prince de Conti : « Le garde des sceaux est bien hardi ; il a osé comparaître devant Diderot. »

D'autres fois, on condamnait un livre, et l'on en récompensait l'auteur. Ainsi Duclos vit condamner son « Histoire de Louis XI », et fut nommé historiographe de France, après le départ de Voltaire pour Berlin.

On éprouve un douloureux étonnement à voir si mal défendue la grande cause de la religion et de la royauté. En France, l'esprit sceptique ne rencontra pas, comme en

Digitized by Google

Angleterre à la même époque, de savants et éloquents apologistes de l'ordre et de la religion. Sans parler du manque de foi, les écrivains conservateurs étaient inférieurs à leurs adversaires en talent, et plusieurs d'entre eux ne valaient pas mieux pour la moralité. Ils comptaient moins sur les armes de la raison que sur les arrêts du parlement contre les mauvais livres et sur les lettres de cachet contre ceux qui les avaient écrits. Ils se donnèrent un autre désavantage : ils voulurent comprendre dans la défense des bons principes celle de tout le passé, et ils défendirent l'autorité absolue de la couronne, les priviléges excessifs de la noblesse et du clergé, l'intolérance, les persécutions religieuses, les abus de toute sorte, accumulés depuis des siècles. C'était tomber dans la même faute que leurs adversaires, qui voulaient tout détruire, qui confondaient la religion avec le fanatisme, et qui portaient aux saines institutions des coups qu'on aurait dû réserver pour un clergé opulent et incrédule, pour une noblesse hautaine et dégénérée, pour une royauté despotique et avilie.

Au-dessous des classes énervées qui jouissaient des priviléges et des abus, murmurait le peuple, qui avait pour lui l'activité, la force, et qui voulait enfin sortir de l'état d'abaissement et d'oppression où il avait si longtemps gémi. Les hommes de lettres qui plaidaient sa cause s'étaient affranchis de la tutelle de la cour, à me-

Digitized by Google

sure que le succès de leurs ouvrages n'avait plus dépendu que de l'opinion publique. Ils ne s'en tinrent pas là. A partir de 1750, ils voulurent dominer, et bientôt ils se virent tout-puissants. Alors ils ne connurent plus de frein, et ils remplacèrent l'intolérance de la religion par l'intolérance de la raison et de l'égalité.

Cette influence de l'esprit philosophique ne s'arrêta pas aux frontières; elle se répandit rapidement dans toutes les contrées de l'Europe. En Angleterre, nos philosophes, qui lui avaient emprunté tant d'idées, comptèrent, parmi leurs disciples, Hume, Robertson, Gibbon et bien d'autres écrivains éminents. En Allemagne, leur action fut encore plus forte. Ils y trouvèrent l'élève le plus fervent dans la personne de Frédéric II, roi de Prusse, et inspirèrent la politique humaine des empereurs Joseph II et Léopold II, fils de Marie-Thérèse. Leurs doctrines pénétrèrent aussi dans le Nord. Les rois de Danemark et de Suède firent des voyages en France, et semblèrent n'y être venus que pour apporter à nos écrivains leur tribut d'admiration. L'impératrice Catherine II était en correspondance avec Voltaire, et ne dédaignait pas de le flatter; elle s'efforçait d'attirer d'Alembert en Russie pour lui confier l'éducation de ses fils; elle accueillait avec distinction l'athée Diderot, et le comblait de présents. En Espagne et en Portugal, l'esprit philosophique français trouvait la même faveur. Les ministres de Charles III, disciples de nos

Digitized by Google

écrivains, fondèrent plusieurs institutions utiles et réformèrent une foule d'abus qui existaient depuis des siècles. Le marquis de Pombal, ministre despote et violent, fit traduire en portugais Voltaire et Diderot, et chercha à faire prévaloir leurs idées par l'échafaud et la terreur.

Nous avons exposé les tendances générales du XVIIIe siècle. Un de ses principaux caractères, c'est qu'il n'est pas, comme le siècle précédent, uniquement littéraire. On a dit que les écrivains de l'époque sont moins littérateurs que « philosophes », c'est-à-dire libres penseurs, ennemis de toutes les croyances et de toutes les institutions du passé. Quoique amoureux de l'art d'écrire, ils se proposaient moins de faire un beau livre que d'agir sur les esprits, de répandre les idées nouvelles et de préparer la réforme de l'état social tout entier.

Cette philosophie raisonneuse et sceptique, jointe aux progrès des sciences, devint funeste à la poésie, qui vit d'imagination, d'enthousiasme et de sentiment. La poésie fut négligée, attaquée même par Buffon et Montesquieu ; on lui préféra la prose, qui est plus facile, plus libre, plus propre à la critique et à la discussion. Le XVIIIe siècle ne peut placer aucun nom à côté de ceux de Corneille, de Molière, de La Fontaine et de Racine. Voltaire est son premier poète. Encore n'a-t-il atteint la perfection que dans la poésie légère et badine, qui ne demande ni âme,

Digitized by Google

ni foi, ni enthousiasme, et à qui l'esprit suffit. Il fut moins heureux dans l'épopée, dans la tragédie, et surtout dans la comédie et dans la poésie lyrique.

Après Voltaire, on ne trouve que quelques beaux vers ; mais il n'y a aucun grand poème. Dans le genre léger, « Vert-Vert » est un élégant et gracieux badinage, où Gresset se propose, tout en racontant les aventures d'un d'un perroquet, de tourner en ridicule les petits travers de la vie de couvent.

Dans la poésie lyrique, on ne peut guère citer, après J.-B. Rousseau, que Lefranc de Pompignan (1709-1784), son heureux imitateur, qui sembla hériter de sa lyre pour célébrer sa mort dans une des plus belles odes du siècle.

Parmi les poètes tragiques, deux seulement méritent d'être mentionnés après Voltaire ; c'est Crébillon, dans la première partie du siècle, et Ducis, dans la seconde. Crébillon (1675-1762), auteur « d'Atrée, d'Électre » et de « Rhadamiste », a tracé quelques grands caractères et trouvé quelques situations vraiment tragiques ; mais il manque de goût, de mesure et de style. Il vise surtout à exciter la terreur, et il tombe dans l'horrible. Quant à son style, il est d'une incorrection qui va jusqu'à la barbarie, et qui faisait dire à Boileau que ce poète et ses vers étaient wisigoths.

Ducis (1733-1817), écrivain moins incorrect, est connu

Digitized by Google

par ses imitations de Shakspeare. Sans savoir l'anglais, il imita « Hamlet, le Roi Lear, Macbeth, Othello, Roméo et Juliette, et Jean sans Terre ». Mais, au lieu de transporter sur la scène française les hardiesses du poète anglais, il renferme ses drames gigantesques, émouvants, sublimes, dans les bornes étroites de nos règles dramatiques ; il change, il corrige, il « embellit » son modèle, selon l'expression de ses contemporains, et mérite d'être comparé à ce peintre en bâtiments, qui taillait, coloriait, vernissait et dorait les arbres de son jardin, sous prétexte d'embellir la nature.

Au XVIIIe siècle, la comédie resta bien loin de la perfection où l'avait portée Molière. Les quatre meilleures pièces ne sont que la peinture d'un caractère, développé, il est vrai, avec un grand talent. C'est, après le « Turcaret » de Lesage, qui est écrit en prose, le « Glorieux » de Destouches (1680-1754), censure de l'alliance avide et dédaigneuse de la noblesse avec la finance enrichie et vaniteuse ; « la Métromanie » de Piron (1689-1773), brillante de verve et de gaieté ; et « le Méchant » de Gresset (1709-1777), peinture fidèle de la corruption élégante de l'époque, et une des comédies les plus purement écrites de la scène française. Après ces quatre œuvres principales viennent les comédies en prose de Beaumarchais, que la musique a popularisées de nos jours, « le Barbier de Séville », petite comédie piquante

Digitized by Google

et gaie, et « le Mariage de Figaro », qui est moins une comédie qu'une satire dialoguée, où l'auteur livre à la risée et au mépris toutes les classes de la société.

Quelques autres poètes, plus ou moins célèbres à divers titres, méritent une mention en passant.

Florian (1755-1794), que Voltaire appelait spirituellement « Florianet », occupe la seconde place parmi nos fabulistes, mais à une grande distance de La Fontaine. Il manque de génie et d'originalité ; mais son style facile et naturel, et sa morale aimable font lire avec plaisir son petit volume de fables.

Malfilâtre (1733-1767), mort jeune dans la misère, a laissé quelques ébauches, dont les vers élégants et pleins de douceur rappellent quelquefois de loin la langue de Racine.

Gilbert (1751-1780), mort aussi avant l'âge et à l'hôpital, lança contre les mœurs et la littérature de l'époque deux satires pleines d'audace, de verve et d'énergie, mais d'une violence poussée jusqu'à l'injustice, et d'une versification souvent dure et incorrecte.

André Chénier (1762-1794), une des plus nobles victimes de l'échafaud révolutionnaire, écrivit sous l'inspiration des muses grecques, dont il semble par moments avoir retrouvé la langue, des « idylles » et des « élégies », où l'on admire une originalité naïve, une élégance harmonieuse et un parfum exquis de l'antiquité.

Digitized by Google

La prose du XVIIIe siècle, travaillée avec un art infini soutient mieux que la poésie la comparaison avec celle du XVIIe. Sous la plume de Montesquieu, de Voltaire, de J.-J. Rousseau et de Buffon, elle atteignit la perfection où Racine et Boileau avaient élevé la langue poétique. C'est en plus d'une page la grande langue du XVIIe siècle, avec plus de mouvement et des nouveautés durables.

Après tous ces noms on peut encore citer Barthélemy et Rulhière dans l'histoire, et dans la critique La Harpe, Marmontel et Thomas.

Barthélemy (1716-1795), dans le « Voyage du jeune Anacharsis », raconta l'histoire et peignit les mœurs de l'ancienne Grèce, sinon avec la couleur antique, du moins avec élégance et une érudition rare pour l'époque.

Rulhière (1735-1791) a laissé plusieurs ouvrages historiques, dont le meilleur, « l'Histoire de l'anarchie de Pologne », écrit d'un style plein de gravité et de mouvement, rappelle quelquefois la manière des historiens de l'antiquité.

La Harpe (1739-1803), auteur d'un « Cours de littérature », ouvrage populaire malgré son étendue, se montre critique supérieur, quand il parle des écrivains du XVIIe siècle, qu'il apprécie avec goût et loue avec éloquence et émotion dans un style excellent. Mais il manque d'érudition, quand il traite de la littérature an-

Digitized by Google

cienne, et d'impartialité dans tout ce qui regarde ses contemporains.

Marmontel (1728-1799), célèbre autrefois par des « Contes » et des « Romans » écrits avec une élégance artificielle, et aujourd'hui peu lus, a laissé des « Mémoires » intéressants sur sa vie et des « Éléments de littérature », ouvrage instructif et encore estimé, composé avec les articles qu'il avait fournis à « l'Encyclopédie ».

« L'Essai sur les éloges », par Thomas (1732-1785), est un livre de critique spéciale, peut-être trop négligé de nos jours. Mais l'auteur eut le tort de vouloir joindre l'exemple aux préceptes; et dans ses « Éloges » de Duguay-Trouin, de Descartes, de Marc-Aurèle et de quelques autres grands hommes, il fit de la déclamation étudiée et laborieuse et s'attira par sa recherche de la vaine pompe, le mot cruel de Voltaire : « Il ne faut plus dire du galimatias, mais du galithomas. »

A la fin du siècle, une figure d'une douce originalité se détache du cadre littéraire. C'est celle de Bernardin de Saint-Pierre, qui fut le disciple de Jean-Jacques Rousseau et le précurseur le Chateaubriand; et qui semble former comme un lien entre le XVIIIe et le XIXe siècle. Bernardin a bien des traits de ressemblance avec Rousseau, qui lui était supérieur par le génie et par le désintéressement. Comme lui, il avait un caractère ombrageux, une humeur mobile, un esprit capricieux, bizarre, indépen-

Digitized by Google

dant; comme lui, il reçut une éducation libre, irrégulière, indisciplinée; comme lui, il avait plus d'imagination que de raison et de force d'esprit; comme celui de Rousseau, son talent, inférieur à son caractère, se forma au milieu des aventures d'une vie romanesque. Bernardin continua la lutte commencée par Rousseau contre les athées et les matérialistes. Dans ses «Études de la nature», son principal ouvrage, il entreprend d'expliquer les lois qui gouvernent le monde, et de montrer partout l'action d'une Providence paternelle et vigilante. Mais Bernardin consulte moins sa raison que son imagination; quand les preuves lui manquent, il y supplée par des hypothèses chimériques dont la science a fait bonne justice. Il nie, par exemple, l'attraction et la répulsion, dans la crainte qu'on n'attribue uniquement à ces deux forces la révolution de la terre autour du soleil et qu'on n'affaiblisse la foi en la Providence, comme si la force d'attraction pouvait exister d'elle-même et se passer d'un Dieu créateur. Il s'est jugé lui-même avec une modestie qui n'est peut-être pas exempte d'affectation. «Je ne suis, dit-il, par rapport à la nature, ni un grand peintre, ni un grand physicien; mais un petit ruisseau souvent troublé, qui, dans les moments de calme, la réfléchit le long de ses rivages.» Dans «Paul et Virginie», petit chef-d'œuvre de sentiment et de style, le seul de ses livres qui soit resté populaire, Bernardin rappelle ses contemporains au bonheur de la

Digitized by Google

famille par le tableau de l'innocence et de la vertu. La gloire de cet écrivain fut donc de défendre l'existence du Créateur, de célébrer les beautés de la nature, dont on a dit qu'il fut l'amant le plus tendre, de ramener le sentiment religieux dans les âmes, de réveiller des émotions poétiques dans des cœurs desséchés par le doute et l'impiété, de hâter peut-être la réaction religieuse qui devait porter ses fruits dans les premières années du XIX[e] siècle.

Digitized by Google

XIV

MONTESQUIEU

(1689-1755.)

Au XVIII[e] siècle, tout le monde conspirait contre un ordre social suranné et vicieux, les esprits les plus calmes et les plus sages comme les plus violents et les plus téméraires. A la tête des réformateurs modérés se trouve un grave magistrat, passionné pour les études politiques et la philosophie de l'histoire, celui des grands écrivains de l'époque vers lequel on se sent le plus attiré. C'est le président de Montesquieu, qu'on pourrait appeler le « Bossuet de la législation », parce qu'il a quelques-unes des qualités de l'immortel évêque de Meaux : la vigueur de conception, l'élan de pensée, l'esprit à la fois brillant et solide. Ce grand homme, qui semblait avoir pris pour devise « modération et conservation », ébranla tout l'édifice politique, social et religieux, et ne se défendit pas toujours des exagérations et des témérités de ses con-

Digitized by Google

temporains. Dans ses « Lettres persanes », qu'on a spirituellement appelées « le plus profond des livres frivoles », il fit une satire vive, piquante, moqueuse, de nos mœurs, de nos lois, de notre gouvernement, et même de la religion chrétienne, dont les prétendus voyageurs persans parlent en vrais mahométans. Dans ses « Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains », résumé admirable d'histoire politique, il fait ressortir le contraste d'un peuple énergique et actif avec un État dominé par une cour énervée et corrompue, et donne cette grande leçon, que « de la raison, de la liberté, de la vertu, naissent tous les biens » ; et que « de la folie, de l'esclavage et des vices naissent tous les maux ». Dans « l'Esprit des lois », son chef-d'œuvre et le livre le plus profond du siècle, il combat tous les genres de despotisme dans la politique, dans la religion, dans la société, dans la famille, et plaide avec une raison noble et élevée, quelquefois avec une éloquence sublime, la cause de la liberté, de la justice et de l'humanité.

Charles de Secondat, baron de La Brède et de MONTESQUIEU, le créateur de la philosophie de la législation et de l'histoire, naquit en 1689 au château de la Brède, au sud-est de Bordeaux. On sait peu de choses sur sa vie. Son goût pour l'étude, qui se manifesta dès l'enfance,

Digitized by Google

devint la source de sa gloire et de son bonheur. Il disait plus tard qu'il « n'avait jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'eût dissipé ». Destiné de bonne heure à la magistrature, il se livra avec ardeur à l'étude de la jurisprudence et fit des extraits raisonnés des volumineux ouvrages qui composaient alors nos différents codes.

A cette époque, les fonctions judiciaires étaient vénales, et appartenaient en toute propriété à ceux qui les avaient payées de leur argent. A vingt-cinq ans, le jeune Montesquieu acheta une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. A vingt-sept, il fut nommé président à mortier, à la place d'un de ses oncles, qui lui laissa toute sa fortune. Doué d'une singulière vivacité d'esprit, d'une imagination brillante, le jeune magistrat trouvait peu de plaisir dans l'exercice de ses graves fonctions; il chercha des distractions dans des études qui fussent plus de son goût. Il s'occupa de philosophie, de littérature et surtout de sciences historiques, auxquelles il finit par se consacrer tout entier.

En 1721, le président de Montesquieu débuta, à trente ans, dans la carrière littéraire par les « Lettres persanes ». L'auteur y suppose que deux seigneurs persans voyagent en France, et rendent compte à leurs amis de Perse de tout ce qu'ils y ont remarqué. Ces prétendus voyageurs raillent nos usages, nos mœurs, nos lois, les abus du

Digitized by Google

gouvernement et de la société, et même la religion chrétienne, dont ils parlent avec une irrévérence toute musulmane. Il est difficile de se moquer avec plus d'esprit des ridicules et des vices d'une nation. Voici ce qu'écrit l'un d'eux sur la curiosité des badauds de Paris : « Lorsque j'arrivai, dit-il, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir... Je souriais d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan !... » Je résolus de quitter l'habit persan et d'en endosser un à l'européenne. Je tombai tout à coup dans un néant affreux... Mais si quelqu'un disait par hasard que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! monsieur est Persan ! C'est une chose extraordinaire! Comment peut-on être Persan? »

Et comme il peint la légèreté des Français, « qui trouvent ridicule tout ce qui s'écarte de leurs modes, et qui, sur les choses importantes, semblent se méfier d'eux-mêmes jusqu'à se dégrader ; qui avouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus, et que leurs perruquiers décident en législateurs sur la forme des perruques étrangères ! » Nos Persans passent en revue tous les individus de la société. Ils commencent par le roi, « grand magicien, qui, sans avoir des mines d'or, comme le roi

Digitized by Google

d'Espagne, a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. » Puis viennent les courtisans dont l'avidité est insatiable; — les grands seigneurs vicieux, « qu'on dit être de bonne compagnie, et qui n'ont que des vices plus raffinés; » — les fermiers généraux, « qui sont autant au-dessus des autres par leurs richesses qu'au-dessous de tout le monde par leur naissance et leur éducation; » — les magistrats ignorants qui « se reposent sur les avocats du soin de travailler pour eux, de les instruire, et souvent aussi de celui de les tromper; » — les maîtres de langues, d'arts et de sciences, « qui enseignent ce qu'ils ne savent pas, talent considérable, car s'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sait, il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore, » — et les auteurs sans talent, qui, « non contents d'avoir ennuyé ceux qui ont vécu avec eux, veulent encore tourmenter les races futures, et faire savoir à jamais qu'ils ont vécu et qu'ils ont été des sots; » — et les vieilles femmes qui veulent faire les jeunes, et qui réussissent, car cela approche de l'enfance; — et les nouvellistes, « dont l'oisiveté est toujours occupée, qui ne sauraient consentir à ignorer quelque chose; qui, après avoir épuisé le présent, se précipitent dans l'avenir; qui conduisent un général par la main, et qui, après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, lui en préparent

Digitized by Google

mille autres qu'il ne fera pas; qui font voler des armées comme des grues, et tomber les murailles comme des cartons; qui ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlants : il ne leur manque que le bon sens. »

On ne saurait trop regretter que, dans la peinture des mœurs de son époque, Montesquieu n'ait pas gardé plus de réserve, et qu'il se soit laissé emporter hors du goût et de la décence, qui fait partie du goût. Mais s'il faut voiler la moitié des « Lettres persanes », on doit dire aussi que l'autre moitié est digne de l'auteur de « l'Esprit des lois ». Voyez avec quel respect il parle de la puissance paternelle : « Quelques législateurs ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse ; c'est qu'ils ont donné aux pères une grande autorité sur leurs enfants... C'est de toutes les puissances celle dont on abuse le moins; c'est la plus sacrée de toutes les magistratures; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions et qui les a même précédées. On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses et de punitions, les familles sont mieux réglées : les pères sont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance et de la crainte. »

Digitized by Google

Les pensées qui suivent sont aussi délicates que noblement exprimées : « J'ai vu des gens chez qui la vertu était si naturelle, qu'elle ne se faisait pas même sentir; ils s'attachaient à leur devoir sans s'y plier, et s'y portaient comme par instinct : bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il semblait qu'elles n'avaient pas percé jusqu'à eux. » — « Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, et ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux; ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé : ils sont un modèle universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part! » « Hommes modestes, venez que je vous embrasse; vous faites la douceur et le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien, et moi je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne, et vous humiliez tout le monde. Et quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois partout, je les précipite de leur tribunal, et je les mets à vos pieds. »

On voit que les « Lettres persanes » n'ont de légèreté que dans la forme. En plus d'un endroit, l'auteur rap-

Digitized by Google

pelle Pascal, dont il a l'expression précise, nerveuse et hardie, mais dont il n'a pas la mâle simplicité.

Ce livre se vendit « comme du pain ». Les libraires disaient à tous les écrivains : « Faites-nous des « Lettres persanes ». Montesquieu, heureux de ce succès, vendit sa charge de président (1726). « Je n'entendais rien à la procédure, dit-il ; et ce qui m'en dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes le même talent qui me fuyait, pour ainsi dire. » Il se présenta à l'Académie française, et fut reçu à l'unanimité, après avoir désavoué, en les mettant sur le compte des éditeurs, les plus téméraires de ses « Lettres persanes » (1728). Dans son discours de réception, il fit, en quelques lignes, un éloge du cardinal de Richelieu, qui résume énergiquement toute l'histoire de ce grand homme. « Vous vous étonnez toujours, quand vous célébrez ce grand ministre, qui tira du chaos les règles de la monarchie ; qui apprit à la France le secret de ses forces, à l'Espagne celui de sa faiblesse ; ôta à l'Allemagne ses chaînes, lui en donna de nouvelles ; brisa tour à tour toutes les puissances, et destina, pour ainsi dire, Louis le Grand aux grandes choses qu'il fit depuis. »

Devenu libre par la vente de sa charge, Montesquieu se mit à voyager, pour étudier les lois et les mœurs des peuples. Il porta partout un sentiment d'aimable bienveillance. « Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers,

Digitized by Google

écrivait-il plus tard, je m'y suis attaché comme au mien propre; j'ai pris part à leur fortune, et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant. » Il se rendit d'abord à Vienne, où il retrouva une politesse toute française à la cour et auprès du prince Eugène, qui l'admit dans sa société intime, et lui fit « passer des moments délicieux ». Il parcourut ensuite la Hongrie, la Suisse, l'Italie. A Florence, un des plus agréables objets pour lui, « ce fut de voir le premier ministre du grand-duc, assis sur une petite chaise de bois, en casaquin et en chapeau de paille, devant sa porte. « Heureux pays! s'écrie-t-il, où le premier ministre vit dans une si grande simplicité et dans un pareil désœuvrement! »

A Rome, Montesquieu se lia avec le cardinal Corsini, depuis pape sous le nom de Clément XII, et avec le cardinal de Polignac, auteur d'un excellent poème en vers latins, où il réfute la philosophie épicurienne et sceptique de Lucrèce. Lorsqu'il prit congé de Benoît XIV, ce pontife, qui lui avait fait un gracieux accueil, lui dit : « Mon cher président, avant de nous quitter, je veux que vous emportiez un souvenir de mon amitié. Je vous donne la permission de faire gras pour toute votre vie, à vous et à toute votre famille. » Montesquieu remercia le pape, et alla prendre sa bulle de dispense. Mais, à la vue de la note un peu élevée des droits à payer, il rendit la bulle au secrétaire : « Monseigneur, lui dit-il, je remercie

Digitized by Google

Sa Sainteté de sa bienveillance ; mais le pape est un si honnête homme ! je m'en rapporte à sa parole. »

En Italie, Montesquieu rencontra un compagnon de voyage digne de lui : c'était lord Chesterfield, Anglais spirituel et poli comme un courtisan de Louis XIV. Ils vécurent dans l'intimité à Venise, discutant de toutes choses, sans oublier l'éternelle question de prééminence entre la France et l'Angleterre. Chesterfield convenait que les Français ont plus d'esprit ; mais il soutenait que les Anglais ont plus de bon sens ; et Montesquieu répliquait que le bon sens ne vaut pas l'esprit. Chesterfield voulut lui donner un exemple du contraire. Voici le tour dont il s'avisa pour prouver à son ami que l'esprit tout seul peut tomber dans tel piége dont le bon sens se serait sauvé.

Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir jetait sur le papier des notes sur ce qu'il avait observé dans la journée. « Un jour, raconte Diderot, il y avait une heure ou deux qu'il était rentré et qu'il était à son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit : « Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici ; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous.

Digitized by Google

On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires d'Etat. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Les inquisiteurs d'Etat ont les yeux ouverts sur votre conduite ; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. » Cela dit, notre homme disparut, et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre ses papiers et de les jeter dans le feu.

« A peine cela fut-il fait, que lord Chesterfield entra. Le président lui rendit compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin : car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus ou de moins pourrait lui être si funeste. Lord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit :

« — Voilà qui est bien, mon cher président : mais remettons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée.

Digitized by Google

« — Vous vous moquez, lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil.

« — Mais qu'est-ce que cet homme, qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous en garantir? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira : l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami?

« — Non.

« — Il était mal vêtu?

« — Oui, fort mal.

« — Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour prix de son avis?

« — Oh! pas une obole.

« — Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit?

« — Ma foi, je n'en sais rien... Des inquisiteurs, d'eux-mêmes.

« — Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher.

« — Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient?

« — A d'autres! On prendra pour espion un étranger et cet espion sera vêtu comme un gueux en faisant une profession assez vile pour être bien payée; et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé

Digitized by Google

si l'on vous prend et que vous le déferiez; si vous vous sauvez, et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti! Chanson que tout cela, mon ami.

« — Mais qu'est-ce donc que ce peut-être?

« — Si cet homme vous avait été envoyé par un certain lord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit; car avec du sens commun...

« — Ah! scélérat!... s'écria le président, quel tour vous m'avez joué!... Et mon manuscrit! mon manuscrit que j'ai brûlé! »

Après avoir bien étudié ce sombre et tyrannique gouvernement, les deux voyageurs partirent pour la Hollande, et éprouvèrent peu de sympathie pour la liberté populaire, qui n'était, suivant l'expression de Montesquieu, « que la liberté de la canaille ». De là, ils s'embarquèrent pour l'Angleterre (1729).

Montesquieu trouva à Londres cet accueil empressé que les Anglais font toujours au mérite célèbre. La reine Caroline, femme de George II, l'honora même d'une bienveillance particulière, et prenait plaisir à causer avec lui. « Elle me demanda un jour, dit-il, s'il n'était pas vrai que Corneille fût plus estimé que Racine. Je lui répondis que l'on regardait ordinairement Corneille comme un plus grand esprit, et Racine comme un plus grand auteur. » Un autre jour, Montesquieu adressa à la reine

Digitized by Google

un compliment fin et délicat. Il avait pris le parti de l'Angleterre dans une discussion avec l'envoyé de France, qui prétendait que l'Angleterre n'est pas plus grande que la Guyenne. Le soir, la reine lui dit : « Je sais que vous nous avez défendus contre votre envoyé. — Madame, répondit-il, je n'ai pu m'imaginer qu'un pays où vous régnez ne fût pas un grand pays. »

Ce qui frappa le plus les regards de Montesquieu en Angleterre, ce fut le spectacle, inconnu ailleurs, de liberté politique, civile et religieuse qu'offrait ce pays. Il fit une étude profonde de la constitution anglaise, alors mal comprise, et se prépara à en donner dans « l'Esprit des lois » cette explication admirable qui la rendit un objet d'envie pour l'Europe.

Montesquieu a laissé sur l'Angleterre des « Notes » qui montrent l'état déplorable où ses révolutions l'avaient fait tomber, sous le rapport de la religion et de la moralité.

« Point de religion en Angleterre, dit-il; quatre ou cinq de la chambre des communes vont au sermon de la chambre... Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. Un homme ayant dit : « Je crois cela comme un article de foi », tout le monde se mit à rire. Il y a un comité pour considérer l'état de la religion ; cela est regardé comme ridicule.

« La corruption s'est mise dans toutes les conditions.

Digitized by Google

Il y a trente ans qu'on n'entendait pas parler d'un voleur dans Londres ; à présent il n'y a que cela.

« L'argent est ici souverainement estimé ; l'honneur et la vertu peu.

« Un ministre ne songe qu'à triompher de son adversaire dans la chambre basse; et pourvu qu'il en vienne à bout, il vendrait l'Angleterre et toutes les puissances du monde. »

Si Montesquieu venait de nos jours en Angleterre, il s'étonnerait du profond et heureux changement qui s'y est opéré dans l'état religieux et moral de toutes les classes. Il verrait aussi que les rues de Londres ne sont « ni affreuses ni malpropres, que le pavé n'y est pas mal entretenu, et que personne ne songe à faire son testament lorsqu'il va en fiacre. « Ces fiacres, dit-il, sont des voitures hautes comme un théâtre, où le cocher est plus haut encore, son siége étant de niveau à l'impériale. Ils s'enfoncent dans des trous, et il se fait un cahotement qui fait perdre la tête. »

Après quatre ans de voyages, Montesquieu, muni d'un riche fonds d'observations, retourna en France, et partagea son temps entre Paris et son château de La Brède. Quand il allait dans le monde, il l'aimait comme s'il ne pouvait souffrir la retraite; de retour dans ses terres, il ne songeait plus au monde. « Montesquieu, dit Suard, était simple dans son ton et dans ses manières: il l'était

Digitized by Google

dans les salons de Paris autant que dans ses domaines de La Brède, où parmi les pelouses, les fontaines et les forêts dessinées à l'anglaise, il courait du matin au soir, un bonnet de coton blanc sur la tête, un long échalas de vigne sur l'épaule, ce qui lui fit demander plus d'une fois, par des gens qui venaient lui présenter les hommages de l'Europe, et qui le tutoyaient comme un vigneron, si c'était le château de Montesquieu. » Quoique timide et distrait, il savait briller dans la conversation, pour peu qu'il s'en donnât la peine. Cependant on cite peu de bons mots de cet homme qui avait tant d'esprit la plume à la main. Le plus connu est la réponse qu'il fit à un magistrat gascon qui voulait lui faire croire une chose extraordinaire. « Si ce n'est pas vrai, lui disait-il, je vous donne ma tête. — Je l'accepte, répondit Montesquieu, les petits présents entretiennent l'amitié. »

C'est dans la solitude de la Brède que Montesquieu écrivit ses deux beaux ouvrages, les « Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains » et « l'Esprit des lois ». Le premier est un petit volume de deux cents pages, où il résume en peintre l'histoire politique du plus grand peuple de l'antiquité. On peut dire de lui ce qu'il a dit de Tacite : « Il abrége tout, parce qu'il voit tout. » Le premier, il nous a montré avec une profonde sagacité, les Romains arrivant à l'empire de l'univers, — par l'égalité qui se trouve au

Digitized by Google

berceau de leur histoire ; — par l'amour de la patrie et de la liberté, exalté jusqu'au fanatisme et qui étouffe les plus forts sentiments de la nature ; — par la sévérité de la discipline militaire ; — par cette force d'âme qui, dans le malheur, ne désespéra jamais de la république ; — par le principe toujours observé de ne jamais faire la paix qu'après des victoires ; — par le soin de s'approprier ce qu'ils trouvaient de bon chez les peuples étrangers ; — par cette politique habile qui laissait aux vaincus leurs dieux et leurs coutumes, qui évitait d'avoir deux puissants ennemis sur les bras, et qui souffrait tout de l'un jusqu'à ce qu'ils eussent annéanti l'autre.

Montesquieu découvre avec une égale sagacité les causes de la décadence et de la chute de Rome : — l'agrandissement même de l'Etat qui changea en guerres civiles les tumultes populaires ; — les guerres éloignées, qui, forçant les citoyens à une trop longue absence, leur faisaient perdre insensiblement l'esprit républicain ; — le droit de bourgeoisie accordé à une foule de peuples ; — la corruption introduite par le luxe de l'Asie ; — les proscriptions de Sylla, qui avilirent l'esprit de la nation et la préparèrent à l'esclavage ; — la longue suite de mauvais princes assis sur le trône impérial ; enfin le partage de l'empire, qui périt d'abord en Occident par l'invasion des barbares Germains, et qui, après avoir langui dix siècles en Orient, se vit réduit aux faubourgs

Digitized by Google

de Constantinople, et finit, selon l'expression de l'auteur, « comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau, lorsqu'il se perd dans l'Océan. »

Tout ce qui se trouve dans ce petit livre est excellent; mais il y a bien des omissions. Ainsi, l'auteur ne discute pas les traditions à demi-fabuleuses des premiers siècles de Rome. Il fait des réflexions sur les récits de Tite Live, sans examiner si Tite Live dit vrai. De même, il n'explique pas les origines des Romains, l'essence de leur religion, les transformations de leurs lois, l'organisation du patriciat, celle des familles, et bien d'autres questions qui ont été sinon résolues, du moins agitées et éclaircies depuis le XVIII[e] siècle.

Un peu plus tard, Montesquieu écrivit le petit « Dialogue d'Eucrate et de Sylla », où le terrible dictateur fait confidence à un personnage imaginaire des raisons qui le portèrent à abdiquer le pouvoir. Cet opuscule, qui semble un chapitre développé des « Considérations sur les Romains », est, dit M. Villemain, « un modèle incomparable de l'art de pénétrer un caractère, et d'y saisir à travers la diversité des actions, le principe unique et dominant qui le faisait agir. »

C'est en 1748 que parut le grand ouvrage intitulé « Esprit des lois », qui valut à Montesquieu la première place parmi les publicistes modernes. Il nous apprend lui-même qu'il « le commença bien des fois, et que bien

Digitized by Google

des fois il l'abandonna ; » il « sentait tous les jours les mains paternelles tomber. » Le chapitre sur l'origine et les révolutions de nos lois civiles « pensa le tuer » et ses « cheveux en blanchirent ». Ce fut « dans le cours de vingt années, qu'il vit son ouvrage commencer, croître, s'avancer et finir, » et il put s'applaudir avec un noble orgueil « de n'avoir pas totalement manqué de génie », et s'écrier avec Correggio : « Et moi aussi, je suis peintre ! »

« L'Esprit des lois » est un résumé des lois de tous les peuples, rapportées et expliquées comme des faits historiques ; l'auteur en recherche les causes et les conséquences ; il les critique ou les loue, comme on le ferait pour des événements accomplis. « Je n'écris point pour censurer ce qui est établi dans quelque pays que ce soit, » dit Montesquieu ; « chaque nation trouvera ici les raisons de ses maximes... Si je pouvais faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois ; qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve, je me croirais le plus heureux des mortels. »

Ce livre respire l'amour de la justice, de la tolérance, de l'humanité, la haine des préjugés, du fanatisme, de l'esclavage, de la tyrannie politique, religieuse, sociale et domestique. Trois lignes admirables forment tout le

Digitized by Google

chapitre sur le despotisme, que Montesquieu appelle un « gouvernement monstreux, dont on ne peut parler sans frémir. »

« Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. »

Montesquieu flétrit de même l'esclavage avec une éloquente indignation. Il nie le droit que prétendaient avoir les Romains de réduire en servitude les prisonniers de guerre, les débiteurs insolvables et les enfants nés d'un père esclave. « Quant au droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, si j'avais à le soutenir, voici, dit-il avec ironie, ce que je dirais :

« Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

« Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

« Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

« On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très-sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

« Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de

Digitized by Google

l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence.

« Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

« De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains : car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ? »

Ami d'une religion éclairée, Montesquieu combat également le scepticisme philosophique et l'intolérance de l'Inquisition. Il recommande le christianisme, non-seulement comme le plus parfait système religieux, mais comme le plus puissant de tous les soutiens de la justice et de l'ordre social. « Chose admirable ! dit-il, la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

Bayle avait avancé que de véritables chrétiens ne formeraient pas un état qui pût subsister. « Et pourquoi non ? dit Montesquieu. Ce seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour les remplir ; ils sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle : plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les prin-

Digitized by Google

cipes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des États despotiques.

Pour flétrir la persécution religieuse, il raconte que dans un auto-da-fé à Lisbonne, où l'on faisait brûler une jeune fille juive de dix-huit ans, une voix s'éleva auprès du bûcher, et il prête à l'orateur israélite un éloquent plaidoyer en faveur de la tolérance et de l'humanité : « Vous nous faites mourir, dit-il, nous qui ne croyons que ce que vous croyez, parce que nous ne croyons pas tout ce que vous croyez... Vous voulez que nous soyons chrétiens, et vous ne voulez pas l'être. Mais si vous ne voulez pas être chrétiens, soyez au moins des hommes : traitez-nous comme vous feriez, si, n'ayant que ces faibles lueurs de justice que la nature nous donne, vous n'aviez point une religion pour vous conduire, et une révélation pour vous éclairer. Si le ciel vous a assez aimés pour vous faire voir la vérité, il vous a fait une grande grâce ; mais est-ce aux enfants qui ont l'héritage de leur père de haïr ceux qui ne l'ont pas eu ? »

Montesquieu accepte tous les systèmes de gouvernement. Il dit avec raison : « Le gouvernement le plus conforme à la nature est celui qui se rapporte le mieux à la disposition du peuple pour lequel il est établi. » Mais de tous les gouvernements celui qui lui inspire les

Digitized by Google

plus vives sympathies, est le gouvernement de l'Angleterre, qu'il déclare « le plus libre pays qui soit au monde, sans en excepter aucune république. » Les chapitres où il fait l'éloge de la constitution anglaise, qu'il semble proposer pour modèle à tous les peuples, sont parmi les plus beaux de son livre. Le premier, il a expliqué admirablement le mécanisme de cette constitution, alors mal comprise en Europe et en Angleterre ; il montre que c'est la division des trois pouvoirs, celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui de juger les crimes, qui est le vrai fondement de la liberté, comme leur réunion fit plus tard chez nous le despotisme de la Convention et de l'Empire.

Aussi l'ouvrage de Montesquieu fut-il en Angleterre l'objet d'une admiration passionnée. Il paraît même que cet enthousiasme s'étendit jusqu'au vin qu'il récoltait dans ses vignes et qu'il vendait lui-même. Les commandes devinrent plus considérables, et il s'applaudissait naïvement de ce double succès. « On me demande, écrivait-il en 1752, une commission pour quinze tonneaux. Le succès que mon livre a eu dans ce pays-là contribue, à ce qu'il paraît, au succès de mon vin ; mais je crois que mon vin y fait encore plus fortune que mon livre. »

Vingt-deux éditions en dix-huit mois et un grand

Digitized by Google

nombre de traductions en plusieurs langues attestèrent le succès de « l'Esprit des lois » en Europe. En France, l'accueil fut moins flatteur qu'en Angleterre. La société légère du XVIIIe siècle, ennemie des choses sérieuses, trouva plus commode de railler ce livre que de le lire et de le comprendre. Madame Du Deffant, qui devait traiter d'ennuyeux et de déclamatoire le grand ouvrage de Gibbon sur l'empire romain, dit avec plus de finesse que de vérité : « C'est de l'esprit sur les lois. » Le mot fit fortune et fut adopté par les contemporains. Mais quand ce serait vrai, l'esprit aurait-il dû empêcher d'admirer les idées neuves et profondes, la variété infinie des aperçus, la science prodigieuse que renferme un tel ouvrage ?

Voltaire fit d'abord du livre de Montesquieu ce bel éloge tant de fois cité : « Le genre humain avait perdu ses titres ; Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus. » Mais il adopta bientôt comme les autres le bon mot de madame Du Deffant, et n'épargna pas les critiques à « l'Esprit des lois ». Il n'aimaitpas Montesquieu, qui le lui rendait bien. Il ne lui pardonnait pas d'avoir dit dans les « Lettres persanes » que « les poètes sont des auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens, et d'accabler la raison sous les agréments. » Quand on lui reprochait ses traits satiriques contre Montesquieu, il répondait : « Il est coupable de lèse-poésie. »

Digitized by Google

Il est probable que Voltaire avait encore plus de peine à pardonner à Montesquieu l'éloge qu'il fait de la religion chrétienne en plusieurs endroits de « l'Esprit des lois ».

Depuis Voltaire, les critiques n'ont pas manqué à l'ouvrage de Montesquieu. On a attaqué l'ensemble et les détails. Ce grand publiciste voulait faire sortir une théorie d'une vaste revue des faits historiques. On lui reproche d'avoir établi quelques principes trop absolus, auxquels il asservit les faits. « J'ai posé les principes, dit-il, et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes. » C'est vrai ; mais souvent les faits se plient avec l'aide de l'écrivain. Il nous montre, par exemple, les événements arrivés dans l'histoire d'un peuple comme les conséquences nécessaires de sa constitution. « Étant donnée la constitution, trouver l'histoire du peuple ; étant donnée l'histoire, trouver la constitution. » D'après ce principe, tout serait réglé d'avance, sinon par la fatalité, du moins par une nécessité résultant d'une constitution, comme si mille circonstances ne modifiaient pas le caractère primitif d'un peuple et les lois qu'il s'est d'abord données. Ce serait tomber dans le fatalisme et ôter à l'histoire toute moralité.

Quelques-unes des erreurs de Montesquieu doivent être attribuées moins à son génie qu'à l'état des sciences physiques, de la statistique, de l'économie politique, qui

Digitized by Google

n'étaient pas encore nées ou qui étaient dans l'enfance. Il voulut, par exemple, essayer le premier de montrer comment la constitution d'un peuple, sa religion, ses mœurs, ses vertus et ses vices tiennent à son climat, à sa manière de se nourrir et au sol qu'il habite. Ainsi le nord est voué à la liberté, le midi à la servitude; les climats chauds rendent les hommes lâches et débauchés, tandis que les climats froids les font braves et vertueux ; les peuples du nord ont embrassé le protestantisme à cause de leur esprit d'indépendance ; par une raison contraire, le midi est resté catholique. De même, les femmes sont naturellement inférieures aux hommes dans les pays chauds, égales dans les tempérés, et supérieures dans les pays froids. Si cela était vrai, il suffirait, pour résoudre la plupart des problèmes de l'histoire d'un peuple, de savoir la latitude du pays qu'il habite. Ce serait encore du fatalisme. Mais un coup d'œil jeté sur l'état de l'Europe donne bien des démentis à ce système et montre que Montesquieu ne tient pas assez de compte de la diversité des races, de l'influence de la religion et de mille accidents qui modifient le caractère primitif des peuples autant que le climat peut le faire. La Russie n'est pas plus libre au nord qu'au midi; la Suède luthérienne est le pays le plus intolérant de l'Europe, et l'on ne voit pas que les Suédoises soient supérieures aux Italiennes ; l'Irlande est restée catho-

Digitized by Google

lique, bien qu'elle soit située plus au nord que la Suisse et la Bohême.

On est étonné de voir Montesquieu, si versé dans la connaissance du passé, partager quelques-unes des erreurs de Rousseau, qui savait peu l'histoire. Il dit, par exemple, que « le salut du peuple est la suprême loi ». Ce principe justifierait tous les crimes politiques. Mais il est faux. La suprême loi des peuples, comme des individus, c'est la justice. Un peuple, pas plus qu'un individu, ne doit jamais s'affranchir de la loi morale.

C'est en vertu du même principe que Montesquieu trouve admirable l'ostracisme athénien, qui permettait de bannir sans jugement tout homme éminent devenu suspect à ses concitoyens. Peut-on admirer chez un peuple une loi qu'on trouverait monstrueuse chez un despote ?

« Le peuple, dit-il ailleurs, est admirable pour discerner le mérite et pour choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de son autorité. » Montesquieu n'avait pas fait comme nous l'expérience des élections populaires. Nous avons vu la démocratie à l'œuvre, et nous savons que la brigue l'emporte plus souvent que le mérite, et que le mérite l'emporte rarement sans brigue.

Il prétend encore que « la brigue, dangereuse dans un sénat et dans un corps de nobles, ne l'est pas dans le

Digitized by Google

peuple, dont la nature est d'agir avec passion. » Mais parce qu'un peuple est passionné, n'y a-t-il aucun danger à exciter sa passion et à l'exploiter? La majorité, nous le voyons, peut résulter d'une passion aveugle comme d'une conviction sérieuse, d'une pression tyrannique comme d'une liberté complète.

Si l'on envisage « l'Esprit des lois » sous le rapport de la composition littéraire, on y trouve bien à reprendre : ce n'est pas un livre bien fait. Il manque de méthode dans l'ensemble, de proportion dans les détails, de raison dans la distribution des matières. Il est divisé en rente et un livres et subdivisé en six cents chapitres, souvent sans motif, sans liaison, sans proportion. Il y a des chapitres de dix pages, et d'autres de deux lignes. Un chapitre court est quelquefois suivi d'un autre, de deux, même de trois autres, tous courts et intitulés : « Continuation du même chapitre ». « Les interruptions, les repos, les sections, dit Buffon, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents. » Après tous ces morcellements un peu arbitraires, l'auteur ne donne aucune conclusion générale : il finit par un long et savant livre sur la théorie des lois féodales chez les Francs. Un résumé, tel qu'il aurait pu le faire, aurait mieux couronné son immortel ouvrage.

Nous n'avons encore rien dit du style de Montesquieu. On parlait un jour de son style devant Buffon. « Le style

Digitized by Google

de Montesquieu ! s'écria-t-il dédaigneusement; mais Montesquieu a-t-il un style? — Il a le style du génie, lui répondit Grimm, et vous avez le génie du style. » On aurait pu dire à Grimm que Montesquieu a le génie du style, comme le style du génie. Ce grand écrivain n'a pas la pompeuse élégance de Buffon, ni l'incomparable clarté de Voltaire, ni l'éloquence passionnée de Rousseau. Son style est coupé, concis, nerveux, plein de force, de saillies ingénieuses, de traits piquants et inattendus. Chez lui, comme chez tous les grands écrivains, la vigueur de l'expression vient de la vigueur des conceptions : il pensait fortement, et il écrivait avec force. Souvent on croirait entendre Bossuet, comme dans ce morceau sur la tyrannie des empereurs romains : « C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage ; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit il qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? » On reproche au style de Montesquieu de laisser à désirer sous le rapport de la douceur, de l'harmonie, de la grâce et même de la correction.

Montesquieu avait dit en terminant son livre : « Je suis accablé de lassitude; je compte me reposer le reste de

Digitized by Google

mes jours. » Sa vue, faible de tout temps, était presque épuisée par ses longues lectures. « Il me semble que ce qui me reste encore de lumière n'est que l'aurore du jour où mes yeux se fermeront pour jamais. » En 1750, il se retira tout à fait au château de La Brède, et y passa dans le repos les six dernières années de sa vie. Doué d'un calme philosophique, il ne prit pas d'abord la peine de répondre aux nombreuses critiques que l'on fit de son livre. Il disait que « le public le vengeait assez par le mépris et l'indignation ».

Mais un gazetier janséniste l'ayant accusé de scepticisme et d'incrédulité, il crut devoir réfuter un reproche aussi injurieux. Il reprit la plume et écrivit la « Défense de l'Esprit des lois », modèle de discussion et de plaisanterie. Il se félicitait d'y avoir pris un ton de modération maligne, plus puissant que la violence. « Ce qui me plaît dans ma « Défense », disait-il, ce n'est pas de voir mes théologiens mis à terre, mais de les y voir couler doucement. »

Trois ans après, Montesquieu mourut d'une maladie inflammatoire, pendant un voyage qu'il fit à Paris. Des jésuites assiégèrent son lit de mort pour obtenir des rétractations; il ne voulut rien rétracter. « J'ai toujours respecté la religion, répondit-il; la morale de l'Évangile est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes. » Le curé de l'église de Saint-Sulpice lui donna la commu-

Digitized by Google

nion : « Vous comprenez, lui dit-il, combien Dieu est grand! — Oui, répondit le mourant, et combien les hommes sont petits! » Et il s'endormit du sommeil éternel.

La France, qui avait porté le deuil de Voiture, ne s'aperçut pas plus de la mort de Montesquieu que de celle de Molière et de Pascal. Son convoi fut solitaire; Diderot seul le suivit. Pas un hommage public ne fut rendu au tombeau de cet homme que l'Angleterre eût fait grand chancelier et enterré dans Westminster entre Shakspeare et Newton.

On est heureux, en admirant l'esprit et les ouvrages d'un grand écrivain, de voir qu'il mérite comme homme notre estime et notre affection. Montesquieu avait un caractère noble et bienfaisant. On cite de lui plusieurs traits de bonté.

Il reçut un jour d'un artiste anglais, nommé Sully, qui contribua beaucoup aux progrès de l'horlogerie en France, le billet suivant : « J'ai envie de me pendre; mais je crois cependant que je ne me pendrais pas si j'avais cent écus. » Il lui répondit : « Je vous envoie cent écus, mon cher Sully; ne vous pendez pas et venez me voir. »

Au reste Montesquieu prenait grand soin de cacher le bien qu'il faisait. Ce fut par hasard qu'on découvrit, après sa mort, ce trait de générosité, qui a été mis sur la scène sous le titre du « Bienfait anonyme ». Montes-

Digitized by Google

quieu allait de temps à autre voir une de ses sœurs à Marseille. Un dimanche soir, il se promenait sur le port lorsqu'il fut invité par un jeune matelot à entrer dans son bateau pour faire une promenade en mer. Il accepta, et crut bientôt s'apercevoir que ce jeune homme n'était pas habile rameur. Il le questionna. Le batelier répondit qu'il était joaillier de son métier, et qu'il louait ce bateau les fêtes et les dimanches pour gagner quelque argent et aider sa mère et ses sœurs à racheter son père, enlevé par des corsaires algériens, et esclave a Tétouan. Montesquieu fut touché du récit de ce jeune homme et de l'état de cette famille intéressante; il s'informa du nom du père et de celui du maître à qui il appartenait. Descendu à terre, il donna au batelier sa bourse, qui contetait seize louis. Six semaines après, le père arriva chez lui. Il jugea à l'étonnement de sa femme et de ses enfants, qu'il ne leur devait pas cette liberté, comme il l'avait cru d'abord; et il leur raconta que non-seulement on l'avait racheté, mais qu'on avait encore pourvu aux frais de son habillement et de son passage, et qu'on lui avait remis une somme de cinquante louis. Le jeune homme pensa aussitôt à son bienfaiteur inconnu, et il se mit en devoir de le chercher. Au bout de deux ans, il le rencontra dans la rue, et il le conjura de permettre à une famille qui lui devait son bonheur de lui exprimer sa reconnaissance. Montesquieu resta impassible; il fei-

Digitized by Google

gnit de ne pas savoir ce qu'il voulait dire, et il s'échappa à la faveur de la foule qui commençait à s'assembler. Après sa mort, on trouva dans ses papiers une note indiquant qu'une somme de 7,500 francs avait été envoyée à un banquier anglais, à Cadix. On écrivit à ce banquier; il répondit que cette somme avait été employée à racheter un Marseillais nommé Robert, esclave à Tétouan. La famille de Robert raconta le reste.

Montesquieu a laissé, sous le titre de « Pensées », des remarques sur son propre caractère. Citons-en quelques-unes; elles achèveront de le faire connaître.

« Je n'ai presque jamais eu de chagrin, encore moins d'ennui.

« Ma machine est si heureusement construite, que je suis frappé par tous les objets, assez vivement pour qu'ils puissent me donner du plaisir, pas assez pour qu'ils puissent me causer de la peine.

« Je m'éveille le matin avec une joie secrète de voir la lumière; je vois la lumière avec une espèce de ravissement; et tout le reste du jour je suis content. Je passe la nuit sans m'éveiller; et le soir, quand je vais au lit, une espèce d'engourdissement m'empêche de faire des réflexions.

« Je suis amoureux de l'amitié.

« Je pardonne aisément, par la raison que je ne suis

Digitized by Google

pas haineux : il me semble que la haine est douloureuse.

« Je n'ai point paru dépenser, mais je n'ai jamais été avare; et je ne sache pas de chose assez peu difficile pour que je l'eusse faite pour gagner de l'argent.

« Je n'ai pas laissé, je crois, d'augmenter mon bien, j'ai fait de grandes améliorations à mes terres : mais je sentais que c'était plutôt pour une certaine idée d'habileté que cela me donnait, que pour l'idée de devenir plus riche.

« Il faut regarder son bien comme son esclave ; mais il ne faut pas perdre son esclave.

« Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie contre des heures délicieuses.

« La raillerie est un discours en faveur de son esprit contre son bon naturel.

« Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise.

« Un fonds de modestie rapporte un très-grand fonds d'intérêt.

« Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe et au genre humain, je le regarderais comme un crime. »

Digitized by Google

XV

VOLTAIRE

(1694-1778)

Voltaire est la personnification du XVIIIe siècle : il en représente le bien et le mal. Si l'on voit en lui cette haine ardente des abus, de l'oppression et de la persécuion religieuse, cet amour zélé de l'humanité, de la liberté, de la tolérance, qui sont le côté louable de son époque, on y trouve aussi l'esprit de critique et de raillerie, le scepticisme, le fanatisme de l'irréligion, le génie destructeur, le cynisme moral, qui font un contraste déplorable avec les bonnes qualités de ce siècle célèbre. Voltaire, comme ses contemporains, peut justifier les éloges les plus enthousiastes et les censures les plus sévères. On pourrait lui appliquer le mot de La Bruyère sur Rabelais : « Où il est mauvais, il passe bien au-delà du pire ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent. »

Voltaire ne représente pas seulement son siècle ; nul

Digitized by Google

plus que lui n'est marqué des traits distinctifs de la nation française. Il en a le caractère léger, souple au suprême degré ; cette intelligence vive et prompte ; cet esprit gaulois, sensé, moqueur, habile à saisir le ridicule, ennemi du merveilleux, ami du simple et du vrai, le don et le besoin de plaire, le talent de dire légèrement des choses solides, et ce style clair, facile, animé, que l'on est convenu de considérer comme les qualités caractéristiques de notre pays et de notre littérature.

C'est à cette réunion des qualités et des défauts de son pays et de son temps, que Voltaire dut cette espèce de royauté littéraire qu'il exerça sur tout le XVIII[e] siècle. Il y joignait des dons précieux pour un chef de parti : il avait une merveilleuse facilité, un rare bon sens, de l'esprit à faire peur, comme disait Bossuet de Fénelon, une habileté consommée, une activité infatigable ; ajoutons-y une insatiable passion de popularité, qui lui inspira la plupart de ses ouvrages et qui lui fit commettre le plus grand de ses crimes littéraires : c'est pour plaire à ses licencieux contemporains qu'il écrivit ce livre contre Jeanne d'Arc, qui est une insulte au patriotisme et à la pudeur publique.

François-Marie Arouet, si célèbre sous le nom de VOLTAIRE, naquit à Paris ; il était fils d'un notaire, devenu trésorier de la Chambre des comptes. Cet enfant, destiné à vivre plus de quatre-vingts ans, était si chétif au mo-

Digitized by Google

ment de sa naissance, qu'on fut obligé de différer son baptême pendant neuf mois. Il eut pour parrain l'abbé de Châteauneuf, homme sans foi et sans mœurs, un de ces épicuriens qui supportaient avec impatience la dignité austère des trente dernières années du règne de Louis XIV. Ce prêtre incrédule se chargea de donner à son filleul les premières notions du vice et de l'incrédulité. Par ses soins, le jeune Arouet, à peine âgé de trois ans, balbutiait « la Moïsade », petit poème impie et sans talent, qui résume tout ce qu'il répandit plus tard de sarcasmes contre l'Écriture sainte. Ces premières impressions ne s'effacèrent jamais.

A dix ans, Arouet entra au collége des Jésuites. Il y fit l'admiration de ses professeurs par ses talents et son ardeur pour le travail, et leur effroi par la hardiesse et l'indépendance de ses idées. Au lieu de jouer avec ses camarades, il allait passer ses récréations dans la bibliothèque, et il disait à ceux qui lui reprochaient cette indifférence pour le jeu : « Ma foi, chacun saute et s'amuse à sa manière. » Le P. Porée, un de ses plus savants professeurs, charmé de ses merveilleuses dispositions, lui donnait des soins particuliers et lui prédisait un brillant avenir. Cet écolier, qui, suivant son expression, « avait bégayé des vers au sortir du berceau, » annonçait déjà une rare facilité pour la versification. Le P. Le Jay, son professeur de rhétorique, fut effrayé de ses railleries

Digitized by Google

contre l'histoire sacrée et profane, et de son scepticisme précoce. Il dit un jour de lui : « Ce jeune homme deviendra le coryphée du déisme en France. » Ces deux prédictions devaient s'accomplir.

La réputation du jeune Arouet avait franchi les murs du collége. Dès qu'il eut terminé ses études, son parrain le présenta dans les salons incrédules qu'il fréquentait ; il le mena chez le marquis de Lafare, ami de madame de La Sablière ; chez l'abbé de Chaulieu, poète épicurien ; chez la vieille Ninon de Lenclos, autre épicurienne, qui fut charmée de son esprit et qui lui légua une somme de deux mille francs pour acheter des livres ; chez le duc de Vendôme, le héros de Villaviciosa, et chez son frère, grand-prieur de l'ordre de Malte, qui réunissait au Temple une société mêlée d'hommes de cour et d'hommes de lettres, tous de bonne campagnie malgré la licence de leurs mœurs et de leurs opinions religieuses. C'est là que Voltaire prit cette délicatesse de goût, cette politesse exquise et ces façons de grand seigneur, qu'il conserva toute sa vie. Il avait du tact et de la hardiesse : il savait ce qu'il fallait accorder au rang, et ce qu'il devait s'accorder à lui-même. Il prenait un ton d'aisance et se mettait sur un pied d'égalité, même avec les princes. Un jour le prince de Conti avait lu des vers de sa façon ; le jeune Arouet s'écria : « Sommes-nous ici tous princes ou tous poètes ? »

Digitized by Google

La réputation précoce qu'il s'était faite par son esprit et par quelques poésies légères lui coûta cher. A la mort de Louis XIV, il parut un déluge de satires contre sa mémoire. On accusa le jeune Arouet d'avoir fait un de ces libelles, dont la plupart des vers commençaient par « J'ai vu » et qui finissait par ce vers si connu :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il fut enfermé à la Bastille. Cette injuste persécution éveilla sa sympathie pour les faibles et les opprimés. C'est en prison qu'il fit la tragédie « d'Œdipe » et qu'il commença celle de « Mariamne » et le poème de « la Ligue », intitulé plus tard « la Henriade » où il se proposait de flétrir les bourreaux de la Saint-Barthélemy. Au bout d'un an, le Régent, convaincu de son innocence, le fit mettre en liberté et voulut le voir. Arouet se rendit au Palais-Royal. Pendant qu'il attendait son tour pour être présenté, un orage terrible éclata. « Quand ce serait un régent qui gouvernerait là-haut, dit-il, les choses n'en iraient pas plus mal. » Ce sarcasme irrespectueux fut rapporté au régent, qui éclata de rire et accorda au frondeur une gratification, en lui disant : « Soyez sage à l'avenir, j'aurai soin de votre fortune. — Je remercie Votre Altesse de ce qu'elle veut bien se charger de ma

Digitized by Google

nourriture, reprit Arouet ; mais je la prie de ne plus se charger de mon logement (1717). »

C'est vers cette époque qu'Arouet remplaça son nom par celui de Voltaire, comme plus sonore, plus harmonieux. Jusqu'alors il avait signé « Arouet le jeune » pour se distinguer de son frère aîné. C'est avec les lettres de ces trois mots abrégés « Arouet l. j. » qu'il forma, dit-on, le nom de « Voltaire », en prenant « u » pour « v », et « j » pour « i », comme c'était alors l'usage. Selon d'autres, le nom de Voltaire est celui d'une terre que possédait le trésorier Arouet.

Un an après sa sortie de la Bastille, Voltaire fit ses débuts au théâtre par la tragédie « d'Œdipe », sujet où avait échoué le grand Corneille (1718). Cette pièce, écrite par un jeune homme de vingt-quatre ans, fut fort applaudie : elle fit croire au réveil de la tragédie telle que Corneille et Racine l'avaient créée. On y admirait un éclat, un mouvement, un coloris et une élégance de style, qui s'étaient perdus depuis la mort de ces deux grands poètes. On applaudit surtout ces deux vers fameux contre les prêtres de Jupiter :

> Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense :
> Notre crédulité fait toute leur science.

Le poète frappait les prêtres chrétiens sur le dos des prêtres du paganisme. Ce fut le premier signal d'une

Digitized by Google

guerre qui devait durer plus de soixante ans et amener la ruine de la religion et de la royauté.

Après avoir ressuscité la tragédie, Voltaire voulut doter la France d'un poème épique. Il fit « la Henriade », qui eut un immense succès, et qui le plaça bien au-dessus de tous les poètes de l'époque (1724). En même temps, il continuait son chemin dans le monde : il cultivait la société des plus grands seigneurs, les Villars, les Sully, les Richelieu ; il passait ses étés de château en château, il rimait des flatteries pour madame de Prie, favorite du premier ministre, il se faisait présenter à la cour et assistait aux noces de Louis XV et de Marie Leczinska. « La reine m'a très-bien reçu, dit-il ; elle a pleuré à « Mariamne », elle a ri à « l'Indiscret » ; elle me parle souvent ; elle m'appelle « mon pauvre Voltaire. » La reine lui accorda sur sa cassette une pension de quinze cents francs, mais il ne put faire agréer au roi Louis XV la dédicace de son poème de « la Ligue », faveur qu'il demandait avec instance. Un accident vint troubler sa vie et l'arrêter un moment dans sa brillante carrière.

Un jour il dînait chez le duc de Sully. Parmi les convives était le chevalier de Rohan-Chabot, homme méprisable, avec lequel il engagea une discussion. « Quel est, demanda-t-il, ce jeune homme, qui, pour me contredire, parle si haut ? — Monsieur le chevalier, répondit Voltaire, c'est un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais

Digitized by Google

qui sait honorer celui qu'il porte. » Le chevalier de Rohan se leva de table et se vengea par un lâche guet-apens. Peu de jours après cette scène, Voltaire étant encore à dîner chez le duc de Sully, quelqu'un vint lui dire qu'on le demandait à la porte de l'hôtel. Il y court : il est saisi et bâtonné par des laquais déguisés du chevalier de Rohan. Quand il raconta cet outrage, il ne trouva que froideur auprès du duc de Sully, qui refusa de prendre parti pour un bourgeois contre un grand seigneur. « Eh bien, dit Voltaire, que l'outrage retombe sur vous ! » Il ne voulut plus le revoir ; et, par une vengeance peu digne d'un philosophe, il supprima le personnage de Sully dans « la Henriade », et le remplaça par celui de Mornay, bien moins populaire que le grand ministre de Henri IV. On prétend que Voltaire alla demander justice au duc de Bourbon, alors premier ministre. « Justice est faite, », lui répondit le duc de Bourbon.

Il résolut de se venger lui-même. Il s'enferma et apprit jour et nuit l'escrime et l'anglais. Quand il se crut assez fort, il envoya défier son adversaire. Rohan feignit d'accepter le cartel pour le lendemain ; mais, dans la nuit, il obtint du duc de Bourbon un ordre pour faire enfermer son ennemi à la Bastille. Voltaire ne sortit de prison que sous la condition de se retirer en Angleterre (avril 1726).

L'Angleterre, « le pays de la liberté de penser et d'écrire, » exerça une grande influence sur l'esprit de

Digitized by Google

Voltaire. Il vécut près de trois ans à Londres, au village de Wandsworth, dans l'étude de la littérature anglaise et dans la société des hommes les plus célèbres du temps. Il demeurait chez un riche négociant, appelé Falkener, qui devint plus tard ambassadeur à Constantinople; il avait pour amis le poète Pope et le fameux lord Bolingbroke, qu'il avait connu en France, et qui était son maître en scepticisme; il vit aussi beaucoup le poète comique Congreve, et il le prit d'abord pour le Molière de l'Angleterre. Il s'aperçut bientôt que Congreve, comme Gray plus tard, tenait plus à passer pour un « gentleman » élégant que pour un auteur de mérite. Il s'impatientait de cette ridicule affectation. « Parbleu, dit-il un jour, je me serais bien gardé de venir de si loin, si j'avais cru ne voir qu'un « gentleman ».

Ce qui frappa le plus Voltaire, ce fut cette liberté de parler et d'écrire, qui régnait partout, dans les théâtres, dans la chaire, dans les livres, dans les journaux, et qui était alors inconnue ou gênée sur le continent. Il remarqua aussi la considération qu'on attachait aux lettres et aux sciences; Addison avait été ministre; Prior, diplomate; Locke, président du bureau de commerce; Steele et Swift avaient joui d'un grand crédit: il vit les restes de Newton, directeur des monnaies, portés en grande pompe à Westminster par les premiers personnages de l'aristocratie. Tout cela charmait cet esprit supérieur, ambitieux, et lui

Digitized by Google

inspirait de tristes réflexions sur la France, d'où Descartes avait cru devoir se bannir, où Corneille et La Fontaine étaient morts pauvres, où Molière avait été privé de sépulture, où Fénelon avait été relégué dans son diocèse pour avoir parlé des devoirs de la royauté, et Racine disgracié pour avoir écrit quelques pages secrètes sur la misère des peuples. De retour dans son pays, au lieu d'un gouvernement libre et fort, d'une aristocratie active, occupée, il retrouva un gouvernement faible et tyrannique, une noblesse oisive et insolente, qui ne savait que briller dans les salons par son esprit et sur les champs de bataille par son courage, un clergé sans foi et sans mœurs, qui n'opposait que des persécutions aux attaques des écrivains irréligieux. Ces contrastes, humiliants pour la France, agirent fortement sur l'esprit de Voltaire. Sa raison s'enhardit, et sa haine contre nos vieilles institutions en devint plus sérieuse et plus opiniâtre.

La littérature de l'Angleterre n'eut pas moins d'influence sur Voltaire que les écrits et la conversation de ses libres penseurs ; il puisa à pleines mains dans ces trésors inconnus à la France. Il étudia le sublime poème de Milton, la philosophie de Bacon et de Locke, les immortelles découvertes de Newton, le burlesque de Butler, les chefs-d'œuvre dramatiques de Shakspeare ; il goûta beaucoup les beaux discours en vers de Pope, et il fit plus tard de nombreux emprunts à ces divers ou-

Digitized by Google

vrages. En même temps, il écrivait ses « Lettres sur les Anglais », où il révélait l'Angleterre à la France ; il commençait sa tragédie de « Brutus », et publiait une nouvelle édition de « la Henriade », dédiée à la reine Caroline, femme de George II.

Après trois ans d'exil, Voltaire obtint son rappel (1729). Il s'occupa de s'assurer une fortune indépendante, et il y travailla avec cette intelligence et cette activité qu'il mettait à tout. « J'ai vu, dit-il, tant de gens de lettres pauvres et méprisés, que j'ai conclu dès longtemps que je ne devais pas en augmenter le nombre. » Il gagna plusieurs lots dans des loteries, et il fit de si gros bénéfices dans le commerce de Cadix, dans celui des blés et dans les fournitures de l'armée, qu'en moins de trois ans il fut plusieurs fois millionnaire. Une foule d'ouvrages en prose et en vers, publiés avec une étonnante rapidité, vinrent ajouter à cette opulente fortune et mirent le comble à sa réputation, déjà grandie par son exil.

Ses attaques continuelles contre la religion lui attirèrent bientôt des démêlés avec le pouvoir. Le lieutenant de police lui dit un jour : « Quoi que vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire le christianisme. — C'est ce que nous verrons », répondit l'orgueilleux déiste. Les « Lettres anglaises », où il passait en revue la politique, la philosophie, la religion et la littérature de l'Angleterre, et où il n'épargnait pas les sarcasmes contre les prêtres,

Digitized by Google

furent condamnées à être brûlées par la main du bourreau. Voltaire, craignant des persécutions personnelles, quitta Paris, et se retira chez la marquise du Châtelet, au château de Cirey, situé à quelques lieues de Vassy en Champagne. Madame du Châtelet, à qui la science doit une « Analyse de la philosophie de Leibnitz » et une traduction des « Principes de Newton », était une femme sans mœurs, mais spirituelle et savante : elle savait le latin, l'anglais et l'italien, et cultivait avec succès les sciences exactes; « elle lisait Virgile, Pope et l'algèbre comme un roman. »

Cette liaison de Voltaire avec madame du Châtelet, qui dura quinze ans, fut troublée par son esprit inquiet, turbulent, indiscret, par des scènes orageuses, où ils étaient quelquefois « à couteaux tirés », par ses démêlés avec ses libraires, et par ses fureurs contre ses critiques, surtout contre Desfontaines, qu'il traite de « monstre ennemi du genre humain ». Mais ces querelles ne l'empêchaient pas de cultiver à la fois l'histoire, la poésie et les sciences naturelles. C'est à Cirey qu'il écrivit les « Éléments de la philosophie de Newton », ses « Discours en vers sur l'homme », les tragédies « d'Alzire », de « Mérope » et de « Mahomet », qu'il appelait « Tartuffe le grand », la comédie de « l'Enfant prodigue », l'Histoire universelle sous le titre « d'Essai sur les mœurs, » le « Siècle de Louis XIV », et un grand nombre d'autres ouvrages, qui parurent plus tard.

Digitized by Google

Pendant son séjour à Cirey, Voltaire fit la connaissance de Frédéric II, alors prince royal de Prusse. Passionné pour la langue française, la poésie, la philosophie sceptique, le prince Frédéric le choisit pour son confident et son guide. Il vivait retiré au château de Rheinberg, sur la frontière de Mecklembourg, où son père l'avait exilé. De là il écrivit à Voltaire; puis il envoya un de ses officiers complimenter « les divinités de Cirey », et leur offrir son portrait. Alors commença entre ces deux grands hommes cette correspondance qui pourrait servir de modèle de l'art d'écrire avec agrément sur les sujets les plus sérieux, et qui souvent en apprendrait au plus habile en fait de flatteries. « Il me traitait d'homme divin, dit Voltaire; je le traitais de Salomon. Les épithètes ne nous coûtaient rien. »

Cependant, la publication de ses ouvrages et la représentation de ses pièces le rappelaient souvent à Paris. Il ne négligeait rien pour assurer le succès d'un livre ou d'une tragédie et pour faire parler sans cesse de lui. Tout lui était bon. Il se mettait même quelquefois en scène. Ainsi, à une représentation « d'Œdipe », il parut sur le théâtre, portant la queue du grand prêtre. A la première représentation « d'Oreste », il vit le public applaudir un passage imité de Sophocle. Il s'élança hors de sa loge : « Courage, Athéniens, s'écria-t-il, c'est du Sophocle. » Pendant la première représentation de « Maho-

met, il reçut un billet de Frédéric II, qui lui annonçait la victoire de Molwitz. Aussitôt il fit interrompre le spectacle et donna lecture de la lettre. C'était un moyen de mettre le public en bonne humeur. « Vous verrez, dit-il tout bas à ses voisins, que cette pièce de Molwitz fera réussir la mienne. » Quand on joua « Mérope », il se montra dans presque toutes les loges. Cette pièce excita dans le parterre un enthousiasme sans exemple. On demanda l'auteur. Il parut dans la loge de la maréchale de Villars; on cria à la jeune duchesse de Villars de l'embrasser, et elle fut obligée de se prêter au caprice du public, ivre d'admiration et de plaisir.

La France était alors engagée dans l'injuste et funeste guerre de la succession d'Autriche. Frédéric II, qui l'avait allumée, avait saisi la Silésie et fait sa paix particulière. Pour le déterminer à rentrer dans la lutte, le ministère français imagina d'envoyer en secret Voltaire à Berlin. Cette mission eut un plein succès. Le roi de Prusse, persuadé par le poète-ambassadeur, ou plutôt craignant pour sa nouvelle conquête, reprit les armes, et cette diversion fut très-utile à la France (1743).

Cet éminent service et la protection de madame de Pompadour, qui commençait alors son règne de sultane favorite, valurent à Voltaire les bonnes grâces de la cour. Il obtint le brevet d'historiographe de France, qu'il qualifiait de « magnifique bagatelle », et la charge de gentil-

Digitized by Google

homme ordinaire du roi, avec le droit de la revendre sans en quitter le titre; et il vit l'Académie française, dont on l'avait jusqu'alors écarté, lui ouvrir ses portes. Il est vrai que son élection lui coûta des démarches peu philosophiques. Pour obtenir les suffrages des hommes religieux, il fit une profession de foi très-chrétienne, et protesta de son attachement à l'Église catholique. « Si l'on trouve dans mes ouvrages, écrit-il effrontément au P. de la Tour, une seule ligne capable de scandaliser seulement un sacristain de paroisse, je suis prêt à la déchirer; je veux vivre et mourir tranquille, dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. » Le jour de sa réception, le nouvel académicien prononça un discours brillant, original, relevé par des observations judicieuses sur le goût, et de fines louanges de nos grands écrivains (1746).

La faveur de Voltaire à la cour ne fut pas de longue durée. La liberté de ses manières choquait Louis XV, qui n'avait jamais eu de goût pour lui. Après la représentation d'un opéra-ballet, qu'il avait fait pour une fête donnée à Versailles, et où il avait peint le roi sous les traits de Trajan, il l'attendit à sa sortie de sa loge, et lui dit : « Trajan est-il content? » Louis XV, moins flatté du parallèle que blessé de la familiarité de la question, lui tourna le dos sans lui répondre. Il déplut aussi à madame de Pompadour, qui cessa de l'admettre dans les

Digitized by Google

petits appartements, et qui, pour blesser son amour-propre de poète tragique, releva et fit jouer les tragédies presque oubliées du vieux Crébillon. Voltaire se vengea en homme d'esprit : il refit quelques-unes de ces tragédies, qu'on louait aux dépens des siennes, et obligea le public à les remettre à leur place. Il écrivit gaiement : « Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules dans la maison de Crébillon. »

Sur ces entrefaites, il eut la douleur de perdre la marquise du Châtelet, qui mourut à Lunéville (1749). Alors, il ne résista plus aux instances de Frédéric II, qui depuis dix ans le sollicitait d'aller s'établir dans ses États. Il annonça cette nouvelle à sa nièce dans une lettre fort spirituelle : « On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait ; sera-t-il heureux? Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire « oui ». Il fallait bien finir par le mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. » Cependant son départ pour Berlin éprouva quelque difficulté. Frédéric II voulait payer les frais du voyage et offrait mille louis. Voltaire demandait mille louis de plus pour madame Denis, sa nièce, qui désirait l'accompagner. Le roi les refusait. « Je serai fort aise que madame Denis vous accompagne, lui écrivait-il ; mais je ne la demande pas. — Quelle lésine ! disait Voltaire. Il donnera les mille louis, ou je n'irai pas à Berlin. » Pendant

Digitized by Google

qu'il marchandait son départ, il apprit que le roi avait reçu à bras ouverts un mauvais poète, nommé Arnaud Baculard, et qu'il lui avait dit dans une épître :

Voltaire est à son couchant;
Vous êtes à votre aurore.

Ces vers le firent bondir de frayeur. « C'est un roi qui écrit cette sottise énorme! s'écria-t-il. Ah! qu'il se mêle de régner! J'irai, oui, j'irai lui apprendre à se connaître en hommes! » Dès ce moment, le voyage fut décidé, et il ne fut plus question des mille louis pour madame Denis.

Marmontel, qui raconte ces détails, nous a laissé le récit d'une autre scène qui montre que Voltaire, quoique généreux, avait les manies d'un avare dans les plus petites choses. « Il lui avait pris fantaisie d'avoir en voyage un couteau de chasse, et un matin on lui en apporta une certaine quantité pour en choisir un. Il le choisit. Mais le marchand voulait un louis de son couteau de chasse, et Voltaire s'était mis dans la tête de n'en donner que dix-huit francs. Le voilà qui calcule en détail ce qu'il peut valoir : il ajoute que le marchand porte sur son visage le caractère d'un honnête homme, et qu'avec cette bonne foi qui est peinte sur son front, il avouera qu'à dix-huit francs cette arme est bien payée. Le marchand accepte l'éloge qu'il veut bien faire de sa figure;

Digitized by Google

mais il répond qu'en honnête homme il n'a qu'une parole, qu'il ne demande au juste que ce que vaut la chose, et qu'en la donnant à plus bas prix, il ferait tort à ses enfants. « —Vous avez des enfants? lui demande Voltaire. — Oui, monsieur, j'en ai cinq, trois garçons et deux filles. — Eh bien! nous songerons à placer les garçons, à marier les filles. J'ai des amis dans la finance, j'ai du crédit dans les bureaux; mais terminons cette petite affaire : voilà vos dix-huit francs; qu'il n'en soit plus parlé. » Le bon marchand se confondit en remercîments de la protection dont voulait l'honorer Voltaire; mais il se tint à son premier mot pour le prix du couteau de chasse, et n'en rabattit pas un liard. J'abrége cette scène, qui dura un quart d'heure par les tours d'éloquence et de séduction que Voltaire employa inutilement, non pas à épargner six francs, qu'il aurait donnés à un pauvre, mais à donner à sa volonté l'empire de la persuasion. Il fallut qu'il cédât lui-même; et d'un air interdit, confus et dépité, il jeta sur la table cet écu qu'il avait tant de peine à lâcher. Le marchand, dès qu'il eut son compte, lui rendit grâces de ses bontés, et s'en alla. « — J'en suis bien aise, dis-je tout bas en le voyant partir. — De quoi, me demanda Voltaire avec humeur, de quoi donc êtes-vous bien aise? — De ce que la famille de cet honnête homme n'est plus à plaindre. Voilà bientôt ses fils placés, ses filles mariées; et lui, en attendant, il a vendu son

Digitized by Google

couteau de chasse ce qu'il voulait, et vous l'avez payé malgré toute votre éloquence. — Et voilà de quoi tu es bien aise, têtu de Limousin ? — Oh ! oui, j'en suis content. S'il vous avait cédé, je crois que je l'aurais battu. — Savez-vous, me dit-il en riant dans sa barbe, après un moment de silence, que, si Molière avait été témoin d'une pareille scène, il en aurait fait son profit ? — Vraiment, lui dis-je, c'eût été le pendant de celle de M. Dimanche. »

Avant de se mettre en route pour Berlin, Voltaire s'attira un nouveau déboire à la cour. En prenant congé de Louis XV, il crut, en sa qualité de gentilhomme de la chambre, pouvoir oser lui demander ses ordres auprès du roi de Prusse. Louis XV, pour toute réponse, lui tourna le dos (1750). Voltaire, à peine hors du royaume, lui renvoya, dans son dépit, le brevet d'historiographe de France ; mais il conserva son titre de gentilhomme de la chambre ; et il s'en servit toute sa vie comme d'une défense et d'une sauvegarde.

Voltaire fut accueilli en ami par Frédéric II. Logé au palais de Potsdam, il reçut le titre de chambellan, la grand'croix de l'ordre du Mérite et une pension de vingt mille francs. En échange de ces bienfaits, il donnait des leçons au roi, il corrigeait ses ouvrages et faisait les délices de ses soupers par la richesse et les grâces de son esprit. Dans ces fameux soupers de Potsdam, on parlait de métaphysique et de philosophie, et l'on se raillait

Digitized by Google

sans pudeur de tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. On faisait retirer les valets, « pour ne pas scandaliser les simples, » disait Frédéric. Les convives habituels étaient le géomètre Maupertuis, président de l'Académie française de Berlin ; le comte Algarotti, savant et spirituel Italien ; le marquis d'Argens, tour à tour diplomate, avocat, militaire, écrivain et courtisan ; et le médecin La Mettrie, lecteur du roi, « le plus franc athée de toutes les facultés de l'Europe. » C'est là que l'athéisme se produisit sans voile, sous les auspices d'un grand roi, avant d'oser se montrer ouvertement en France. La Mettrie disait que l'homme est né de la terre comme un chou, et que si la terre ne produit plus de nouveaux êtres, c'est qu'elle est comme les poules qui ne pondent plus, quand elles sont vieilles. Cet athée niait toute morale, toute conscience, toute distinction du bien et du mal ; c'était le vice qui parlait par la voix de la démence. Voltaire s'indignait d'entendre professer ces doctrines insensées. « Il y a une grande différence, disait-il, entre combattre les superstitions des hommes et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu... Ces gens-là seraient bien dangereux, s'ils n'étaient pas tout à fait fous. » Il répondit à la Mettrie par le poème de la « Loi naturelle », où il défendit en beaux vers la vertu et la croyance en un Dieu rémunérateur, et qui fut comme le manifeste du déisme et de la morale naturelle.

Digitized by Google

Toute la famille royale traitait Voltaire avec la plus haute distinction. Il donnait des leçons de déclamation aux princesses, jouait la comédie avec elles et leur adressait des vers. Il semblait qu'une faveur aussi grande ne dût jamais finir. Mais l'enchantement fut bientôt dissipé. L'égoïsme tyrannique du roi, l'humeur trop vive de Voltaire et de basses intrigues amenèrent une rupture scandaleuse. Les autres gens de lettres, appelés avant lui à Berlin, étaient jaloux de le voir l'ami d'un roi dont ils n'étaient que les courtisans, et ne manquaient pas de le desservir en toute occasion. Ils rapportaient au roi les propos inconsidérés qui lui échappaient. Un jour, disait-on, Voltaire, prié par un général prussien de revoir ses « Mémoires », lui avait répondu : « Le roi m'a envoyé son linge à blanchir ; il faut que le vôtre attende. » Une autre fois, il avait dit en montrant un cahier de vers du royal poète : « Cet homme-là, c'est César et l'abbé Cotin. » Frédéric II, de son côté, ne ménageait pas son chambellan : il dessinait un singe sur la muraille, et il écrivait au bas le nom de Voltaire. Il ne lui épargnait pas les épigrammes, et on avait bien soin de les lui répéter. Un jour La Mettrie alla lui raconter que le roi avait dit de lui : « J'en ai besoin encore quelque temps ; on presse l'orange et on en jette les pelures. » Ce La Mettrie étant mort d'indigestion pour avoir mangé un pâté entier farci de truffes, après un très-long dîner, on

Digitized by Google

accusa Voltaire d'avoir dit que la charge d'athée du roi de Prusse était vacante.

Voltaire, se voyant entouré d'ennemis et comptant peu sur le roi, s'aperçut qu'il avait « acheté trop cher le plaisir de souper tous les jours avec deux ou trois impies. » Il résolut « de mettre en sûreté les pelures de l'orange. » Mais s'il lui était facile de s'échapper de Berlin, il ne l'était pas d'en tirer deux millions qu'il avait engagés dans une compagnie des Indes fondée par le roi. Il voulut y employer secrètement un juif ; le juif le vola. Il s'ensuivit un procès ridicule qu'il finit par gagner, et une guerre de pamphlets et d'épigrammes où les succès et les revers furent partagés. Le plus fameux de ces pamphlets est la « Diatribe du docteur Akakia », où Voltaire a immortalisé par le ridicule les bévues scientifiques de Maupertuis. Le roi, irrité qu'on se moquât du président de son Académie, lui ordonna de supprimer son libelle. Voltaire le promit, et il se hâta de le faire imprimer avec un privilége accordé pour un autre ivre. Frédéric, « plus absolu que le grand Turc », fit brûler toute l'édition par le bourreau (1752). « Votre effronterie m'étonne, écrivit-il à Voltaire, après ce que vous venez de faire... Si vos ouvrages méritent qu'on vous élève des statues, votre conduite mériterait des chaînes. » Voltaire furieux quitta le palais, et renvoya au roi sa clef de chambellan, sa croix et son brevet de

Digitized by Google

pension, avec ces quatre vers, qui étaient de trop après une pareille humiliation :

Je les reçus avec tendresse,
Je vous les rends avec douleur ;
Comme un amant jaloux dans sa mauvaise humeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Après bien des raccommodements et des brouilles, peu dignes d'un roi et d'un philosophe, Voltaire obtint la permission de quitter la Prusse (1753). Mais il n'était pas encore au bout des tracasseries de son royal élève.

Arrivé à Francfort, il fut arrêté par le résident prussien, nommé Freitag, qui lui réclama « les effets précieux qu'il emportait de sa majesté. » « — Hélas ! monsieur, je n'emporte rien de ce pays-là, pas même des regrets. — C'être, monsir, répondit Freitag, l'œuvre de « poëshie » du roi mon gracieux maître. — Oh ! je lui rendrai sa prose et ses vers de tout mon cœur, quoique après tout, j'aie plus d'un droit à cet ouvrage. Malheureusement l'exemplaire est à Leipsick avec mes autres effets. » Freitag lui proposa de rester à Francfort jusqu'à l'arrivée du trésor de Leipsick, et il lui signa ce beau billet :

Monsir, sitôt le gros ballot sera ici, et l'œuvre de poëshie rendue à moi, vous pourrez partir où vous paraîtra bon.

Freitag, résident du roi mon maître.

Digitized by Google

Arriva enfin le gros ballot de « poëshies ». « Je remis fidèlement ce sacré dépôt, dit Voltaire, et je crus pouvoir m'en aller sans manquer à aucune tête couronnée. Mais dans l'instant que je partais, on m'arrête, moi et mes gens ; on traîne ma nièce chez un marchand faussaire, qui avait le titre de conseiller privé du roi de Prusse, ma nièce, qui cependant n'avait jamais corrigé les vers de Sa Majesté prussienne. On nous fourra ensuite dans une espèce d'hôtellerie, à la porte de laquelle furent postés douze soldats. On en mit quatre dans ma chambre ; et ma nièce, dans son grenier, en eut quatre autres qui, avec la baïonnette au bout du fusil, lui tenaient lieu de rideaux et de femmes de chambre. On s'empara de mes effets, qui me furent rendus plus légers de moitié. Nous fûmes douze jours prisonniers de guerre, et il nous fallut payer cent quarante écus par jour. On ne pouvait payer plus chèrement l'œuvre de « poëshie » du roi de Prusse. »

Voltaire, échappé des mains de « Denis de Syracuse », alla passer trois semaines à Mayence, pour « sécher ses habits mouillés du naufrage ». Il habita successivement Strasbourg, Colmar et l'abbaye de Senones, où il s'enferma pour travailler. L'année suivante, il alla prendre les eaux de Plombières ; « il but surtout celles du Léthé, persuadé que les malheurs ne sont bons qu'à oublier. » Cependant, il avait fait sonder les dispositions de la cour

Digitized by Google

de Versailles à son égard. Louis XV avait répondu : « Qu'il reste où il est. » (1754.)

Voltaire avait soixante ans et une santé toujours faible; il sentait le besoin de s'établir dans une retraite indépendante pour y jouir tranquillement de sa gloire et de sa fortune. On lui conseillait Aix en Savoie; il se mit en route. A Genève, le fameux docteur Tronchin lui dit que les eaux d'Aix le tueraient, et qu'il le ferait vivre. Il résolut de se fixer près de lui.

Il acheta, à une lieue de Genève, une jolie maison de campagne, qu'il appela « les Délices ». Une lettre de lui nous dit ce qui lui valut ce nom. « C'est, d'un côté, le lac de Genève; c'est la ville, de l'autre; le Rhône en sort à gros bouillons, et forme un canal au bas de mon jardin; la rivière d'Arve, qui descend de la Savoie, se précipite dans le Rhône; plus loin on voit encore une autre rivière. Cent maisons de campagne, cent jardins riants ornent les bords du lac et des rivières; dans le lointain s'élèvent les Alpes, et, à travers leurs précipices, on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles ». (1755.)

Pour passer les mois d'hiver, notre philosophe acheta, aux portes de Lausanne, une maison encore plus belle, où il jouissait d'une vue superbe sur le lac, la Savoie et les Alpes. « J'ai, disait-il, dans ces deux habitations, ce que les rois ne donnent point, ou plutôt ce qu'ils ôtent, le

Digitized by Google

repos et la liberté. Toutes les commodités de la vie en ameublements, en équipages, en bonne chère, se trouvent dans mes deux maisons; une société douce et de gens d'esprit remplit les moments que l'étude et le soin de ma santé me laissent ». (1756.)

Quelques ministres protestants s'alarmèrent de voir établi parmi eux l'apôtre de l'incrédulité, et ils écrivirent un livre contre lui. « Je trouvai sans peine, dit Voltaire, le moyen de faire saisir les exemplaires, et de les supprimer par autorité du magistrat. C'est peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à se taire et à respecter un philosophe. » C'est ainsi qu'il entendait la liberté de la presse : il ne la voulait que pour lui.

Cette attaque, qui pouvait se renouveler, lui fit sentir que sa position n'était pas encore assez sûre. « Il faut, dit-il, que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre contre les chiens qui courent après eux. » Ses deux maisons, situées sur le territoire de la Suisse protestante, le mettaient à l'abri des persécutions du gouvernement français et du parti catholique. Il résolut d'avoir un asile contre l'humeur austère des réformés de Lausanne et de Genève, et il fit l'acquisition de la terre de Ferney, à une lieue de Genève, dans le pays de Gex. C'était une seigneurie absolument franche et libre de tous droits envers le roi, et de tout impôt. Voltaire, ennemi des abus, surtout de ceux dont il avait à souffrir, de-

Digitized by Google

manda et obtint, par un brevet du roi, la conservation de ces priviléges, dont il n'y avait pas, dit-il, deux exemples dans les autres provinces du royaume.

Cette terre de Ferney, depuis si célèbre, n'était alors qu'un vaste désert; des marais en couvraient la moitié. Le nouveau propriétaire la transforma, la peupla et y répandit l'abondance et le bonheur. Il se mit à l'œuvre avec son activité ordinaire. « Je me suis fait maçon, charpentier, jardinier, écrivait-il gaiement. Nous sommes occupés, madame Denis et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous faisons faire des carrosses et des brouettes; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes; nous manquons de tout. Il faut fonder Carthage. » Il bâtit un superbe château et un joli bourg de plus de cent maisons; il y attira des ouvriers suisses, il y fonda des fabriques d'horlogerie et se mit à vanter et à vendre ses montres dans toute l'Europe. A côté de son château, il bâtit une église et y prêcha même quelquefois. L'évêque d'Annecy voulut s'y opposer. Voltaire plaida et gagna son procès; il prouva que les seigneurs de Ferney avaient le droit d'admonester leurs vassaux à l'église. Il fit bâtir aussi un théâtre, et il importa le goût du spectacle chez les sévères Genevois. Il faisait jouer la comédie et la tragédie aux Délices et à Ferney. « Je corromps toute la jeunesse de la pédante ville de Genève, écrivait-il; les

Digitized by Google

prédicants enragent; je les écrase. » Il jouait lui-même, il applaudissait ses propres pièces, il donnait le signal de l'émotion en portant son mouchoir à ses yeux, et il trouvait fort mauvais qu'on n'applaudît pas comme lui. Un jour il se fâcha contre le parterre, qui s'avisait de siffler la petite pièce de « Charlot ». Il s'avança hors de sa loge, en brandissant sa canne: « Magnifiques et très-honorés seigneurs, s'écria-t-il, je suis chez moi, et si vous ne vous tenez pas tranquilles, je vous fais administrer la plus robuste volée que votre république ait jamais reçue. »

Voltaire passa les vingt dernières années de sa vie dans sa magnifique terre de Ferney. Il y menait le train d'un grand seigneur. Il y recevait avec une noble politesse tous les personnages distingués, tous les hommes de lettres qui venaient lui faire leur cour et briguer un de ces compliments qu'il prodiguait, en riant sous cape, aux plus médiocres écrivains. Il entretenait une correspondance très-active et très-assidue avec la czarine Catherine II, avec Frédéric II, dont il feignait d'oublier les mauvais traitements, avec les rois de Danemark, de Pologne et de Suède, avec les grands et les ministres de tous les pays, qui le considéraient comme la trompette de la renommée et qui se disputaient ses suffrages. Du fond de sa retraite, il exerçait sur l'Europe une espèce de royauté philosophique et littéraire, dont l'histoire n'avait jamais offert d'exemple. D'un côté, il hono-

Digitized by Google

rait son existence par des chefs-d'œuvre et par quelques bonnes actions; de l'autre il souillait sa gloire par le scandale de ses outrages à la religion et à la morale publique.

C'est pendant ces vingt dernières années que Voltaire publia les plus impies et les plus licencieux de ses ouvrages. Sa haine contre la religion chrétienne devint du fanatisme et de la rage. « Je suis las, disait-il, de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. » Le cri : « Ecrasons l'infâme! » fut le mot d'ordre qu'il ne cessa de répéter dans toutes ses lettres. « L'infâme », c'était la religion chrétienne; car « le patriarche de Ferney » continuait à croire en Dieu. Une anecdote, rapportée par lord Brougham, montre ses dispositions religieuses dans les dernières années de sa vie :

« Un matin du mois de mai, M. de Voltaire fit demander, à trois heures, au jeune comte de Latour s'il voulait être de sa promenade. M. de Latour se rendit au cabinet du patriarche, qui, vêtu de son habit de cérémonie, habit et veste mordorés, et culotte d'un petit gris tendre, se disposait à partir : « Mon cher comte, lui dit-il, je sors pour voir un peu le lever du soleil; cette « Profession de foi d'un vicaire savoyard » m'en a donné envie. Voyons si Rousseau a dit vrai. » Ils partent par le temps le plus

Digitized by Google

noir; un guide les éclairait avec une lanterne, meuble assez singulier pour chercher le soleil! Enfin, après deux heures de marche fatigante, le jour commence à poindre. Voltaire frappe des mains avec une véritable joie d'enfant. Ils étaient alors dans un creux. Ils grimpent assez péniblement vers les hauteurs; les quatre-vingt-un ans du philosophe pesant sur lui, on n'avançait guère, et la clarté arrivait vite. Déjà quelques teintes vives et rougeâtres se projetaient à l'horizon. Voltaire s'accroche au bras du guide, se soutient sur M. de Latour, et les contemplateurs s'arrêtent sur le sommet d'une petite montagne. De là, le spectacle était magnifique : les rochers du Jura, les sapins verts se découpant sur le bleu du ciel dans les cimes, ou sur le jaune chaud et âpre des terres; au loin, des prairies, des ruisseaux; les mille accidents de ce suave paysage qui précède la Suisse et l'annonce si bien; enfin, la vue qui se prolonge encore dans un horizon sans bornes, et un immense cercle de feu empourprant tout le ciel. Devant cette sublimité de la nature, Voltaire est saisi de respect, il se découvre, se prosterne, et quand il peut parler, ses paroles sont un hymne : « Je crois, je crois en toi! » s'écria-t-il avec enthousiasme; puis décrivant, avec son génie de poète et la force de son âme, le tableau qui réveillait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables strophes qu'il improvisait : « Dieu puissant, je crois! » répétait-il encore. Le té-

Digitized by Google

moin de cette scène ajoute que Voltaire se releva ensuite vivement, secoua la poussière de ses genoux, et, reprenant sa figure plissée, prononça quelques paroles irrévérencieuses contre la religion révélée. »

Pour échapper à la responsabilité de ses livres, Voltaire avait recours à la ruse. Il publiait deux éditions, l'une réservée et reconnue, l'autre clandestine et cachée sous un pseudonyme, où il donnait libre carrière à sa verve cynique. Si quelque critique venait à déchirer le voile, il criait à la calomnie. Ainsi, à propos de son roman de « Candide », qui est un outrage à la Providence, il disait : « Je regarde comme une injure cruelle l'artifice des auteurs qui mettent sous mon nom ce scandaleux écrit. » Et à propos de son abominable poème contre Jeanne d'Arc, il écrivit au pasteur Vernes : « Je fus saisi d'horreur à la vue de ce manuscrit odieux, qui insulte avec autant d'insolence que de platitude à tout ce qu'il y a de plus sacré... Ma juste indignation me détermina à faire remettre entre les mains d'un magistrat cette feuille punissable, qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé, imbécile. » On ne saurait mieux qualifier cet affreux ouvrage, auquel il travailla toute sa vie. Il fit de même pour le « Dictionnaire philosophique » ; il écrivit à d'Alembert : « Dès qu'il y aura du danger, je vous demande en grâce de m'avertir, afin que je désavoue l'ouvrage dans tous les papiers pu-

Digitized by Google

blics avec ma candeur et mon innocence ordinaires. »

Quelquefois Voltaire va plus loin. Il impute ses livres à d'autres, qu'il expose aux vengeances du pouvoir. Ainsi, il attribua au jeune La Harpe son ignoble pamphlet, intitulé : « Anecdotes sur Fréron » ; Fréron était un de ses critiques. Mais il eut la honte d'être forcé de rétracter cette odieuse calomnie.

D'autres fois, le patriarche de Ferney, pour donner le change au pouvoir et à l'opinion, jouait l'homme religieux et faisait le Tartuffe. Il allait à la messe, il donnait le pain bénit et faisait ses pâques. Il cherchait dans la profanation du plus auguste sacrement du culte catholique le moyen de se mettre à l'abri des soupçons du clergé. En 1754, il avait déjà communié à Colmar, pour tromper les agents chargés de surveiller sa conduite. En 1761, il écrit à son ami, le comte d'Argental, conseiller au parlement de Paris : « Si j'avais cent mille hommes, je sais bien ce que je ferais ; mais comme je ne les ai pas, je communierai à Pâques, et vous m'appellerez hypocrite tant que vous voudrez. » En 1767, il communia encore. « Je me trouve entre deux évêques du XVI[e] siècle, écrit-il au même d'Argental ; il faut hurler avec ces sacrés loups... J'édifie tous les habitants de mes terres et tous mes voisins, en communiant. » L'année suivante, il tomba malade et crut qu'il allait mourir. Il demanda les secours de l'Eglise. Le curé de Ferney exigea une rétrac-

Digitized by Google

tation de ses ouvrages irréligieux. Voltaire signe une profession de foi devant notaire et témoins : il déclare que « jamais il n'a cessé de respecter et de pratiquer la religion catholique professée dans le royaume, que si jamais il lui était échappé quelque indiscrétion préjudiciable à la religion de l'État, il en demandait pardon à Dieu et à l'État, et qu'il a vécu et veut mourir dans l'observance de toutes les lois du royaume, et dans la religion catholique étroitement unie à ces lois. » Ses amis de Paris, d'Alembert, d'Argental et d'autres se plaignaient de ces actes d'hypocrisie et de lâcheté, qui ne faisaient pas honneur au parti philosophe. Voltaire s'excuse comme il peut, et dit que « le déjeuner était indispensable pour désarmer la superstition et la malice, et que c'était un bouclier pour repousser les traits mortels qu'on lui lançait. »

On voit que Voltaire n'avait pas envie de souffrir pour la philosophie ; il n'avait pas le courage du martyre. Il a même nié le courage militaire. « Moi, chétif, écrivit-il à Frédéric II, je soutiens que si César se trouvait seul, pendant la nuit, exposé à une batterie de canons, et qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait le lendemain Caïus-Julius César plongé jusqu'au cou. »

Voltaire, dans ses attaques contre la religion, montré

Digitized by Google

quelquefois une étourderie incroyable. On dirait qu'il tient moins à avoir raison qu'à mettre les rieurs de son côté. Ainsi, pour faire mentir les livres saints sur le déluge, il dit : « Que la mer ait couvert de hautes montagnes, c'est une idée qui choque toutes les lois de la gravitation et de l'hydrostatique. » Comme si l'auteur de ces lois n'avait pu les modifier et les changer. Voltaire ne savait pas que les montagnes se sont formées par des soulèvements du sol, et que ce qui était le fond de la mer a pu devenir les Alpes et les Pyrénées. Quant aux débris de coquillages trouvés sur les montagnes, il en expliquait l'existence par des écailles d'huîtres qu'auraient mangées des voyageurs, et par des coquilles que de prétendus pèlerins auraient semées sur leur passage. Buffon, qui n'entendait pas raillerie sur l'histoire naturelle, se moqua beaucoup des huîtres et des coquilles de Voltaire. Les deux grands hommes se querellèrent. Mais enfin la paix se fit. « Je n'ai pas voulu rester brouillé avec lui pour des coquilles, disait Voltaire. » Buffon lui envoya un exemplaire de ses « Œuvres » ; Voltaire le remercia, en lui parlant de son devancier, Archimède Ier. Le naturaliste répondit qu'on ne dirait jamais Voltaire II.

Dans une autre circonstance, Voltaire montre que la chimie ne lui était pas plus familière que la géologie. Il s'égaie sur l'histoire du veau d'or. « Il est impossssible de réduire l'or en poudre qu'on puisse avaler, dit-il ; et

Digitized by Google

l'art de la plus savante chimie n'y suffit pas. Donc, le récit de Moïse est un conte absurde. » L'abbé Guénée, le plus spirituel de ses adversaires, qui le battit souvent avec ses propres armes, celles de la raillerie, lui conseille de lire le premier livre de chimie venu. « Vous y verrez, lui dit-il, que le sel de tartre, mêlé au soufre, dissout l'or, au point de le réduire en une poudre qu'on peut avaler. »

Voltaire semblait avoir la prétention, aussi peu justifiée, de savoir la langue de Platon et celle de Moïse ; il citait souvent des mots grecs et hébreux, et il faisait des bévues d'écolier : il mettait, par exemple, « daimonoi » pour « daimonès », « basiloi » pour « basileis », « idioto,» pour « idiotai », etc. Guénée relève ces bévues et bien d'autres. Voltaire répond que ce sont des fautes d'impression. « En vérité, réplique Guénée, vos imprimeurs genevois ont un goût prononcé pour les « oi » ! Est-ce qu'ils croient que tous les mots grecs se terminent en « oi »? Quant à l'hébreu, Voltaire n'osa pas le mettre sur le compte des imprimeurs. « J'ai pris un rabbin pour m'enseigner l'hébreu, et je n'ai jamais pu l'apprendre. » Et il ajoutait : « L'abbé, il m'importe beaucoup d'être lu et peu d'être cru. » — « Mais puisque vous ne savez pas l'hébreu, réplique Guénée, cessez donc de tant parler d'hébreu, de tant disserter sur l'hébreu ; cessez surtout de jeter à vos adversaires, d'un ton confiant, des tas de

Digitized by Google

mots hébreux, en les insultant, comme s'ils devaient tous prendre de l'hébreu pour du bas-breton. »

Cette prétention à tout savoir ne trompait pas même les amis de Voltaire. D'Alembert rencontra un jour à Ferney un savant professeur de droit à Genève, qui admirait l'universalité des connaissances du maître de la maison. « Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible, ajouta-t-il. — Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en géométrie. »

Un autre reproche encouru par Voltaire, ce sont les flatteries sans dignité qu'il adressa, toute sa vie, aux rois, aux grands et aux écrivains de tous les pays. Cet homme, qui se moque des humbles dédicaces de Corneille, avait appelé le cardinal Dubois « le Richelieu de son siècle et le génie de la France ». Il était arrivé aux dernières limites de l'éloge avec Frédéric II, à qui on ne peut accorder une place, comme écrivain, que parmi les auteurs du second ordre. Il s'était déclaré le chevalier, le poète de madame de Pompadour, et il rima les mêmes compliments à madame Dubarry, cette femme qui domina les dernières et les plus honteuses années du gouvernement de Louis XV. Il ne cessa d'encenser, pendant plus de quarante ans, ce duc de Richelieu, qu'il appelle toujours son « héros », et qui, malgré la prise de Port-Mahon, mérite plus de place dans la chronique scandaleuse que dans les annales militaires du XVIII[e] siècle. Il

Digitized by Google

dépasse toutes les bornes en s'adressant à la czarine Catherine II, qui devait sa couronne à un crime. « Que voulez-vous? il faut aimer ses amis avec leurs défauts. » Un des « défauts » de cette impératrice, c'était d'avoir fait étrangler son mari. Mais elle envoyait de belles fourrures à Voltaire, qui était très-frileux. « Ma « Cateau » aime les philosophes, disait-il, son mari aura tort devant la postérité. » Pour lui, Catherine, « c'est l'âme de l'univers, qui sait tout animer à la fois. »

« C'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière, »

lui écrit-il, en se déclarant « le prêtre de son temple ». Il lui écrit encore : « Je n'ai plus qu'un souffle de vie, mais je l'emploierai à vous invoquer, en mourant, comme ma sainte, et la plus sainte assurément que le Nord ait jamais portée. »

Il lui écrit, en parlant des confédérés de Bar, qui défendaient l'indépendance de leur pays : « Une autre peste est celle des confédérés de Pologne. Je me flatte que Votre Majesté les guérira de leur maladie contagieuse. » Il la félicite « d'avoir établi la liberté de conscience en Pologne, » et il l'exhorte à traiter les Turcs comme elle a traité les Polonais. Il semble même appeler le joug moscovite sur la France, dont il parle d'une manière bien peu patriotique : « Et je suis encore chez les Welches ! et

Digitized by Google

je respire leur atmosphère! et il faut que je parle leur langue!... Mais je ne veux point mourir parmi eux! » (10 juillet 1771.)

Ce n'est pas seulement aux souverains et aux grands, c'est aussi aux gens de lettres que Voltaire prodigue des compliments sans sincérité. Il écrit à d'Alembert : « Mon cher grand homme... Adieu, aigle. » Il traite aussi de grand homme le matérialiste Helvétius; il l'appelle « son cher rival, son poète, son philosophe. » Il salue La Harpe, bon prosateur, mais poète médiocre, le rocailleux Lemierre, le déclamateur de Belloy, comme ses « successeurs au sceptre de Thalie. »

Mais tout en caressant d'une main, Voltaire égratigne souvent de l'autre. S'il envoie au roi Stanislas Leczinski des lettres pleines d'une respectueuse affection, en revanche il écrit à Thiriot, son agent à Paris, « sa trompette », comme il l'appelle, que « c'est un roi imbécile, qui fait de mauvais livres avec un secrétaire ex-jésuite. »

Voltaire se permet même des trahisons envers ses royaux correspondants. Ainsi, le roi de Prusse lui confie une satire qu'il a faite contre le duc de Choiseul. Voltaire livre la satire au ministre, et il proteste à Frédéric II qu'il n'en a rien laissé transpirer, et que madame Denis a brûlé l'ouvrage.

Si Voltaire possédait à fond l'art de la flatterie, il n'ignorait pas non plus le vocabulaire de l'injure. Cet homme

Digitized by Google

qui censurait tout et qui se raillait des choses les plus vénérables, ne pouvait souffrir la critique la plus modérée. Défenseur de la liberté de la presse, il voudrait faire enfermer, brûler ou pendre tous ceux qui s'avisent de censurer ses ouvrages. Il accable de sarcasmes outrageants et les deux Rousseau, persécutés et malheureux, et Lefranc de Pompignan, homme sincèrement religieux, mais d'une vanité ridicule, et Gresset, l'auteur de la belle comédie du « Méchant » et du charmant petit poème de « Vert-Vert », et le savant Larcher, et les jésuites Nonotte et Patouillet, qui avaient relevé ses erreurs et ses bévues historiques. Il descend à d'ignobles grossièretés contre des hommes indignes de se mesurer avec lui. Il oublie le mot de Frédéric II, « que les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance. » Ce qu'il a écrit contre Desfontaines, Fréron et La Beaumelle, hommes médiocrement estimables sans doute, mais dont le plus grand tort aux yeux de Voltaire était de médire de lui, et contre Clément, de Dijon, qu'il appelle plaisamment « Clément Maraud » et « Clément l'Inclément », formerait le plus dégoûtant amas d'injures qui aient jamais coulé de la plume d'un libelliste.

De toutes ses querelles littéraires, la plus déplorable fut celle qu'il engagea contre Jean-Jacques Rousseau. En voici l'origine. En 1755, à propos du tremblement de terre de Lisbonne, Voltaire écrivit un poème où il attaquait la

Digitized by Google

maxime « tout est bien », et où il cherchait à prouver que « tout est mal ». Rousseau le réfuta dans son admirable lettre sur la Providence, où l'on trouve toutes les qualités de son style, sans aucun de ses défauts. Il la termina par ce touchant retour sur lui-même : « Je ne puis m'empêcher de remarquer une opposition singulière entre vous et moi dans le sujet de cette lettre. Rassasié de gloire, et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance ; et vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite, et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez, mais j'espère ; et l'espérance embellit tout. » (1756.)

Voltaire, dans sa réponse, évita de réfuter les raisonnements de son adversaire. Il se dit malade et invita Rousseau à venir le voir. « Comptez, lui disait-il en finissant, que personne ne vous estime plus que moi, malgré mes mauvaises plaisanteries, et que personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement. »

Rousseau ne répondit pas à cette invitation. Mais deux ans après, il fit paraître sa fameuse « Lettre à d'Alembert », éloquente déclamation contre le théâtre, qu'il traite de source de corruption. Ce ne fut qu'en 1760 qu'il renoua sa correspondance avec Voltaire, pour lui dire

Digitized by Google

que la lettre sur la Providence avait été imprimée à son insu. Il terminait sa lettre par une de ces boutades qui lui étaient familières, et que rien ici ne saurait justifier : « Je ne vous aime point, monsieur, disait-il à Voltaire ; vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu ; vous avez corrompu ma république en lui donnant des spectacles ; vous avez aliéné de moi mes concitoyens pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux ; c'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable ; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin, puisque vous l'avez voulu ; mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, si vous l'aviez voulu. » (1760.)

Voltaire, qui jusqu'alors ne s'était rendu coupable que de quelques plaisanteries contre le radicalisme de Rousseau, contre sa « sagesse iroquoise », se fâcha tout de bon, quand il le vit attaquer le théâtre et détourner les Genevois d'aller voir jouer la comédie aux Délices et à Ferney. Attaquer le théâtre, c'était attaquer Voltaire. Aussi, il ne garda plus de ménagements. « Rousseau, dit-il à d'Alembert, m'écrit la plus impertinente lettre que

Digitized by Google

jamais fanatique ait griffonnée. Il m'écrit en propres mots : « Vous avez corrompu Genève pour prix de l'asile qu'elle vous a donné, » comme si je me souciais d'adoucir les mœurs de Genève, comme si j'avais besoin d'un asile, comme si j'en avais pris un dans cette ville de prédicants sociniens, comme si j'avais quelque obligation à cette ville ! » Depuis, il ne cessa de poursuivre Rousseau de ses sarcasmes injurieux en vers et en prose. Il le représente spirituellement :

> Mordant également la main
> Ou qui le frappe, ou qui l'enchaîne,
> Ou qui lui présente du pain.....

Dans le poème de « la Guerre civile de Genève », il le peignit d'abord sous des traits assez exacts, quoique bien sévères :

> Il se connaît finement en amis ;
> Il les embrasse, et pour jamais les quitte.
> L'ingratitude est son premier mérite.
> Par grandeur d'âme il hait ses bienfaiteurs.
> Versez sur lui les plus nobles faveurs ;
> Il frémira qu'un homme ait la puissance,
> La volonté, la coupable impudence,
> De l'avilir en lui faisant du bien.
> Il tient beaucoup du naturel d'un chien ;
> Il jappe et fuit, et mord qui le caresse.

Mais plus loin il descendit à des grossièretés révoltantes qu'aucune plume ne devrait écrire.

Digitized by Google

Rousseau montra plus de dignité. Il n'injuria jamais son adversaire, quoiqu'il lui décochât quelques traits, comme ce dialogue supposé entre Voltaire et un ouvrier de Neufchâtel, qui est une piquante scène de comédie. Voltaire est censé y représenter Rousseau comme un homme sans foi, sans honneur, sans religion. « Sans religion! monsieur, répond l'ouvrier ; mais on dit que vous n'en avez pas beaucoup vous-même. — Qui ! moi, grand Dieu! et qui est-ce qui dit cela ? — Tout le monde, monsieur. — Ah ! quelle horrible calomnie ! Moi qui ai étudié chez les jésuites, moi qui ai parlé de Dieu mieux que tous les théologiens ! — Mais, monsieur, on dit que vous avez fait bien des mauvais livres. — On ment. Qu'on m'en montre un seul qui porte mon nom, comme ceux de ce croquant portent le sien, etc. »

Vers la fin de sa vie, Rousseau se vengea d'une manière digne d'un philosophe. En 1770, les hommes de lettres de Paris ayant résolu d'élever une statue à « Voltaire vivant », il envoya son offrande. Voltaire, qui faisait solliciter la souscription de Frédéric II, et qui finit par l'obtenir, pria d'Alembert « de faire rendre à Jean-Jacques sa mise ». Il ne tut point écouté, et il se vit forcé de subir la généreuse vengeance de son rival.

Voltaire montra plus de modération et de sagesse dans la querelle qu'il eut avec Gibbon, le célèbre historien anglais. Gibbon habitait Lausanne en 1776, et travaillait

Digitized by Google

à son grand ouvrage sur « la décadence et la chute de l'empire romain ». Il entra en correspondance avec Voltaire sans l'avoir jamais vu. Voltaire, qui avait peu de goût pour lui, se permit de lui décocher quelques traits. L'Anglais, pour se venger, fit une satire où il n'épargna pas les emportements, la malveillance, la jalousie et la vanité du patriarche de Ferney. Celui-ci rétorqua par une caricature de Gibbon, à qui il donnait une taille de nain, une tête énorme, une corpulence démesurée, un nez camus, etc., et il osa la lui envoyer. Toute correspondance cessa.

Peu de temps après, Gibbon dit au docteur Tronchin : « Voltaire s'est moqué de moi. On dit qu'il est loin d'être beau ; je veux aller le voir. » Tronchin, qui s'amusait des faiblesses de ces deux grands hommes, se hâta d'annoncer cette visite à Ferney. Voltaire dit à madame Denis, sa nièce, qui tenait sa maison : « Je suis menacé de la visite d'un Anglais qui est fort laid; recevez-le bien, car c'est un homme de mérite. Mais je ne veux pas le voir. » Là-dessus il s'enferma dans son cabinet. Le lendemain, Gibbon arriva. Madame Denis lui fit un accueil fort aimable et lui exprima ses regrets de ce que son oncle ne pouvait pas le voir. « Eh bien ! j'attendrai son bon plaisir, » répondit Gibbon. Il renvoya la voiture qui l'avait amené, et il resta. La nuit venue, on fut bien obligé de lui don-

Digitized by Google

ner une chambre. Trois jours se passèrent. Le quatrième, Voltaire, impatienté, écrivit à Gibbon : « Monsieur, Don Quichotte prenait des auberges pour des châteaux ; et vous, vous prenez mon château pour une auberge. » Gibbon lui répondit par ces quatre vers :

En ces lieux, je comptais voir le dieu du génie,
L'entendre, lui parler et m'instruire en tout point ;
Mais comme Lucullus, à qui je porte envie,
Chez vous on boit, on mange et l'on ne vous voit point.

Puis il partit, après s'être informé de toutes les habitudes de Voltaire. Il revint de grand matin, quelques semaines après, et il se glissa dans l'écurie sans être aperçu. « Mon ami, dit-il au cocher, je te promets un bon pourboire si tu fais courir dans cette allée le cheval favori de ton maître. » Le cocher ne se le fit pas dire deux fois. Il lâcha le cheval, qui se mit à trotter dans le jardin. Voltaire l'entendit de sa bibliothèque, et il accourut en robe de chambre et en bonnet de nuit pour l'arrêter. Il avait alors quatre-vingt-deux ans ; il était d'une maigreur affreuse ; il n'avait ni lèvres, ni dents, ni cheveux. L'Anglais, caché derrière une charmille, put l'examiner à son aise. Quand il s'en fut donné à cœur joie, il battit des mains et lui dit : « Enfin, je vous vois, M. de Voltaire ; vous n'êtes pas beau non plus. » Voltaire, furieux d'avoir été surpris, rentra dans sa bibliothèque et dit à son se-

Digitized by Google

crétaire Wagnière : « Courez après cet Anglais et demandez-lui douze sous pour avoir vu la bête. » Wagnière atteignit Gibbon près de la grille et fit sa commission. « C'est juste, dit Gibbon ; voilà vingt-quatre sous. Vous direz à votre maître que j'ai payé pour deux séances ; je reviendrai demain. »

Voltaire comprit qu'il n'avait pas joué le beau rôle dans cette aventure. « Ce diable d'Anglais est plus malin que moi, dit-il ; c'est un homme capable de me jouer quelque mauvais tour. Il faut que je fasse ma paix avec lui. Wagnière, allez l'inviter à venir dîner demain avec moi. » Le lendemain, il l'envoya chercher dans sa voiture ; il l'attendit à son arrivée et lui fit l'accueil le plus gracieux. Gibbon, de son côté, fut fort aimable et se garda bien de faire allusion à ce qui s'était passé la veille. Depuis, nos deux grands hommes ne cessèrent de se voir et de se traiter en amis.

Voltaire eut aussi quelques prises avec Piron, et l'avantage ne fut pas toujours de son côté. « Piron, dit Grimm, était une machine à saillies, à traits, à épigrammes. Dans le combat à coups de langue, c'était l'athlète le plus redoutable. Il avait la repartie plus terrible que l'attaque. Voilà pourquoi Voltaire craignait comme le feu la rencontre de Piron. »

Ces deux poètes se voyaient quelquefois au château de Livry. Un matin, Piron trouva Voltaire seul au salon, de-

Digitized by Google

vant la cheminée, nonchalamment étendu dans un grand fauteuil, les pieds posés sur les chenets. Il s'inclina quatre ou cinq fois, pour donner à entendre qu'il voulait un peu de place au feu. Voltaire fit un léger salut, mais ne bougea pas. Alors Piron roule un fauteuil et se fait le plus de place qu'il peut. Voltaire tire sa montre, Piron sa tabatière; le premier prend les pincettes; le second prend du tabac; l'un se mouche, l'autre éternue. Voltaire, visiblement contrarié, se met à bâiller avec effort; Piron se met à rire. Voltaire tire de sa poche une croûte de pain et la mange en la faisant craquer sous ses dents; Piron tire de la sienne un flacon de vin et le boit lentement avec un admirable glou-glou. Pour le coup, M. de Voltaire se fâche. « Monsieur, dit-il d'un air de grand seigneur, j'entends raillerie tout comme un autre; mais votre plaisanterie, si c'en est une, passe les bornes. — Monsieur, c'est si peu une plaisanterie que mon flacon est vide. — Monsieur, reprend Voltaire, je sors d'une maladie qui m'a laissé un besoin continuel de manger, et je mange. — Mangez, monsieur, mangez, dit Piron; c'est à merveille. Pour moi, je sors de Bourgogne, avec un besoin continuel de boire, et je bois. »

Un autre jour, Voltaire lisait une tragédie, où il y avait quelques vers imités de Corneille et de Racine. Chaque fois que Piron en reconnaissait un, il faisait une profonde révérence. Voltaire, impatienté, s'interrompit pour lui en

Digitized by Google

demander la raison : « Allez toujours, monsieur, ne faites pas attention, répondit Piron; j'ai l'habitude de saluer les gens de ma connaissance. »

Cette tragédie eut peu de succès. Voltaire demanda à Piron ce qu'il en pensait. « Je pense, répondit Piron, que vous voudriez bien que je l'eusse faite. »

Nous avons tracé le triste tableau des faiblesses de Voltaire. Hâtons-nous de passer aux ouvrages et aux actions qui lui font un éternel honneur. Tout en attaquant les religions révélées, Voltaire ne cessa de défendre en vers et en prose l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la liberté morale, et de réfuter l'athéisme et le matérialisme de d'Holbach, d'Helvétius et de La Mettrie, qu'il poursuivait de ses piquantes railleries. Helvétius prétendait que l'homme n'a que des sens; Voltaire disait qu'Helvétius prenait ses cinq sens pour du bon sens. Un autre ne voyait dans les hommes que des poissons perfectionnés; il lui demandait plaisamment s'il descendait d'un turbot ou d'une morue. En même temps, il combattait tous les abus et prêchait toutes les réformes pratiques que lui signalait son bon sens. Il réclamait la liberté de penser et d'écrire, et la tolérance religieuse comme des droits naturels; il plaida un des premiers la cause des protestants, qui étaient hors la loi depuis la révocation de l'édit de Nantes, et voulait que les contrats de mariage, les testaments et les inhumations rentrassent dans le

Digitized by Google

droit civil. Il demandait l'établissement du jury et celui des juges de paix, la libre défense des accusés, l'abolition de la question et de la confiscation des biens, l'adoucissement de la pénalité contre les hérétiques, les sacriléges et les suicidés dont on exécutait le cadavre. Il poursuivait avec un zèle infatigable les erreurs judiciaires, et souvent il eut le bonheur de réparer des injustices barbares et même de sauver des victimes innocentes.

En 1762, un négociant calviniste de Toulouse, nommé Calas, fut accusé d'avoir pendu son fils, pour l'empêcher de se faire catholique. Il est probable que ce jeune homme s'était suicidé. Calas n'en fut pas moins condamné à mort sur de simples présomptions par des juges prévenus, et il expira sur la roue en protestant de son innocence. Sa famille, ruinée par la confiscation et flétrie par le préjugé, alla chercher une retraite et des consolations auprès de ses coréligionnaires de Genève. Voltaire fut informé des détails de cette affaire. Persuadé de l'innocence du malheureux Calas, il résolut de le faire réhabiliter. Il écrit au duc de Choiseul, alors premier ministre, et aux avocats les plus célèbres du barreau de Paris; il excite leur sympathie et leur zèle, corrige leurs mémoires et leurs plaidoyers, et y ajoute des écrits plus courts, plus animés, seduisants par l'esprit et par le style. Il écrit à Catherine, à Frédéric II, aux rois de Pologne et de Danemark, qui envoient leur offrande à cette famille infortu-

Digitized by Google

née. Après trois ans de généreux efforts, le patriarche de Ferney eut le bonheur de voir le procès révisé, Calas déclaré innocent, sa mémoire réhabilitée et sa famille dédommagée, par le trésor public, du tort que l'injustice des premiers juges avait fait à sa fortune. Voltaire disait que, pendant ces trois ans, s'il lui échappait le moindre sourire, il se le reprochait comme un crime.

Peu de temps après la mort de Calas, une jeune fille protestante de la même province, qu'on avait enfermée dans un couvent pour la forcer à se convertir, d'après les ordonnances alors en vigueur, s'était échappée et avait été trouvée morte dans un puits. On accusa son père, nommé Sirven, de l'avoir tuée. Il eut heureusement le temps de s'échapper, et il se réfugia à Genève. Il fut condamné à mort par contumace. Voltaire prit en main cette nouvelle cause. Il écrit aux membres éminents du parlement et aux premiers avocats de Toulouse, il excite leur courage, il les flatte avec son adresse ordinaire, et en gagne plusieurs qui se déclarent hautement en faveur de l'accusé. Sirven osa se présenter pour faire purger sa contumace, et ses défenseurs, guidés par les conseils de Voltaire, obtinrent un acquittement.

Voltaire plaida avec le même zèle et le même succès la cause du comte de Morangiès, que des bourgeois accusaient de les avoir frustrés d'une somme considérable; celle de six gentilshommes, qu'un ordre religieux avait

Digitized by Google

dépouillés de leurs biens pendant leur minorité; celle des paysans de Gex, qui voulaient se délivrer du servage et dont il obtint l'affranchissement.

Mais il fut moins heureux dans ses efforts pour sauver le chevalier de La Barre et le comte de Lally. Le jeune La Barre, déclaré coupable, sur de vagues soupçons, d'avoir chanté des chansons impies et d'avoir mutilé un crucifix sur le pont d'Abbeville, fut condamné à une mort atroce pour un méfait qui ne méritait qu'une sévère correction; on le mit à la torture, on lui arracha la langue et on le décapita. Voltaire éleva la voix contre cette horrible sentence et il flétrit de toutes ses forces « ces assassins en robe dont il aurait voulu manger le cœur ». Il recommanda le jeune d'Étalondes, complice de La Barre, au roi Frédéric, et lui obtint le grade de capitaine dans l'armée prussienne.

Le comte de Lally, gouverneur des possessions françaises dans l'Inde, n'avait éprouvé que des revers. A son retour, il fut injustement accusé de concussion et de trahison, condamné à mort et mené au supplice un bâillon à la bouche. Cette exécution inique, qui rappelle celle de l'amiral Byng, excita l'indignation de Voltaire. Il ne put sauver la victime; mais, à force de persévérance et d'éloquence, il finit par dissiper les préventions, et par opérer un retour de l'opinion publique en sa faveur. Lorsque, douze ans plus tard, le fils du comte de Lally

Digitized by Google

entreprit de faire réhabiliter la mémoire de son père, il trouva les esprits préparés à le soutenir dans ce devoir filial. Voltaire était mourant quand on lui annonça cette heureuse nouvelle ; il se ranima pour féliciter le jeune comte de Lally, et il lui écrivit ce billet qui fut le dernier acte de sa vie :

« Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle ; il embrasse bien tendrement M. de Lally ; il voit que le roi est le défenseur de la justice : il mourra content. »

On ne saurait trop regretter que Voltaire, si préoccupé des intérêts de l'humanité, n'ait pas compris combien le christianisme est favorable au progrès intellectuel et moral de la race humaine, et qu'il ait méconnu la divinité de Celui qui « passa sur la terre en guérissant les hommes et en leur faisant du bien », et dont il a dit, dans un de ses plus beaux vers, qu'Il

A daigné tout nous dire en nous disant d'aimer.

Citons encore une bonne action de Voltaire. En 1760, on lui recommanda une jeune fille pauvre, descendante d'un oncle de Corneille, et qu'on faisait passer à tort pour l'arrière-petite-fille de ce grand homme. « C'est le

Digitized by Google

devoir d'un soldat, répondit-il, de servir la fille de son général. » Il accueillit chez lui cette jeune fille, il lui fit donner une éducation distinguée, et il la maria plus tard à un officier de son voisinage. Il voulut, par délicatesse, qu'elle dût sa dot aux ouvrages du grand poète dont elle portait le nom. Il publia une édition de Corneille, l'enrichit de notes et de commentaires, et la fit vendre au profit de sa jeune protégée.

Un contemporain de Voltaire nous fait connaître le genre de vie qu'il menait à Ferney. Il restait dans son lit jusqu'à midi. Alors il se levait, recevait ou travaillait jusqu'à deux heures. Ensuite, il allait se promener en carrosse jusqu'à quatre dans ses bois ou à la campagne. Il ne dînait point; il prenait du café ou du chocolat. Il travaillait jusqu'à huit heures, et il se montrait alors pour souper. Dans les dernières années, sa santé devint fort chancelante; certains jours, il était si faible qu'il ne pouvait pas se montrer; le lendemain, c'était comme une résurrection. Il avait plus de cent cinquante mille livres de rente, ce qui fait plus de quatre cent mille livres de notre monnaie actuelle. La dépense de sa maison se montait à quarante mille livres environ; il en mettait vingt mille pour le gaspillage, les incidents, etc., et il plaçait le reste à gros intérêts.

Cependant, Voltaire désirait ardemment revoir Paris: il voulait juger de l'état de l'opinion publique, jouir de

Digitized by Google

sa gloire au milieu de ses admirateurs de la capitale, et y ajouter encore un succès dramatique, en faisant jouer la tragédie « d'Irène », qu'il venait de terminer. « Voltaire, disait Diderot, a de la gloire pour un million, et il en veut encore pour deux liards. » Ce fut au commencement de février, en 1778, qu'il se mit tout à coup en route. Le ministère n'osa ni permettre le voyage ni s'y opposer.

Arrivé à Paris le 10 février, Voltaire descendit chez le marquis de Villette, au coin de la rue de Beaune et du quai qui porte aujourd'hui son nom. Une heure après, il alla gaillardement à pied faire une visite au comte d'Argental, son ami, qui demeurait près de là, sur le quai d'Orsay. On remarqua son accoutrement singulier : il était enveloppé d'une vaste pelisse et avait la tête dans une perruque de laine surmontée d'un bonnet rouge et fourré. Comme on était en carnaval, les enfants le prirent pour un masque et le suivirent en le huant.

Le lendemain et les jours suivants, Voltaire reçut la cour et la ville, qui vinrent lui rendre hommage. Les courtisans les plus distingués et les hommes les plus éminents briguaient l'honneur de lui être présentés. Louis XVI ayant déclaré qu'il ne l'aimait ni ne l'estimait, la reine Marie-Antoinette n'osa pas lui donner d'audience publique ; mais elle lui fit dire qu'elle serait bien aise qu'il vînt à la cour assister à la représentation de quel-

Digitized by Google

qu'une de ses pièces. Le jeune comte d'Artois, depuis Charles X, le fit assurer du plaisir qu'il aurait à le voir au théâtre ; le duc d'Orléans l'invita et lui fit un accueil gracieux au Palais-Royal. Le « Vieux Suisse », comme il s'appelait, se sentit bientôt fatigué de son long voyage et de cette foule de visites à faire ou à recevoir. Il tomba dangereusement malade d'un crachement de sang, à la suite des efforts qu'il fit dans une répétition « d'Irène », en déclamant la pièce presque en entier, pour donner à chaque acteur le ton de son rôle. Le docteur Tronchin avait beau lui recommander le repos, il continuait de s'agiter, de travailler, de voir du monde. Tronchin se crut obligé de lui faire connaître le danger de son état, et même de lui parler de sa fin. Voltaire, effrayé, demanda les secours de la religion ; il fit sa confession à l'abbé Gauthier, chapelain des Incurables, et il signa cette profession de foi :

« Je soussigné déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un vomissement de sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me traîner à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'abbé Gauthier, prêtre, je me suis confessé à lui, et que si Dieu dispose de moi, je meurs dans la sainte religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, et que, si j'avais scandalisé l'Eglise, j'en de-

Digitized by Google

mande pardon à Dieu et à elle. » (6 mars.) Condorcet, d'Alembert et d'autres philosophes vinrent le gourmander ; il répondit qu'il ne voulait pas que son corps fût jeté à la voirie.

Cependant le crachement de sang ayant cessé, la santé du malade se rétablit un peu. Dès qu'il se crut hors de danger, il reprit ses projets dramatiques, et il se montra plus actif, plus occupé de la gloire que jamais. « Irène » fut enfin jouée ; il se sentit trop faible pour assister à la première représentation, qui fut applaudie avec enthousiasme (24 mars). Ranimé par ce succès, Voltaire voulut faire le lendemain une promenade en voiture. Un contemporain nous a laissé la description de son costume. Il avait un habit rouge doublé d'hermine, une grande perruque à la Louis XIV, noire, sans poudre, et dans laquelle sa figure amaigrie était tellement enterrée, qu'on ne découvrait que ses deux yeux où brillait encore tout le feu du génie. Sa tête était surmontée d'un bonnet carré rouge, en forme de couronne, qui ne semblait que posé. Il avait à la main une petite canne à bec de corbin. Son carrosse était couleur d'azur, parsemé d'étoiles ; ce qui fit dire à un plaisant que c'était le char de l'Empyrée.

Le 1er avril, il fit une visite à l'Académie française, qui lui avait envoyé deux députations pour le complimenter. On le reçut comme le souverain de l'empire des lettres. Le

Digitized by Google

célèbre Franklin, qui se trouvait alors à Paris pour solliciter l'appui de la France en faveur des colonies anglaises d'Amérique révoltées contre la mère patrie, avait été invité à la séance. Les deux vieillards s'embrassèrent. Voltaire essaya de soutenir la conversation en anglais, mais bientôt il la continua en français : « Je n'ai pu, dit-il, résister au désir de parler un moment la langue de M. Franklin. » Franklin lui présenta son petit-fils et lui demanda sa bénédiction pour ce jeune homme : « God and liberty, » dit Voltaire, « voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de M. Franklin. »

Le soir, il se rendit au théâtre pour assister à la troisième représentation « d'Irène ». Ce fut un vrai triomphe. Un comédien alla lui mettre une couronne de lauriers sur la tête, dans sa loge, au milieu des acclamations de toute la salle. « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir, disait-il avec attendrissement, vous m'étouffez sous des roses. » La pièce, quoique faible, fut couverte d'applaudissements frénétiques. « Le parterre, dit un témoin oculaire, était dans les convulsions de la joie. » Après la représentation, le buste de Voltaire fut apporté sur la scène, et couronné par tous les acteurs. Au sortir du spectacle, il fendit avec peine la foule entassée sur son passage. Sa voiture fut dételée et traînée par la foule qui faisait retentir l'air des cris de « Vive Voltaire ! Vive la Henriade ! Vive

Digitized by Google

Mahomet ! Vive la Pucelle ! » Ce dernier cri annonçait que Paris sacrifiait à son idole le patriotisme et la pudeur publique ; et ce triomphe enthousiaste, décerné par la capitale tout entière au chef audacieux des ennemis du trône et de l'autel, montrait que la révolution tant prêchée par le dix-huitième siècle était accomplie dans les esprits. Dès ce jour on put prédire la chute de toutes les anciennes institutions. Il y avait déjà longtemps que Voltaire avait prévu les changements politiques qui se préparaient. Dès 1764, il écrivait au marquis de Chauvelin : « Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche qu'on éclatera à la première occasion ; et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux ; ils verront de belles choses. »

Au milieu de ce brillant séjour à Paris, Voltaire semblait redoubler d'activité. Tout en recevant ses nombreuses visites, il corrigeait ses anciens ouvrages, il achevait la tragédie « d'Agathocle » ; il entreprenait de réfuter les « Mémoires » encore secrets du duc de Saint-Simon ; il traçait à l'Académie française un nouveau plan pour la réforme de son « Dictionnaire », et proposait d'y mettre l'histoire de tous les mots de la langue, avec leur

Digitized by Google

origine, leur étymologie, leurs variations et leurs diverses significations, expliquées, non par des phrases faites au hasard, mais par des exemples pris dans les meilleurs écrivains. Ce dictionnaire, qui devint « sa dernière idée dominante, sa dernière passion, » avança peut-être sa mort, s'il en faut croire le docteur Tronchin, à qui nous devons le récit des derniers moments de son illustre malade.

« En comparant la mort de l'homme de bien, qui n'est que la fin d'un beau jour, à celle de Voltaire, écrit Tronchin à son ami Charles Bonnet, j'aurais vu bien sensiblement la différence qu'il y a entre un beau jour et une tempête... Cet homme donc était prédestiné à mourir entre mes mains. Je lui ai toujours parlé vrai, et malheureusement pour lui j'ai été le seul. — « Oui, mon ami, m'a-t-il dit bien souvent, il n'y a que vous qui m'ayez donné de bons conseils. Si je les avais suivis, je ne serais pas dans l'état affreux où je suis. Je serais retourné à Ferney ; je ne me serais pas enivré de la fumée qui m'a fait tourner la tête. Oui, je n'ai avalé que de la fumée ; vous ne pouvez plus m'être bon à rien. Envoyez-moi le médecin des fous ! Ayez pitié de moi ; je suis fou. » — Il devait partir le surlendemain des folies de son couronnement à la Comédie-Française ; mais il reçut une députation de l'Académie. Il s'y rendit, et là, par acclamation, il fut fait directeur de la compagnie. Il accepta la direc-

Digitized by Google

tion, qui est de trois mois. De ce moment-là jusqu'à sa mort, ses jours n'ont plus été qu'un ouragan de folie. Il en était honteux; quand il me voyait, il m'en demandait pardon. Il me priait d'avoir pitié de lui, de ne pas l'abandonner, surtout ayant de nouveaux efforts à faire pour engager l'Académie à travailler à un dictionnaire à l'instar de celui « della Crusca ». Ce dictionnaire a été sa dernière idée dominante, sa dernière passion. Il s'était chargé de la lettre « A », et il avait distribué les autres à vingt-trois académiciens, dont plusieurs s'en étant chargés de mauvaise grâce, l'avaient singulièrement irrité. — « Ce sont des fainéants, disait-il, mais je les ferai bien marcher. » — Et c'était pour les faire marcher, que, dans l'intervalle des deux séances, il a pris tant de drogues et a fait toutes les folies qui l'ont jeté dans l'état de désespoir et de démence le plus affreux. Je ne me le rappelle pas sans horreur. Dès qu'il vit que tout ce qu'il avait fait pour augmenter ses forces avait produit un effet contraire, la mort fut toujours devant ses yeux. Dès ce moment, la rage s'est emparée de son âme. Rappelez-vous les fureurs d'Oreste : « furiis agitatus obiit. » Voltaire expira le 30 mai 1778.

« Peu de moments avant sa mort, dit Grimm, le curé de Saint-Sulpice et l'abbé Gauthier se présentèrent à lui; il eut beaucoup de peine à les reconnaître. M. le curé de Saint-Sulpice s'approcha de son chevet; M. de Voltaire

Digitized by Google

étendit son bras autour de sa tête comme pour l'embrasser. Dans cette attitude, le curé lui adressa quelques exhortations, et le conjura de prouver, par quelques signes, qu'il reconnaissait la divinité de Jésus-Christ. A ces mots, les yeux de M. de Voltaire parurent se ranimer un peu ; il repoussa doucement le curé, en disant d'une voix inintelligible : « Hélas! laissez-moi mourir tranquille. » Alors le curé se tourna du côté de l'abbé Gauthier, en lui disant avec beaucoup de modération : « Vous voyez bien que la tête n'y est plus. » En effet, peu de moments après, Voltaire avait rendu le dernier soupir.

Le clergé de Saint-Sulpice ayant refusé la sépulture à Voltaire, son corps fut porté au monastère de Scellières, à sept lieues de Troyes en Champagne, et enseveli par les soins de l'abbé Mignot, son neveu et frère de madame Denis, qui en était commandataire, c'est-à-dire administrateur.

En 1791, le corps de Voltaire fut rapporté à Paris par l'ordre de l'assemblée constituante, et déposé en grande pompe dans l'église de Sainte-Geneviève, convertie en Panthéon national.

Nous avons raconté la vie de Voltaire. Pour le faire connaître tout entier, il faudrait analyser ses œuvres et y chercher les idées bonnes et mauvaises dont il fut le propagateur, et dont auront à le louer ou à le maudire de longues suites de générations. A côté de chapitres honteux,

Digitized by Google

on y trouverait des pages éloquentes en faveur de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la liberté politique, civile et religieuse. C'est Voltaire qui dit à des matérialistes ses contemporains : « L'immortalité de l'âme n'est pas une vérité probable ; c'est une vérité mathématique. » C'est lui aussi qui a écrit ces vers où il résume sa croyance en Dieu :

> Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père;
> Ce système sublime à l'homme est nécessaire :
> C'est le sacré lien de la société,
> Le premier fondement de la sainte équité,
> Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
> Si les cieux, dépouillés de leur empreinte auguste,
> Pouvaient cesser jamais de le manifester,
> Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Le cadre de cette « Étude », déjà un peu longue, nous force de nous en tenir à un compte-rendu rapide des principaux ouvrages de Voltaire.

Voltaire, insatiable de renommée, essaya tous les genres de la célébrité littéraire en prose et en vers, et déploya une souplesse admirable qui se pliait merveilleusement aux sujets les plus opposés. Il fut le premier poète du XVIIIe siècle, bien qu'il n'ait excellé que dans la poésie légère et mondaine, genre où l'esprit, qu'il appelle « la raison ingénieuse », peut jusqu'à un certain point suppléer les qualités qui lui manquaient. Dans les autres genres, l'esprit gâta souvent les dons heureux que ce

Digitized by Google

grand écrivain avait reçus de la nature. C'est un don si précieux, qu'on ne s'étonne pas qu'il l'ait prêté à tous ses personnages. Il a beau dire : « Il ne faut point faire parler les hommes autrement qu'ils ne parleraient eux-mêmes, » un défaut capital de « la Hénriade » et du théâtre de Voltaire, c'est que l'auteur s'y montre à chaque instant et qu'il exprime ses propres opinions, au lieu de laisser exprimer à ses personnages leurs idées et leurs sentiments. Voltaire est la preuve la plus éclatante de cette vérité, que l'esprit sert à tout et ne suffit à rien. C'est pour avoir cru qu'il suffit à tout, que Voltaire a tracé tant de portraits dont l'éclat ne cache pas la faiblesse, qu'il n'a souvent que de la finesse ingénieuse où le sujet demanderait de la profondeur, et qu'il prodigue les antithèses où l'on voudrait de bonnes raisons exprimées simplement. Combien de pages, dans son « Essai sur les mœurs », ne sont que l'abus de l'esprit ! On croit lire par moments un recueil de bons mots, d'épigrammes, de plaisanteries, plutôt qu'un livre d'histoire.

Voltaire prétendait « que les bons vers ne sont que de la prose bien faite. » Il se conforma trop à ce principe, et ses vers sont quelquefois prosaïques. Il a peu de ces formes hardies, de ces tours originaux, de ces riches couleurs, de ces vives images, de ces idées grandes, sublimes, qui sont le caractère même de la poésie. Il a dit lui-même :

Digitized by Google

Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Une clarté parfaite, une élégance sans apprêt, une facilité prodigieuse sont les qualités dominantes de sa versification. Il voulait que, pour juger des vers, on les mît en prose. Ce procédé peut préserver de quelques mauvais vers, de quelques fautes de langue ; mais que d'images, de tournures, d'inversions, d'ellipses, qui font que le vers est poétique, et qui ne peuvent être traduites en prose ! « Toute métaphore, pour être bonne, dit-il, doit former une image vraie et sensible, et fournir un tableau à un peintre. » D'après ce principe trop absolu, il faudrait blâmer de beaux vers comme ceux-ci, qui forment des images sans fournir de sujets de tableaux :

Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole. (PHÈDRE.)

Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
(ANDROMAQUE.

Quel débris parle ici de votre résistance ? (IPHIGÉNIE.)

Voltaire prend trop souvent la versification pour la poésie ; mais les vers ne sont pas plus nécessairement la forme de la poésie que le corps n'est l'enveloppe nécessaire de l'âme.

Un autre défaut bien sensible dans la versification de Voltaire, c'est l'uniformité. Ce grand écrivain ne connais-

Digitized by Google

sait pas la période poétique : ses vers sont coupés d'une manière monotone et détachés les uns des autres ; ils offrent peu de ces heureuses combinaisons, si familières à Racine, à Boileau et à La Fontaine, de ces coupes et de ces suspensions qui rompent la monotonie du grand vers, de ces variétés d'harmonie qui délassent l'oreille fatiguée de l'égale longueur des hémistiches et du retour perpétuel de la même mesure.

Outre le prosaïsme et la monotonie, on peut lui reprocher, dans la haute poésie, l'impropriété des mots, la vulgarité de la pensée et de l'expression, l'abus de la périphrase, des imitations trop peu déguisées de Corneille et de Racine, et des négligences fréquentes dans le choix des rimes. Il soutenait que la rime est faite surtout pour l'oreille, et il s'est peu soucié de satisfaire les yeux. « Il me semble, dit-il, que la poésie gagnerait beaucoup, si l'on voulait secouer le joug de cet usage déraisonnable et tyrannique : donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce serait leur donner de nouvelles pensées. » C'est vouloir établir des principes plus favorables à la paresse qu'à la perfection de la versification française.

En poésie, Voltaire tenta l'épopée, la tragédie, la comédie, l'ode, le poème philosophique, l'épître, la satire et tous les genres légers et badins:

C'est à Voltaire que la littérature française doit le seul poème épique qu'elle ait à citer, bien que « la Henriade »

Digitized by Google

soit moins une épopée qu'une élégante histoire en vers. Un poème épique doit être une œuvre inspirée par la foi et l'enthousiasme ; et « la Henriade », écrite par un poète incrédule et railleur, est une satire contre l'intolérance, le fanatisme et la superstition. Quoique l'auteur ait quelquefois admirablement réussi à exprimer les mystères chrétiens, il lui arrive de faire de singulières prières, comme celle qu'il prête à saint Louis :

> Père de l'univers, si tes yeux « quelquefois »
> Honorent d'un regard les peuples et les rois.

Dans la rigoureuse acception du mot « poème », qui veut dire « création », « la Henriade » mérite peu le nom de poème. Elle est calquée sur « l'Énéide » et la « Pharsale » : comme dans la « Pharsale », il y a plus de philosophie que de poésie ; comme « l'Énéide », elle a une tempête, un récit des événements antérieurs fait à une reine, une Gabrielle délaissée, une promenade dans l'autre monde, une prédiction des grandeurs et des maux de la patrie, et même une imitation du fameux « Tu Marcellus eris », appliqué au duc de Bourgogne, le regrettable élève de Fénelon.

Le plan de « la Henriade » est faible, et les différentes parties sont mal liées entre elles. Le récit des faits y est écourté et par conséquent peu intéressant pour le lecteur. Né dans un siècle élégant et incrédule, l'auteur se sent peu de goût pour l'époque grossière et fanatique de « la

Digitized by Google

Ligue ». Il la traite avec dédain et il la flétrit, au lieu de la raconter et de la peindre. Au récit des événements il ne mêle jamais de ces tableaux variés de mœurs locales, de ces riantes descriptions de la nature champêtre, qui délassent le lecteur fatigué du bruit des batailles. « Il n'y a pas seulement de l'herbe pour nourrir les chevaux, disait spirituellement Delille, ni de l'eau pour les désaltérer. »

A ce défaut ajoutons l'absence de tout intérêt dramatique : l'action ne marche que par le récit,et les personnages ne sont connus que par le portrait qu'en fait l'auteur ; mais ils ne se font jamais connaître par leurs actions et par leurs discours.

Voltaire n'a pas été plus heureux dans l'emploi du merveilleux chrétien. D'ailleurs, le sujet ne le comportait guère : il était difficile d'entourer de miracles la conversion toute politique de Henri IV, qui écrivait, la veille de son abjuration : « C'est demain que je fais le saut périlleux », et à qui le poète fait dire :

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Au lieu du merveilleux fourni par la religion, à laquelle il ne croyait pas, Voltaire personnifia des êtres allégoriques, et il fit parler la Discorde, la Politique, la Religion, le Fanatisme, la Vérité, c'est-à-dire de simples et froides abstractions.

Digitized by Google

Malgré ces défauts, « la Henriade » est au nombre des ouvrages les plus populaires de Voltaire. Elle renferme des morceaux admirables, comme la description du système planétaire, celle du Sommeil et de l'Envie, le massacre de la Saint-Barthélemy, la mort de Coligny et bien d'autres. Elle a servi à relever la mémoire d'un roi cher à la France, et à propager des maximes d'humanité, de tolérance et de liberté, qui font plus d'impression que si elles étaient exprimées en prose.

Les tragédies de Voltaire valent mieux que son poème épique. Les meilleures sont « Œdipe, Brutus, la Mort de César, Mahomet, Tancrède, Alzire, et surtout Mérope et Zaïre », qui passent pour ses chefs-d'œuvre. Dans l'impossibilité où nous sommes d'en donner ici l'analyse, nous nous bornerons à caractériser la manière de l'auteur et à montrer en quoi il se rapproche ou s'éloigne des deux grands maîtres de la scène française. Voltaire accepta la tragédie telle que Corneille et Racine l'avaient créée, avec les unités d'action, de temps et de lieu, avec la dignité des personnages, la noblesse du style, les formes polies, qui seules pouvaient plaire à une cour élégante et à un public dominé par elle. Mais il est inférieur à Corneille pour l'invention et le sublime, à Racine pour la simplicité de l'action, pour la régularité de la composition, pour la peinture du cœur et surtout pour la perfection du style ; à tous deux pour la gran-

Digitized by Google

deur et la profondeur des caractères : il n'a aucun personnage digne d'être comparé à Horace, à Pauline, à Phèdre, à Athalie. Il n'est pas plus heureux que ses deux modèles dans la vérité des mœurs historiques : ses Romains, ses Grecs, ses Chinois, ses Arabes, ses Turcs, ses Américains, sont tous couverts d'un léger vernis d'élégance française et de philosophie du dix-huitième siècle.

Ce qui distingue la tragédie de Voltaire, c'est qu'il ne se proposa pas seulement d'émouvoir et d'élever les esprits par le spectacle des passions et des catastrophes ; il la fit servir à combattre les idées anciennes et à propager les idées nouvelles : de là ces maximes philosophiques sur la liberté, la tolérance, la dignité humaine, qui avaient alors un but utile, quand elles ne sont pas irréligieuses, et qui étaient fort applaudies des contemporains, mais qui paraissent aujourd'hui froides, souvent communes, et presque toujours déplacées.

Un autre caractère des tragédies de Voltaire, c'est qu'il met plus de mouvement dans l'action, et qu'il y mêle des incidents romanesques et des coups de théâtre timidement empruntés au drame de « Shakespeare » : ainsi il évoque l'ombre de Ninus dans « Sémiramis », il fait apporter sur la scène le corps de César, il y fait paraître des chevaliers dans « Tancrède », le sénat et le peuple romain dans « Brutus ». En outre, il fit agrandir le fond du théâtre, il débarrassa l'avant-scène des ban-

Digitized by Google

quettes où des gentilshommes privilégiés se tenaient autant pour être vus que pour voir de plus près; il introduisit plus de pompe et de variété dans les décorations, plus de richesse dans les costumes, plus de pantomime dans le jeu des acteurs ; en un mot, il s'occupa plus du spectacle, du plaisir des yeux, que les deux grands créateurs de la tragédie française.

Aussi, pour goûter les tragédies de Voltaire, et leur rendre pleine justice, il faut les voir jouer. Elles perdent beaucoup à la lecture. Le lecteur, privé de l'éclat des décors, des effets scéniques, du jeu des acteurs, s'aperçoit davantage des vices du plan, du romanesque des situations, de la faiblesse des caractères esquissés plutôt que peints, des incorrections et des négligences du langage. Voltaire convient lui-même en vers charmants que la scène est beaucoup plus favorable à ses pièces que la lecture.

Voltaire échoua complètement dans le genre « comique ». La comédie, qui doit être l'image de la société, exige un génie capable d'observer les ridicules et de les mettre en action, d'approfondir un caractère et de le développer. Voltaire, esprit superficiel, ne voit dans les travers que des sujets de raillerie ; il ne sait pas les mettre en action, ni développer un caractère comique, ni se dépouiller de ses idées pour prendre celles des personnages qu'il met en scène.

Digitized by Google

Il ne fut pas plus heureux dans l'ode et dans l'opéra. Il avait l'esprit trop fin, trop raisonneur et trop sceptique pour s'élever jusqu'à l'enthousiasme. De plus, il manquait de cette perfection soutenue de style que demande la poésie lyrique.

Voltaire, dans ses « Poèmes philosophiques », est trop privé de chaleur et de foi ; s'il instruit, il touche peu. Mais sa versification est ferme, brillante, harmonieuse. Les meilleurs de ses poèmes sont sept « Discours sur l'homme », dont il prit l'idée première à Pope, sans lui rien emprunter pour les détails ni pour l'exécution. Dans le « cinquième discours », il vante les plaisirs de l'étude et finit par ces vers dignes de Virgile :

Dieu des êtres pensants, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts et de la solitude ;
Voilà mes passions ; mon âme en tous les temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolants.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des lois des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Épuisaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquille ;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asile.
Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux :
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,

Digitized by Google

Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits !
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis ;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

Les « Satires » de Voltaire sont excellentes ; il avait la veine éminemment satirique. S'il est moins pur, moins châtié que Boileau, il a bien plus de verve, d'aisance et d'enjouement. Ses « Épîtres » sont aussi d'un style moins soutenu, moins correct que celles de Boileau ; mais quel feu d'esprit, quelle facilité, quelle aimable urbanité, quelle flexibilité merveilleuse de ton et de style ! C'est surtout dans « l'Épître » familière,dans la poésie légère et mondaine, que Voltaire est resté sans rival. Ce genre, qui prend toutes les formes, et qui est tantôt négligé, tantôt paré, convenait admirablement à cet esprit si souple, si fin, si railleur. C'est là que Voltaire déploie en se jouant cette simplicité élégante, ce négligé soigné, et cette aisance qu'il appelle si bien « la grâce du génie ». Il est resté le souverain modèle de la poésie fugitive, même dans les vers de sa vieillesse, qui ne perdent rien en originalité, en aisance, en coloris, en agrément. Voyez quelles stances charmantes il adressait à madame du Deffant cinq ans avant sa mort :

Hé ! quoi ! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muse faible et surannée
Puisse encor fredonner des vers ?

Digitized by Google

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs :
Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours ;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre,
Qui n'obéit plus à mes doigts ;
Ainsi j'essaie encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

On regrette que le bon goût abandonne Voltaire même dans ses plus jolies pièces, et que cette main si légère, si gracieuse, s'appesantisse à chaque instant sur des traits qui blessent la religion, la morale ou la bienséance. Ses « Épîtres » les plus goûtées tournent à la satire, et il lui échappe des injures triviales contre des évêques, des jésuites, des capucins ou contre ses critiques. Il est difficile de trouver, dans ses nombreuses poésies légères un seul morceau qu'on puisse donner tout entier à la jeunesse.

La prose de Voltaire est supérieure à ses vers : c'est un modèle accompli de clarté, d'aisance, de sobriété, de souplesse, de rapidité, de grâce, de naturel et d'élégante simplicité. Ce style, qui coule avec une admirable limpi-

Digitized by Google

dité, suppose dans les idées une netteté plus rare qu'on ne croit. Il rappelle, à chaque page, le mot de Pascal : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. » On reproche avec raison à Voltaire de manquer d'élévation et de profondeur. « Voltaire n'est que joli, » disait Montesquieu. C'est vrai; mais il faut ajouter que ce grand écrivain cache quelquefois la profondeur sous des formes légères et enjouées, comme dans cette phrase, qui nous apprend tout ce qu'il est possible de savoir sur la physique des anciens : « La physique est une mine dans laquelle on ne peut descendre qu'avec des machines que les anciens n'ont jamais connues. Ils sont restés sur le bord de l'abîme, et ont raisonné sur ce qu'il contenait sans le savoir. »

Les genres où Voltaire réussit le mieux en prose sont l'histoire, le conte et la lettre. Il fut le premier historien, le premier conteur et le premier écrivain épistolaire de son siècle, comme il en était le plus grand poëte. Son ouvrage historique le plus important est « l'Essai sur l'esprit et les mœurs des nations, depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII ». Il se propose moins de raconter les faits que d'exposer les mœurs, les usages, les lois, la littérature, le mouvement des esprits. Il parle peu des batailles, des actions privées des rois, des intrigues de cour, du changement des ministres. « Je voudrais, dit-il,

Digitized by Google

découvrir quelle était alors la société des hommes, comment on vivait dans l'intérieur des familles, quels arts étaient cultivés, plutôt que de répéter tant de malheurs et tant de combats, funestes objets de l'histoire et lieux communs de la méchanceté humaine. » C'était là une grande innovation et un notable progrès. L'auteur déploie dans ce livre un rare talent pour lier ensemble les faits; il les éclaire, soit par des réflexions originales soit par l'ordre et l'arrangement qu'il leur donne, et il détruit, en se jouant et en mêlant la raillerie au raisonnement, une foule de préjugés, d'abus, d'erreurs, de fausses notions entassées dans les livres de ses prédécesseurs. Le moyen âge, si chargé de faits obscurs, ennuyeux, devient, sous sa plume, clair, intéressant, agréable à lire. Voltaire est même impartial par moments. Il dit, par exemple, que la chevalerie « servait de contrepoids à la férocité générale des mœurs. » Il rend justice à Jeanne d'Arc, « cette héroïne qui aurait eu des autels dans les temps héroïques. » Il a fait un portrait célèbre de saint Louis, « à qui une piété d'anachorète, dit-il, n'ôta aucune vertu de roi, et qui mérita d'être en tout le modèle des hommes. »

Tous ces mérites, joints à celui d'un style toujours clair, rapide, naturel, élégant, font de « l'Essai sur les mœurs » le chef-d'œuvre historique du XVIIIe siècle; mais ils ne sauraient racheter la partialité, l'esprit moqueur et

Digitized by Google

irréligieux, le manque de gravité, qui en sont les défauts dominants.

Bossuet, dans son « Discours sur l'histoire universelle », n'avait eu qu'un dessein : subordonner ce qu'il appelle les plans de Dieu à l'établissement du christianisme, tel est l'esprit de ce magnifique ouvrage. Le grand historien avait dû laisser de côté une foule de peuples qu'aucun lien ne rattache à notre religion. Il se borne à faire l'histoire des Juifs et de quelques autres peuples anciens. Il parle peu des Égyptiens et des Perses, il fait à peine mention des Arabes dont les souverains régnèrent avec gloire à Bagdad et à Cordoue, et il ne dit pas un mot des Indiens et des Chinois, dont la civilisation avait précédé l'établissement des Hébreux dans la Terre promise.

Voltaire entreprit de faire la suite ou plutôt la contre-partie du livre de Bossuet. Plein de mépris pour le passé, il juge tout, les faits, les mœurs, les lois, les monuments, au point de vue de la philosophie du dix-huitième siècle. Tout ce que ses contemporains aiment, il le loue; tout ce qu'ils condamnent, il le blâme. « Voltaire, dit Montesquieu, n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme les moines qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent. »

Un historien doit aimer son sujet, sans être obligé d'y voir tout en beau. Il doit se réjouir et souffrir avec les

Digitized by Google

différentes générations dont il raconte les joies et les souffrances. Voltaire, ennemi du moyen âge, parce que l'esprit chrétien y domine, ne le juge pas : il l'attaque, il le calomnie, il le détruit, il n'a que des sarcasmes contre les mœurs, les idées, les travaux, les monuments d'une époque où il ne voit qu'ignorance et barbarie. Il ne comprenait pas même les arts du moyen âge. Il proposait de démolir la cathédrale de Paris, ce chef-d'œuvre d'architecture gothique, qu'il appelle « un monument d'architecture barbare ». Il accuse de cette barbarie générale le christianisme, qui seul travaillait à l'adoucir et à la détruire. Il ne voit pas que c'est à l'Église et aux couvents que le moyen âge a dû tout ce qui subsistait alors de culture morale et intellectuelle. Il calomnie les hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire de la religion. Il en veut surtout aux grands papes Grégoire VII et Innocent III, qui furent les infatigables défenseurs de la justice contre la force brutale, et dont les lettres sont un monument extraordinaire de l'esprit humain dans les XI[e] et XII[e] siècles. Il met les prêtres hors de l'humanité, et il lui échappe sur leur compte des plaisanteries qui excitent le dégoût. Ainsi, à propos du naufrage de quelques missionnaires, il ajoute : « Ils allèrent au fond de la mer recevoir les couronnes du martyre. »

Si Voltaire n'aime pas les chrétiens, en revanche il éprouve une affection singulière pour les peuples de-

Digitized by Google

meurés en dehors du christianisme, les Persans, les Indiens et les Chinois. Il trouve que tous leurs rois sont bons, sages et dignes de servir de modèle, et que leurs livres sacrés sont des chefs-d'œuvre, tandis que la Bible n'est qu'un tissu de mensonges et d'absurdités.

Voltaire manque donc surtout de cette philosophie qu'il promet dans son « Introduction », c'est-à-dire d'impartialité dans l'appréciation des hommes et des choses. Il promet aussi de laisser de côté les petits faits et de ne peindre que les grands, et c'est ce qu'il ne fait pas. Il explique les plus grands événements par les causes les plus misérables. « Si Léon X avait donné les indulgences à vendre aux moines augustins, dit-il, il n'y aurait point eu de protestants. » La querelle des indulgences ne fut que le prétexte de la Réforme ; il y avait d'autres causes que Voltaire ne prend pas la peine de chercher. Il ne voit entre les catholiques et les protestants que des misères, que des discussions indignes des honnêtes gens. Assurément, les petites causes produisent souvent de grands effets ; mais c'est qu'elles se lient à des causes plus profondes, qu'un historien philosophe devrait tâcher de découvrir, au lieu de répéter à chaque page que le monde marche au gré de Sa Majesté le Hasard, et que les hommes sont des imbéciles.

Dans le « Siècle de Louis XIV », on ne peut pas reprocher à Voltaire la partialité moqueuse qui gâte « l'Essai

Digitized by Google

sur les mœurs ». Son admiration va, au contraire, jusqu'au panégyrique. Il raconte avec complaisance, et en les excusant, les amusements fastueux, les plaisirs souvent coupables du grand roi, et il ne blâme pas même cette ambition insatiable qui fit couler tant de sang, ni cette hauteur envers les nations étrangères qui rendit le nom français longtemps odieux en Europe. Son livre est un tableau brillant et flatté de cette société polie du XVIIe siècle, dont il avait vu la dernière splendeur. On pourrait désirer aussi plus d'unité dans la composition. L'auteur morcelle son récit en chapitres séparés sur la guerre, les lois, les intrigues de cour, la religion, les lettres, les sciences, les arts, et quelquefois il tombe dans des anecdotes au-dessous de la dignité de l'histoire. Il eût mieux valu faire marcher de front toutes ces choses à la fois. « La principale perfection d'une histoire, dit Fénelon, consiste dans l'ordre et dans l'arrangement. Pour parvenir à ce bel ordre, l'historien doit embrasser et posséder toute son histoire ; il doit la voir tout entière comme d'une seule vue ; il faut qu'il la tourne et qu'il la retourne de tous les côtés, jusqu'à ce qu'il ait trouvé son vrai point de vue. Il faut en montrer l'unité, et tirer, pour ainsi dire, d'une seule source tous les principaux événements qui en dépendent. »

Le « Siècle de Louis XIV » est donc moins une véritable histoire qu'une suite de tableaux admirablement coloriés.

Digitized by Google

Malgré ce défaut, les beautés et l'éclat du style font vivre cet ouvrage, la plus brillante composition historique de Voltaire.

« L'Histoire de Charles XII, roi de Suède », autre chef-d'œuvre de style, est écrite avec une rapidité qui semble égaler celle des exploits du héros. Mais l'auteur professe une admiration exagérée pour Charles XII, « qui a réuni en lui toutes les qualités de ses aïeux, et qui lui paraît « l'homme le plus extraordinaire qui ait peut-être jamais existé, » tandis que ce faux « Alexandre du Nord » n'eut d'autre mérite que celui d'avoir ravagé beaucoup de provinces et versé beaucoup de sang, et que ses guerres aventureuses firent déchoir la Suède du haut rang où l'avaient élevée le génie et la sagesse de Gustave Adolphe. Il est vrai que Voltaire entend le mot « extraordinaire » dans le sens de « singulier », et qu'à la fin de son histoire il atténue cet éloge excessif par un portrait qui se rapproche davantage de la vérité et qui est un des meilleurs qu'il ait tracés.

« L'Histoire de Pierre-le-Grand », entreprise pour plaire à Catherine II, est faiblement écrite et manque d'impartialité. Il n'y est pas même fait mention du procès d'Alexis, fils de Pierre. « Les faiblesses des princes, dit-il, ne doivent pas toujours être divulguées ; » singulier principe dans la bouche d'un historien philosophe ! Le docteur Poissonnier, à son retour de Russie, lui cita plusieurs

Digitized by Google

inexactitudes de son livre. « Mon ami, répondit Voltaire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, et je suis très-frileux. »

Il n'y a lieu ni à critiquer ni à louer le « Précis du siècle de Louis XV », ébauche imparfaite ; « l'Histoire du Parlement », véritable pamphlet satirique, et les « Annales de l'Empire d'Allemagne », aride abrégé chronologique, dédié à la duchesse de Saxe-Gotha, sœur du roi Frédéric II, où l'on remarque, dit Grimm, une ignorance profonde du droit public.

Les romans et les contes de Voltaire portent, comme ses histoires, le cachet de ce génie inimitable, qui excellait à présenter la raison la plus saine sous la forme de la plaisanterie. Ce sont des chefs-d'œuvre d'esprit et de style. On est affligé de trouver sans cesse dans ces charmantes compositions des attaques contre toute religion et des traits qui blessent la morale, la bienséance et le bon goût. « Candide », le plus important et le plus fameux de ses romans, est un tableau effroyablement gai des misères de ce monde, et souillé à chaque pas par d'amers sarcasmes contre la Providence. Il fait Dieu imprévoyant. Nier la Providence, c'est nier Dieu, et tomber dans l'athéisme : et cependant Voltaire n'était pas athée, il valait souvent mieux que ses livres.

De tous les ouvrages de Voltaire, celui dont la lecture est la plus piquante, la plus variée, la plus amusante,

Digitized by Google

c'est son immense « Correspondance ». Ce qui la caractérise, c'est l'esprit, la facilité, la finesse, la grâce et tous les agréments du style. Dans les relations d'amitié, de politesse ou de simple bienséance, Voltaire est le plus aimable, le plus charmant des correspondants. Mais quand il est aveuglé par l'amour-propre ou par l'esprit de parti, il foule aux pieds toute convenance et toute dignité. Ses amis les plus chers étaient choqués de la grossièreté et du cynisme de ses lettres. L'un d'eux, d'Alembert, lui écrivait à ce sujet : « Il me semble voir César qui étrille des porte-faix. César ne doit se battre que contre Pompée. » En retranchant toutes les lettres que souillent des outrages contre la religion et les prêtres, des injustices envers ses rivaux, des injures contre ses ennemis, on formerait avec la correspondance de Voltaire un charmant recueil et un modèle parfait de style épistolaire.

Comme critique, Voltaire occupe un rang éminent dans la littérature française. Il a répandu dans ses préfaces, dans ses lettres, dans son « Dictionnaire philosophique », dans le « Temple du goût », dans ses « Commentaires sur Corneille », une foule d'excellents préceptes, d'observations précieuses, de pensées aussi fines que justes, et de jugements admirables sur les écrivains et sur les ouvrages littéraires. Il sentait à merveille les beautés de détail, la justesse, l'élégance, le bon sens et les autres qualités qui le distinguent lui-même. Mais il ne sait pas

Digitized by Google

embrasser d'une vue assez haute les grands monuments de l'esprit humain, et il ne semble pas comprendre certaines beautés mâles des époques moins civilisées. Que d'erreurs et de jugements téméraires on pourrait relever! Il dénigre presque tous les écrivains de l'antiquité; il préfère, par exemple, le « Roland » de l'Arioste à « l'Odyssée », et la « Jérusalem délivrée » à « l'Iliade. » Il ne voit qu'un patois grossier dans le style de Calvin, que Bossuet considérait comme un des pères de la prose française. Il dit que chez La Fontaine « le naturel n'est que le familier, le bas, le négligé, le trivial. » Après avoir d'abord admiré Shakspeare, qu'il révéla le premier à la France, il le traita plus tard de barbare, et il ne vit pas même que cette barbarie éloquente devient une partie de la vérité, quand le poète peint des temps et des hommes barbares. Dans ses « Commentaires sur Corneille », qui renferment sur la langue et la grammaire tant d'excellentes remarques, il oublie trop souvent le respect dû au créateur de la tragédie française. « Je traite Corneille, dit-il, tantôt comme un dieu, tantôt comme un cheval de carrosse... Plus je le lis, plus je le trouve le père du galimatias aussi bien que le père du théâtre. » Au lieu d'exposer des vues générales sur l'art dramatique, d'éclairer ce qu'il y a d'obscur dans le texte, de faire sentir la hardiesse ou la vérité de certaines images et de certaines expressions, de développer ce que l'art cache aux lecteurs peu éclairés,

Digitized by Google

de justifier ce qui pourrait sembler répréhensible au premier coup d'œil, il épluche les vers du grand Corneille, il dissèque ses phrases et traite son style comme des compositions d'écolier. C'est attaquer Hercule à coups d'épingle. Ajoutons qu'il y a des légèretés incroyables. Ainsi, à propos de ces deux vers :

> C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,
> Que vous louiez alors en blasphémant contre elle.

Il dit : « Une femme doit faire sentir qu'elle est vertueuse, et ne jamais dire « ma vertu ». Voyez si Monime, dans « Mithridate », dit jamais « ma vertu ». Monime le dit deux fois :

> De mes faibles efforts ma vertu se défie. (Acte II, sc. 6.)
> Tu verrais ton devoir, je verrais ma vertu. (Acte IV, sc. 2.)

Ainsi encore, dans une remarque sur ce vers « d'Horace » :

> Si près de voir sur soi fondre de tels orages,

il dit : « Si près de voir » n'est pas français : « près de » veut un substantif, « près de la ruine, près d'être ruiné », comme si « être ruiné » était un substantif. D'ailleurs, « près de voir » est une expression très-française ; nos meilleurs écrivains en offrent de nombreux exemples.

Digitized by Google

Pour résumer notre opinion sur Voltaire, qui paraîtra peut-être aux uns trop indulgente, et aux autres trop sévère, nous emprunterons à un de ses contes une ingénieuse allégorie. Ithuriel, un des génies qui président aux empires du monde, envoya le Scythe Babouc à Persépolis, dont les folies et les excès avaient attiré sa colère, pour avoir un rapport fidèle sur l'état de cette ville, et savoir s'il devait la corriger ou l'exterminer. Babouc partit pour Persépolis, et vit un peuple poli, doux et bienfaisant, quoique léger, médisant et plein de vanité. Il y avait du bien et du mal. « Voici, dit Voltaire, comme il s'y prit pour rendre son compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles; il la porta à Ithuriel : « Casserez-vous, dit-il, cette jolie statue, parce que tout n'y est pas or et diamants? » Ithuriel entendit à demi-mot; il résolut d'épargner Persépolis.

Faisons comme le Génie : blâmons les excès et les fautes de Voltaire et déplorons le mal qu'il a fait; mais profitons de tout ce qu'il a d'excellent, et ne brisons pas sa statue, parce que tout n'y est pas or et diamants.

Digitized by Google

XVI

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

(1712-1778)

Il n'est pas rare de voir des enfants désobéissants et paresseux qui font l'éloge de l'obéissance et de l'étude. A les entendre, ce seraient des modèles ; mettez-les à l'œuvre, vous ne trouvez en eux qu'indolence et mauvaise volonté. Les hommes, qui sont de grands enfants, se montrent souvent aussi vertueux en paroles et vicieux en actions. Il en est beaucoup qui ont de beaux sentiments, des instincts élevés, qui aiment le bien, et qui font le mal. Tout en regardant le ciel, ils tombent sans cesse à terre, comme l'astrologue de la fable, qui se laissa choir au fond d'un puits.

Il est, dans notre histoire littéraire, un écrivain célèbre qui offre ce singulier mélange de grandeur dans ses ouvrages et de bassesse dans sa conduite : c'est Jean-Jacques Rousseau. Plein d'enthousiasme pour le beau et le

Digitized by Google

bon, il défendit, avec une dialectique invincible et une éloquence passionnée, les principes éternels de la justice et de la morale, et il commit les actions les plus honteuses et les plus coupables. Cet homme, qui écrivit des pages admirables sur les affections de la famille, sur l'amitié, sur la reconnaissance, prit une compagne indigne de lui, mit ses enfants à l'hôpital, et se montra souvent injuste et dur envers ses amis, ingrat envers ses bienfaiteurs. Et tout en faisant le mal, il se crut vertueux, parce qu'il aimait la vertu. « Je fais le mal, disait-il, mais j'aime le bien. Mon cœur est pur. »

A ces faiblesses dont aucune n'est excusable, se joignent dans la vie de Rousseau l'habitude du sophisme, du paradoxe et des erreurs d'esprit non moins déplorables que les fautes de conduite. Il lui manquait cette justesse de jugement qui donne à chaque chose sa vraie place et qui préserve des déceptions de l'imagination. Ainsi, il veut changer les devoirs des uns en droit au profit des autres. Le devoir du riche, par exemple, est de faire l'aumône; mais le pauvre a-t-il le droit de l'exiger et d'être paresseux? Je dois aimer mon prochain comme moi-même; mais mon prochain n'a pas le droit de me dire : « Aime-moi comme toi-même. » L'accomplissement de ces devoirs est une vertu; mais nul n'a le droit de m'imposer la vertu à son profit, et de négliger ses propres devoirs. Ennemi du devoir, Rousseau rejette l'idée positive

Digitized by Google

du devoir et prend la sensibilité pour règle de conduite. « Le cœur est bon, dit-il, écoutez-le; laissez-vous conduire par la sensibilité, et vous ne vous égarerez jamais, ou vous n'aurez que d'honnêtes égarements. » Grave erreur, que son exemple suffirait à réfuter, puisque sa sensibilité ne l'empêcha pas d'être ami ingrat et père dénaturé.

Rousseau ne fut pas, comme Voltaire, le représentant de son siècle. En religion, il fut le défenseur éloquent de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme et l'adversaire passionné de l'athéisme et du matérialisme. En politique, il exagéra les idées de ses contemporains : on attaquait les institutions ; pour lui, il ne veut point d'institutions, et il s'efforce de ramener l'homme à l'état sauvage. Dans les lettres, tout occupées d'utilité pratique, l'esprit de critique sociale avait tué l'enthousiasme et l'inspiration. Rousseau rendit à notre littérature l'enthousiasme, l'imagination et le sentiment; il y introduisit l'amour de la nature, le sens de la réalité, la rêverie, et il enrichit notre prose de pages ravissantes de coloris, de fraîcheur, d'élégance et d'harmonie. Mais là encore à de grandes beautés il mêla des défauts dont est sortie une école d'écrivains qui remplacent le sentiment par la fausse sensibilité et l'éloquence par la déclamation.

On ne voit que contrastes dans Rousseau. Ennemi de la règle, il l'impose en despote dnsa la religion et dans la

Digitized by Google

politique. Il défend la liberté, et il asservit l'individu au despotisme de l'État. Il cultive les lettres toute sa vie, et il les dénonce comme la source de la corruption et de l'incrédulité. Il fait des opéras sur des paroles françaises, et il soutient qu'il est impossible de mettre en musique des paroles françaises, et que les Français n'auront jamais de musique. Il compose de mauvaises comédies, et il écrit un livre éloquent contre le théâtre, qu'il accuse d'amollir le cœur et de le préparer à la séduction des passions. C'est ce contraste entre la théorie et la pratique, cet amalgame de bien et de mal, de vérités et d'erreurs, qui font porter sur Rousseau des jugements si contradictoires, qui lui attirent tant d'adorations et tant d'outrages, et qui en font un monstre pour les uns et un dieu pour les autres.

Jean-Jacques Rousseau, l'écrivain le plus singulier et le plus paradoxal de notre littérature, était fils d'un horloger de Genève. Il eut le malheur de perdre sa mère en venant au monde, et ses premières années furent mal dirigées. A sept ans, son père lui faisait lire des romans, il lui en lisait lui-même, et ils passaient souvent des nuits à cette occupation. Ces dangereuses lectures lui donnèrent de la vie humaine des idées bizarres et romanesques, et contribuèrent beaucoup à la fausseté et à l'exagération de ses doctrines. Quand les romans furent épuisés, le père et le fils lurent ensemble des livres plus

Digitized by Google

sérieux. Plutarque surtout devint l'auteur favori de Rousseau ; et c'est de cette intéressante lecture et des entretiens dont elle était le sujet, que se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude, qui le distingua de ses contemporains sans l'élever au-dessus d'eux.

Cette éducation imparfaite fut interrompue par un accident dont les suites eurent une funeste influence sur la vie de Rousseau. Son père eut un démêlé avec un officier genevois, et il se vit obligé de s'expatrier. Il alla s'établir à Nyon, dans le canton de Vaud ; il s'y remaria et ne s'occupa plus de son fils, qui ne se plaint pas de cet abandon. Le jeune Jean-Jacques, resté sous la tutelle d'un oncle, fut mis à dix ans en pension chez le ministre du village de Bossey, pour y apprendre un peu de latin (1722). La seule circonstance qui mérite d'être citée pendant le séjour qu'il y fit, c'est une punition infamante qu'il eut à subir, pour une faute dont il était innocent. Ce châtiment inique lui inspira une haine invincible contre la violence et l'injustice. « Mon cœur s'enflamme au récit de toute action injuste, écrivait-il à soixante ans, comme si l'effet en retombait sur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, je partirais volontiers pour aller poignarder ce misérable, dussé-je cent fois y périr. » Ce fut au village de Bossey, que se développa chez Rousseau ce goût vif pour la vie champêtre qu'il préféra tou-

Digitized by Google

jours au tumulte des villes, et dont il devait faire de si séduisantes peintures.

Au bout de deux ans de pension et de trois ans perdus chez son oncle, Jean-Jacques fut placé en qualité de clerc chez un greffier, qui le renvoya bientôt, en disant qu'il n'était qu'un âne et qu'il n'était bon qu'à manier la lime (1727). De là, on le mit chez un graveur, homme rustre et violent, qui le rouait de coups pour la moindre faute. Cette brutalité le dégoûta du métier, qui d'ailleurs ne lui déplaisait pas ; elle le rendit faux, menteur, voleur même. Il déroba d'abord des asperges pour le compte d'un camarade; ensuite il déroba pour lui-même du papier, des fruits, des outils. « J'appris ainsi qu'il n'étai pas si terrible de voler que je l'avais cru, dit-il, et je tirai bientôt si bon parti de ma science, que rien de ce que je convoitais n'était à ma portée en sûreté. »

Dans ses heures de loisir, Rousseau faisait de longues promenades à travers la campagne. Un soir, il revint trop tard et trouva les portes de la ville fermées. Le lendemain il fut rudement châtié par son maître, qui le menaça d'une punition encore plus terrible, en cas de récidive. Il s'était bien promis de ne pas s'y exposer ; mais un jour s'étant trompé d'heure, il arriva aux portes de la ville au moment où l'on venait de les fermer. Dans le premier transport de sa douleur, il mordit la terre de rage, et jura de ne plus retourner chez son maître (1728.)

Digitized by Google

Il rôda autour de Genève, et alla demander l'hospitalité au curé de Confignon en Savoie. Il était protestant ; ce curé ne songea qu'aux moyens de le rendre catholique. Il l'adressa à une dame suisse, appelée la baronne de Warens, qui avait renoncé à sa famille pour se faire catholique, et qui vivait à Annecy d'une pension que lui faisait le roi de Sardaigne. Jean-Jacques aurait pu se rendre aisément à Annecy en un jour ; il en mit trois. « Je ne me pressais pas, dit-il. Je ne voyais pas un château à droite ou à gauche sans aller chercher l'aventure que j'étais sûr qui m'y attendait. Je n'osais entrer dans le château, ni heurter, car j'étais fort timide ; mais je chantais sous la fenêtre qui avait le plus d'apparence, fort surpris, après m'être longtemps époumoné, de ne voir paraître ni dame ni demoiselle qu'attirât la beauté de ma voix, ou le sel de mes chansons, vu que j'en savais d'admirables, que mes camarades m'avaient apprises et que je chantais admirablement. »

Madame de Warens envoya Rousseau à Turin, dans un hospice établi pour les catéchumènes. Après deux mois d'instruction, il se déclara convaincu, et il abjura le protestantisme, quoiqu'il ne pût se dissimuler « que changer de religion pour avoir du pain ne pouvait être que l'action d'un bandit. » Les avantages qu'il avait compté recueillir de cette conversion intéressée se réduisirent à une collecte d'environ vingt francs, qu'on lui remit en le

Digitized by Google

renvoyant. Il ne lui resta de la démarche intéressée qu'il venait de faire que le souvenir d'avoir été apostat et dupe tout à la fois. Rendu à lui-même et privé de toute ressource pour l'avenir, il fut réduit à entrer chez la comtesse de Vercellis, non pas en qualité de favori, mais en qualité de laquais. Il fallut porter la livrée. « Voilà, dit-il, le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes espérances. »

Madame de Vercellis mourut trois mois après ; et dans le désordre causé par cet événement, il se perdit un ruban couleur de rose et argent déjà vieux. « Beaucoup d'autres meilleures choses étaient à ma portée, dit Rousseau ; ce ruban seul me tenta, je le volai ; et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris ; je me trouble, je balbutie, et enfin je dis en rougissant que c'est la cuisinière qui me l'a donné. » Il fut renvoyé de cette maison avec la victime de son imposture. C'est une des grandes fautes de Rousseau. Il s'en accuse, dans ses « Confessions », avec une vive douleur. Mais il paraît s'être étrangement exagéré ses tardifs remords. On ne voit pas qu'il ait rien fait pour réparer son injustice, ni pour savoir ce qu'était devenue la pauvre victime de sa calomnie.

Rousseau entra dans une autre maison de Turin, moitié comme domestique, moitié comme secrétaire. Il écrivait des lettres, mais il servait à table et mangeait à

Digitized by Google

l'office. Le fils du maître de la maison le prit en affection, et lui donna des leçons de latin et d'italien. Rousseau se montra indigne de cette bienveillance. Il se lia avec un Genévois vagabond, son ancien camarade, qui lui fit négliger ses devoirs. On lui adressa des réprimandes, il ne les écouta pas; et il fut congédié (1730).

Les deux amis quittèrent ensemble Turin; ils se proposaient de courir le Piémont et la Savoie, en montrant pour vivre une fontaine, qui avait l'air de changer l'eau en vin. Leur fontaine s'étant cassée, ils allèrent chercher fortune à Annecy. Lorsqu'ils approchèrent de la ville, Rousseau battit froid à son camarade, qui se le tint pour dit, et ils se quittèrent.

Rousseau alla trouver madame de Warens, qui lui fit bon accueil, et le garda chez elle. Il témoigna le désir d'embrasser l'état ecclésiastique, et il entra dans un séminaire; mais ses progrès dans l'étude furent si lents, qu'on le renvoya bientôt comme un sujet qui n'était bon à rien. Il montrait plus de goût pour la musique, et sa bienfaitrice voulut en faire un musicien. Elle le plaça chez le maître de chapelle de la cathédrale. C'était un Parisien, nommé Le Maître, ivrogne très-gai, et bon compositeur. C'est là qu'il fit la connaissance d'un musicien ambulant, qui se disait de Paris, et se faisait appeler Venture de Villeneuve. Tout à coup Le Maître voulut retourner en France, et Rousseau reçut ordre de l'accompagner

Digitized by Google

et de ne pas le quitter, tant qu'il aurait besoin de lui. Cet homme était épileptique. Un jour, dans une rue de Lyon, il fut saisi d'une de ses attaques, et tomba privé de sentiment. Rousseau le laisse là et disparaît. « Mon compagnon, dit-il, fut délaissé du seul ami sur lequel il eût dû compter. »

Livré à lui-même, il prit la route de la Suisse. Il passa par Genève, dont la vue lui « causa une certaine défaillance de cœur qui venait d'un excès d'attendrissement. Il se rassasia de la vue de ce beau lac. « Je me livrais, en suivant ce beau rivage, à la plus douce mélancolie, dit-il; je m'attendrissais, je soupirais et je pleurais comme un enfant. Combien de fois, m'arrêtant pour pleurer à mon aise, assis sur une grosse pierre, je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau! » De là il se rendit à Nyon et revit son père, qui le reçut bien, mais « qui ne fit pas pour le retenir auprès de lui tout ce qu'il aurait pu faire. » Il se remit en marche et arriva à Lausanne, réduit à la dernière détresse (1731). Pour se créer des ressources, il résolut de faire ce qu'avait fait Venture à Annecy. Il changea son nom en celui de Vaussore de Villeneuve, se dit de Paris, où il n'était jamais allé, et se donna pour compositeur et pour maître de chant, sans savoir déchiffrer un air. Comme échantillon de son talent, et pour se faire connaître, il fit jouer dans un concert un morceau de sa composition, terminé

Digitized by Google

par un menuet qui courait les rues, et qu'il donna pour être de lui, « tout aussi résolûment, dit-il, que si j'avais parlé à des habitants de la lune. Non, ajoute-t-il, de la vie on n'ouït un pareil charivari. Les musiciens étouffaient de rire; les auditeurs ouvraient de grands yeux et auraient bien voulu fermer les oreilles; mais il n'y avait pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes, qui voulaient s'égayer, raclaient à percer le tympan d'un Quinze-Vingts. » Le lendemain tout Lausanne sut qui il était. Il fallut aller chercher fortune ailleurs. Il partit pour Neufchâtel, et y fut plus heureux. Il trouva quelques écoliers, et apprit insensiblement la musique en l'enseignant. Un jour, il rencontra dans un cabaret un aventurier qui se disait prélat grec, et chargé de faire une quête en Europe pour le rétablissement du Saint-Sépulcre. La liaison fut bientôt faite. Ils parcoururent ensemble la Suisse; Rousseau servait d'interprète. On découvrit l'imposture à Soleure, et le prétendu Grec fut arrêté. L'ambassadeur de France, à qui Rousseau conta ses aventures, le prit sous sa protection et lui offrit un logement à l'ambassade. Sur le désir qu'il témoigna d'aller à Paris, il lui donna cent francs et quelques lettres de recommandation. Il allait y chercher madame de Warens, qui y avait fait un voyage. On lui dit qu'elle était retournée en Savoie, et il partit pour la rejoindre. A son passage à Lyon, ses finances étant épuisées, il se vit exposé aux

Digitized by Google

plus dures privations. On montre encore sur le bord de la Saône l'endroit où il se souvenait « d'avoir couché voluptueusement à la belle étoile sur la tablette d'une espèce de niche enfoncée dans un mur de terrasse. » Enfin il arriva auprès de madame de Warens, qui venait de louer, à vingt minutes de Chambéry, un joli pavillon appelé les Charmettes (1733). C'est là que s'écoulèrent les années que Rousseau appelle les plus heureuses de sa vie. Mais c'était un bonheur sans dignité : il passait son temps à étudier, à se promener, à donner des soins à la maison, moitié élève, moitié favori, moitié domestique. Claude Anet, laquais et favori comme lui, vint à mourir, et il avoue qu'il eut l'indigne pensée d'hériter de sa défroque. Il nous apprend qu'à cette époque il avait des doutes sur l'enfer. Pour les éclaircir, il se plaça devant un arbre, une pierre à la main, et dit : « Si cette pierre touche l'arbre, c'est signe de salut; si elle le manque, c'est signe de damnation. La pierre frappa l'arbre, ce qui n'était pas difficile, nous dit-il, car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près. Depuis lors, je n'ai plus douté de mon salut. »

Après six ans de ce genre de vie, Rousseau, en proie à des vapeurs, s'imagina être atteint d'un polype au cœur, et se rendit à Montpellier pour se faire guérir. Les petites aventures qu'il eut pendant ce voyage lui firent un peu oublier sa « chère maman », qui, de son côté, ne pensait

guère plus à lui. A son retour à Chambéry, il ne se retrouva plus sur le même pied dans la maison ; un garçon perruquier avait pris sa place. Les Charmettes lui devinrent insupportables, et il partit pour Lyon. Il quitta madame de Warens, qu'il ne revit plus qu'une fois, « sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné, dit-il, les angoisses de la mort. » Tel est le héros de la sensibilité ! Plus tard, en écrivant ses « Confessions », il s'efforça de rendre intéressante cette femme qui vécut dans l'opprobre, et dont il a immortalisé le déshonneur.

A Lyon, Rousseau entra comme précepteur chez M. de Mably, grand prévôt de la ville, et frère de l'abbé de Mably et de Condillac, fondateur en France de la philosophie sensualiste. Il quitta ses élèves au bout d'un an persuadé qu'il ne parviendrait jamais à leur rien enseigner. Un autre motif dut contribuer à son départ. Il avait volé quelques bouteilles de vin d'Arbois, et l'on s'était aperçu des libations qu'il en faisait secrètement dans sa chambre (1740).

Pendant son séjour à Lyon, Rousseau avait inventé une nouvelle manière de noter la musique, en remplaçant les notes par des chiffres. Il crut sa fortune faite, et il partit pour Paris avec son système de musique, comme autrefois il était parti de Turin avec sa fontaine merveilleuse. Le résultat fut le même. Les membres de l'Académie, à

Digitized by Google

qui il exposa sa découverte, déclarèrent la méthode défectueuse et impraticable. Il en appela au public dans une brochure intitulée : « Dissertation sur la musique moderne. » Mais le public fut de l'avis de l'Académie. Il fallut renoncer à la découverte et à la fortune. Pour se créer de nouvelles ressources, il fit une comédie et un opéra, et s'appliqua avec ardeur aux échecs dans l'espoir de battre tous les joueurs de ce temps-là ; il ne fut pas plus heureux au jeu qu'au théâtre.

Cependant Rousseau avait fait des connaissances à Paris et trouvé des protecteurs. L'un d'eux le fit nommer secrétaire du comte de Montaigu, ambassadeur de France à Venise (1743). Il resta dix-huit mois dans cette ville. Mais son caractère, ennemi de toute contrainte, s'accommodait mal des assujettissements de sa place. Il renonça à la carrière diplomatique, se plaignant beaucoup de son ambassadeur, qui, à l'en croire, était un sot, un ignorant, un avare. De retour à Paris, il demanda inutilement justice au ministère; il ne put pas même obtenir qu'on lui payât l'arriéré de ses appointements. « Ce refus, dit-il, laissa dans mon âme un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles, qui sanctionnent toujours l'oppression du faible par le fort. »

C'est vers cette époque que Rousseau se lia avec Thérèse Levasseur, servante d'hôtel garni, qu'il finit, dit-on, par épouser vingt ans plus tard. Cette femme n'avait ni

Digitized by Google

beauté, ni esprit, ni instruction; elle ne sut jamais bien lire, et ne put jamais apprendre l'ordre des douze mois de l'année, ni connaître l'heure sur le cadran d'une montre. Rousseau prétend qu'elle écrivait passablement. Il existe d'elle une lettre dont l'orthographe est un modèle de cacographie. Elle se termine par cette phrase, qui n'est pas la plus mal écrite : « Ge sui aves tous lamities et la reuconescance posible e latacheman, mon cher bon namies, votreu euble et bon amies. THERESS LEVASSEUR. » A la stupidité et à l'ignorance, elle joignait l'astuce et la méchanceté. Toujours inquiète de sa condition, et craignant que les amis de Rousseau ne fissent rompre cette union indigne de lui, elle les lui rendit suspects, ne cessa de flatter et d'aigrir sa défiance naturelle et finit par le brouiller avec tout le monde.

Rousseau et Thérèse Levasseur eurent cinq enfants nés de 1747 à 1755; il les mirent tous aux Enfants-Trouvés. « Je m'y déterminai gaillardement sans le moindre scrupule, dit-il, et le seul que j'eus à vaincre fut celui de Thérèse, qui n'obéit qu'en pleurant. » Ce triste abandon est le plus grand crime de Rousseau. Voici par quels sophismes il cherche à le justifier dans sa « Neuvième promenade solitaire », écrite six mois avant sa mort : « Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfants aux Enfants-Trouvés a facilement dégénéré, avec un peu de tournure, en celui d'être un père déna-

Digitized by Google

turé et de haïr les enfants : cependant il est sûr que c'est la crainte d'une destinée pour eux mille fois pire, et presque inévitable par toute autre voie, qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent sur ce qu'ils deviendraient, et hors d'état de les élever moi-même, il aurait fallu, dans ma situation, les laisser élever par leur mère, qui les aurait gâtés, et par sa famille, qui en aurait fait des monstres. Je frémis encore d'y penser : ce que Mahomet fit de Séide n'est rien auprès de ce qu'on aurait fait d'eux à mon égard. » Quels déplorables sophismes ! Le héros de la sensibilité rejette le devoir paternel, parce qu'il le trouve pénible à remplir. Mais qui l'empêchait d'élever lui-même ses enfants ? De bien plus pauvres que lui savent tous les jours supporter cette charge. Et puis, pourquoi avait-il pris une pareille femme? Pourquoi s'était-il allié à une famille ignoble et méchante? Pourquoi surtout chercher à justifier sa faute? Lorsque à soixante-six ans, il écrivait cette pitoyable justification, il oubliait qu'il avait dit dans « Emile » : « Il n'y a ni travaux ni pauvreté, ni respect humain, qui dispensent un père d'élever lui-même ses enfants. »

Jusqu'à présent nous avons vu Jean-Jacques Rousseau tour à tour élève d'un ministre protestant, clerc de greffier, apprenti graveur, catéchumène, laquais, séminariste, factotum chez une femme méprisable, professeur de mu-

Digitized by Google

sique, interprète d'un charlatan, précepteur, inventeur d'une découverte chimérique, secrétaire d'ambassade, auteur d'opéras et de comédies, compagnon d'une femme indigne de lui. Au milieu de cette vie errante, quelquefois honteuse et exposée à la misère et à la faim, il avait dévoré tous les livres, bons ou mauvais, qui lui étaient tombés sous la main, et nourri son ardente imagination dans ses longues et solitaires promenades. Mais il ignorait son talent, développé par les orages de cette vie agitée. Il se présenta une occasion d'en faire l'essai, et du premier coup il s'annonça comme le rival des plus grands écrivains de son siècle.

En 1749, il allait visiter son ami Diderot, détenu au donjon de Vincennes, lorsqu'il lut dans un journal cette question proposée par l'Académie de Dijon : Le progrès des arts et des sciences a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ? « Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration, dit Rousseau, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture ; tout à coup, je me sens l'esprit ébloui de mille lumières, et ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse ; une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant, je vis mes vêtements mouillés de mes larmes, sans avoir senti

Digitized by Google

que j'en répandais. » Revenu de cette espèce d'extase, il écrivit au crayon, sous le même chêne, la fameuse prosopopée de Fabricius contre le luxe et la corruption des Romains. « En arrivant à Vincennes, ajoute-t-il, je lus cette page à Diderot. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées et de concourir pour le prix. Je le fis et dès cet instant je fus perdu. »

Diderot raconte la chose autrement, et son récit est fortifié par le témoignage de plusieurs contemporains. « J'étais prisonnier à Vincennes, dit-il. Rousseau venait m'y voir. Un jour il me dit que l'Académie de Dijon venait de proposer une question intéressante, et qu'il avait envie de la traiter. — Quel parti prendrez-vous? lui dis-je. Il me répondit : Le parti des lettres. — C'est le pont aux ânes, lui dis-je ; tous les talents médiocres prendront ce chemin-là, et vous n'y trouverez que des idées communes ; au lieu que le parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence un champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, me dit-il après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil. » Ces deux versions sont bien différentes, et l'on est tenté de dire avec un personnage de « l'Étourdi » de Molière :

Oh ! oh ! qui des deux croire?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

Quoi qu'il en soit, Rousseau se mit à l'œuvre, et composa cette brillante déclamation contre les lettres, qui

Digitized by Google

fut son premier pas dans la carrière du paradoxe dont il ne sut plus sortir. Comme les lettres dominaient la société frivole et corrompue de son temps, il crut facilement qu'elles étaient la cause de cette corruption, et il les enveloppa avec les arts et les sciences dans une proscription générale. « L'astronomie, dit-il, est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géométrie, de l'avarice ; la physique, d'une vaine curiosité ; toutes, et la morale même, de l'orgueil humain. » C'est pousser le paradoxe jusqu'à l'insolence.

Assurément, l'abus des lettres et des arts a produit bien des maux. Mais faut-il défendre à l'homme tout ce dont il peut abuser ? Il faudrait tout lui défendre ; car il abuse de tout. Et d'ailleurs, peut-on empêcher l'homme d'exercer ses facultés intellectuelles, c'est-à-dire de cultiver les lettres et les sciences ? Autant vaudrait lui défendre de respirer. La science ne donne pas nécessairement la vertu ; mais l'ignorance est-elle une meilleure voie pour y arriver ? Et l'homme serait-il plus vertueux, s'il parvenait à l'heureuse innocence de la brute ?

Ce discours, qui commença la célébrité de Rousseau et son schisme avec les écrivains philosophes, remporta le prix et eut un immense retentissement. Diderot écrivit à son ami. « Votre ouvrage prend par-dessus les nues ; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil. »

Digitized by Google

Rousseau eut bientôt une autre occasion de donner cours à sa mauvaise humeur contre son siècle, et à cette fierté républicaine inspirée par ses souvenirs de Plutarque et de Genève. Trois ans après, l'Académie de Dijon choisit pour programme d'un nouveau prix « l'Origine et les Causes de l'inégalité parmi les hommes. » Rousseau concourut encore. Dans son premier discours, il avait attaqué les lettres en haine d'une société corrompue; dans le second, il attaqua la société elle-même par mépris pour la royauté avilie de Louis XV. Cet homme, qui commençait à sentir son génie, et qui n'avait pu encore parvenir qu'à vivre misérablement, se révoltait des inégalités sociales, de ce mélange de jouissances voluptueuses pour les uns et de privations excessives pour les autres. Les conditions deviennent inégales, parce que l'homme se développe, et il se développe surtout dans la société. Rousseau, au lieu d'attaquer les vices d'une société où l'inégalité était plus grande qu'il ne faut, proscrit toute espèce de développement et de société, et il fait un éloge pompeux de la vie sauvage et même d'une époque antérieure, où l'homme n'avait aucune idée de la société et de la famille, et où régnait entre les individus une égalité complète.

Les contemporains de Rousseau se récrièrent contre l'extravagance de ses paradoxes. Voltaire, en le remerciant de l'envoi de son discours, lui écrivit une charmante

Digitized by Google

lettre, mêlée de compliments et d'épigrammes. « En vérité, lui disait-il ironiquement, il prend envie de marcher à quatre pattes, en lisant votre ouvrage. » Buffon, rejetant comme chimérique cet état d'égalité primitive imaginé par Rousseau, prouva, dans un des beaux discours de son « Histoire naturelle », que la constitution physique de l'homme et la faiblesse de son enfance exigent la famille et la société, et que l'union des pères et des mères avec les enfants est conforme à la nature, puisqu'elle est nécessaire.

Au reste, l'éloge de la vie sauvage était peu dangereux pour l'état social. Mais ce qui l'était davantage, et ce qui devait recevoir, à la fin du siècle, une application si terrible, c'est l'anathème menaçant qu'il lança contre l'origine de la propriété, qui est la première phase de la société. « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : « Ceci est à moi », et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne! »

Pour le coup Voltaire, qui était plusieurs fois millionnaire, cessa de plaisanter. « Quelle est donc, s'écria-t-il

Digitized by Google

avec une colère que rendaient brutale ses intérêts menacés, l'espèce de philosophie qui fait dire des choses que le sens commun réprouve du fond de la Chine jusqu'au Canada? N'est-ce pas celle d'un gueux, qui voudrait que tous les riches fussent volés par les pauvres, afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes? »

Rousseau, en répondant à ses critiques, se corrigea lui-même; et, plus tard, dans « Emile », il enseigna le respect de la propriété, droit du premier occupant consacré par le travail, et dans le « Contrat social » il plaça la propriété à la base de la société qu'il voulait établir.

Dans l'intervalle entre ses deux discours, Rousseau avait donné un petit opéra, intitulé « le Devin du village », dont il avait fait les paroles et la musique. Il eut un succès prodigieux (1752). On le joua devant le roi à Fontainebleau, et il fut applaudi à la cour comme à la ville. Le soir, le duc d'Aumont dit à l'auteur de se trouver au château le lendemain sur les onze heures, et qu'il le présenterait au roi; il ajouta qu'il s'agissait d'une pension. Dès le matin, Rousseau partit pour Paris, pour se soustraire à l'embarras d'une présentation, où il craignait de « laisser échapper quelqu'une de ses balourdises ordinaires, et à l'esclavage d'une pension qui eût enchaîné son indépendance. » Cet opéra, dont on applaudissait avec transport la mélodie si pure et la naïveté si charmante,

Digitized by Google

nous paraît aujourd'hui une fade pastorale champêtre. Il fut joué en 1823, et couvert de sifflets.

Les deux discours de Rousseau avaient été une déclaration de guerre contre les lettres et la société de son temps. Ce fut le début de ce qu'il appela sa réforme. Mais pour être conséquent, il résolut de se réformer d'abord lui-même. Persuadé que la vertu est incompatible avec la richesse et la dépendance, il renonça à tout projet de fortune et s'appliqua à se conduire en toutes choses contrairement à la coutume. Il avait un double emploi de secrétaire et de caissier chez Dupin de Francueil, receveur général des finances. Il s'en démit, sous prétexte qu'il gênait son indépendance. Il simplifia son costume : il quitta l'épée, la dorure et les bas blancs, il prit une perruque ronde, et il vendit sa montre, en se disant avec une joie incroyable : « Grâce au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. »

Cette réforme était tout extérieure ; Rousseau oubliait l'intérieur, les passions, surtout la vanité, l'orgueil, la défiance. Il prit la sauvagerie pour la vertu. « Jeté malgré moi dans le monde, dit-il, sans en avoir le ton, sans être en état de le prendre et de m'y pouvoir assujéttir, je m'avisai d'en prendre un à moi qui m'en dispensât. Ma sotte et maussade timidité que je ne pouvais vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances, je pris, pour m'enhardir, le parti de les

Digitized by Google

fouler aux pieds. Je me fis cynique et caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savais pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennoblissait dans mon âme et y prenait l'intrépidité de la vertu. »

Cependant il fallait un état pour vivre. Rousseau se fit copiste de musique, et il avoue qu'il comptait sur sa renommée d'auteur pour achalander son métier. Il y porta son immense vanité. Un jour il avait remis à M. d'Épinay, un de ses amis, des copies qu'il avait faites pour lui ; celui-ci lui demanda s'il était homme à lui en livrer encore autant dans quinze jours. Il répondit : « Peut-être que oui, peut-être que non ; c'est suivant la disposition, l'humeur et la santé. — En ce cas, dit M. d'Épinay, je ne vous en donnerai que six à faire, parce qu'il me faut la certitude de les avoir. — Eh bien ! répondit Rousseau, vous aurez la satisfaction d'en avoir six qui dépareront les six autres, car je défie qu'elles approchent de l'exactitude et de la perfection des miennes. — Voyez-vous, reprit Grimm en riant, cette prétention de copiste qui le saisit déjà ! Si vous disiez qu'il ne manque pas une virgule à vos écrits, tout le monde en serait d'accord ; mais je parie qu'il y a bien quelques notes de transposées dans vos copies. » Tout en riant et en pariant, Rousseau rougit, et rougit plus fortement encore, quand, à l'examen, il se trouva que Grimm avait raison.

Digitized by Google

Il fut pensif et triste le reste de la soirée, et il retourna chez lui sans mot dire. » Ce qui causait la tristesse de Rousseau, c'est que Grimm avait mis le doigt sur sa vanité.

Peu de temps après sa réforme, Rousseau résolut de fuir de Paris et de se retirer dans la solitude. Il lui était difficile de conserver ses allures austères au milieu de la capitale; il avait peu de succès dans le monde, et il adorait la nature et la vie champêtre. Après un voyage à Genève, où il abjura le catholicisme, non par conviction, mais pour recouvrer ses droits de citoyen, il alla s'établir dans une petite maison, appelée l'Ermitage, située sur la lisière de la forêt de Montmorency. Pendant une promenade qu'il y avait faite avec madame d'Épinay, qui habitait près de là le château de la Chevrette, il lui était échappé de dire : « Ah ! madame, quelle habitation délicieuse ! Voilà un asile tout fait pour moi. » Madame d'Épinay fit arranger cette petite maison, à son insu ; et dans une seconde promenade, elle la lui offrit avec une charmante amabilité. « Mon ours, lui dit-elle, voilà votre asile ; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre. »

Madame d'Épinay raconte la chose d'une manière différente. Elle offrit l'Ermitage à Rousseau ; et celui-ci ayant dit que, s'il avait cent pistoles de rente, il ne choisirait pas d'autre habitation, elle lui proposa d'ajouter au pro-

Digitized by Google

duit de la vente de ses ouvrages ce qui lui manquait pour compléter ce revenu. Le philosophe, embarrassé d'une bonté qui lui imposait tant d'obligations, se fâcha et écrivit à sa bienfaitrice que sa proposition lui avait glacé l'âme. « Que vous entendez mal vos intérêts, lui dit-il, de vouloir faire un valet d'un ami !... Souvenez-vous que je ne suis pas à vendre, et que mes sentiments, au-dessus maintenant de tout le prix qu'on y peut mettre, se trouveraient bientôt au-dessous de celui qu'on y aurait mis. » Il était difficile d'écrire une lettre plus blessante, et qui sentît plus la sotte vanité d'un homme sans cœur et sans éducation. Madame d'Épinay répondit avec une aimable indulgence, et Rousseau accepta son offre, après s'être fait prier. Il s'installa à l'Ermitage avec Thérèse et sa vieille mère, et se condamna à un funeste tête-à-tête avec ces deux femmes astucieuses, avides, basses, envieuses, si peu faites pour vivre dans la société où son génie l'avait introduit (1756).

Cet isolement, qui dura six mois, eut une grande influence sur l'esprit de Rousseau. Il se déroba de plus en plus au joug de l'opinion, rompit avec Diderot, le baron d'Holbach et les autres philosophes, et devint le chef d'une classe d'hommes qui, sans être chrétiens, défendaient l'existence de Dieu et la religion, comme Voltaire était le chef des gens irréligieux sans être athées. Il copiait un peu de musique pour vivre, et il passait le reste

Digitized by Google

de son temps à penser, à écrire, à rêver dans les champs et dans la solitude.

Rousseau ne fut pas longtemps en paix à l'Ermitage. Il se rendit coupable d'un tort grave envers Saint-Lambert, son ami. Diderot lui dit qu'il devait s'expliquer avec lui. Il le promit, mais il ne le fit pas. L'indiscret Didero lui en demanda la raison; Rousseau se fâcha, et ils se brouillèrent. Notre philosophe offensa aussi madame d'Épinay en la calomniant. Il reconnut bientôt sa faute; mais il ne voulut pas l'avouer, ni justifier sa bienfaitrice. Bien plus, il aggrava ses torts, en accusant injustement Grimm auprès de madame d'Épinay. Grimm demanda une explication. Rousseau, au lieu de faire franchement les excuses qu'il devait, montra un orgueil embarrassé, et prit les airs généreux d'un homme qui pardonne à un coupable. Madame d'Épinay lui en fit des observations. « Voulez-vous que j'affiche mes torts et mon pardon? lui dit-il. — J'ai cru, répondit-elle, que c'était le rôle qui vous convenait après avoir affiché votre injustice. » Il s'y refusa, et la rupture fut définitive. Il fallut quitter l'Ermitage.

Rousseau alla s'établir dans une petite maison, située au milieu d'un grand jardin appelé Montlouis, et appartenant au procureur fiscal du prince de Condé. C'est là qu'il habita de 1758 à 1762, tout en faisant quelques séjours au petit château de Montmorency, où le maré-

Digitized by Google

chal de Luxembourg lui avait offert un appartement.

Rousseau mit utilement à profit les six ans qu'il passa à la campagne, soit à l'Ermitage, soit à Montlouis. C'est dans cet espace de temps qu'il écrivit la « Lettre à d'Alembert sur les spectacles » (1758), le roman de la « Nouvelle Héloïse » (1761), le « Contrat social » (1762), et « Émile ou traité sur l'éducation » (1762). Nous allons dire quelques mots de ces différents ouvrages.

La « Lettre sur les spectacles » fut le manifeste de Rousseau contre le parti philosophique. Le théâtre était la passion du temps ; on ne croyait rien de plus propre à répandre les idées de réforme; c'était la tribune des réformateurs. « Les acteurs, disait-on, sont les vrais prédicateurs de l'époque. » Voici quelle fut l'origine de cette lettre, qui est un petit livre. D'Alembert, auteur de l'article « Genève », inséré dans « l'Encyclopédie », avait conseillé d'établir un théâtre dans cette ville. Rousseau, qui affectait de ne voir dans les amusements de Paris que des sources de corruption, se montra indigné qu'on voulût les introduire dans sa patrie, et corrompre par cette nouveauté ses austères concitoyens. Quoique l'auteur de quelques mauvaises pièces dramatiques n'eût guère mission pour lancer l'anathème contre le drame, il se hâta de répondre à d'Alembert, et il attaqua le théâtre, comme il avait attaqué les arts, les lettres et la société du XVIII[e] siècle. Il tomba dans les mêmes exagérations. Au lieu de

Digitized by Google

distinguer les bonnes et les mauvaises comédies, il les proscrivit toutes et flétrit le théâtre tout entier comme une école de corruption et de friponnerie. Voltaire, d'Alembert et plusieurs autres répliquèrent; mais leurs réponses sont bien pâles à côté du réquisitoire de Rousseau, qui est un de ses plus éloquents ouvrages.

La « Nouvelle Héloïse », roman monstrueux en morale, où Rousseau a déployé une éloquence passionnée, pour répandre du charme sur le crime et pour farder le vice d'une couleur de vertu, est un singulier ouvrage pour un réformateur. Il l'explique par ce sophisme : « J'ai vu les mœurs de mon siècle, et j'ai publié ce livre... Épouses coupables, apprenez à rougir ; quant à vous, jeunes filles, si vous en osez lire une seule page, vous êtes perdues. » Passons vite.

Le « Contrat social », où Rousseau expose la manière dont il entend constituer la société, peut se résumer en peu de mots : Il n'y a de souveraineté que la souveraineté de tous; cette souveraineté ne peut pas se tromper; ou si elle se trompe, elle n'en doit pas moins être obéie. Ainsi Rousseau reconnaît à la multitude, c'est-à-dire à la force brutale du nombre, le droit de décider de tous les intérêts, même de ceux de la justice et de la religion. — Mais si la loi, faite par la multitude, n'était pas juste? — La loi ainsi faite par la volonté générale est toujours juste. — Mais si elle était contraire à la loi divine? — Tout

Digitized by Google

est juste pour l'État, c'est l'État qui fait la justice.

C'est aussi l'État qui fait la religion. « Il y a, dit Rousseau, une profession de foi purement civile, dont il appartient au souverain de fixer les articles, non pas précisément comme dogmes de religion, mais comme sentiments de sociabilité, sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen ni sujet fidèle. Sans pouvoir obliger personne à les croire, il peut bannir de l'État quiconque ne les croit pas; il peut le bannir, non comme impie, mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincèrement les lois, la justice, et d'immoler au besoin sa vie à son devoir. Que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort; il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les lois. » Cette singulière théorie justifierait toutes les persécutions religieuses, et anéantirait complètement la liberté de la foi individuelle et de la conscience, la plus belle de toutes les libertés. La liberté de la conscience est un de ces droits que l'État ne peut pas supprimer, parce que ce n'est pas lui, mais le souverain éternel, qui les a institués.

Le « Contrat social » eut une terrible influence sur la Révolution française. Il fut pour les terroristes ce que la Bible avait été pour les puritains anglais du XVIIe siècle. Danton, Robespierre, Saint-Just et les autres disciples de Rousseau, voulurent exiger par la terreur cet anéantis-

Digitized by Google

sement de l'individu au nom de l'intérêt général : « Si le ressort du gouvernement populaire dans la paix est la vertu, ce ressort en révolution est à la fois la vertu et la terreur, la terreur sans laquelle la vertu est impuissante, et qui par conséquent est une émanation de la vertu... Tout individu qui s'oppose à la volonté générale doit y être contraint par tout le corps, ce qui ne signifie autre chose sinon qu'on le force d'être libre. » Les disciples de Rousseau diront : la liberté ou la mort !

Mais tout en blâmant les erreurs et les exagérations de Rousseau, gardons-nous de rejeter les crimes de la Terreur sur cet homme, qui a dit que la révolution même la plus juste serait trop chèrement achetée par le sang d'un seul citoyen.

« Émile », ou traité de l'éducation, est l'ouvrage le plus important de Jean-Jacques Rousseau. Mais ce n'est guère que le roman de l'éducation, qu'une utopie imaginée par un homme qui ne connaît ni la nature humaine, ni la famille, ni la société, ni l'éducation. Rousseau, partant du principe que les idées ne nous arrivent que par les sens, veut qu'on perfectionne d'abord les organes de son élève, afin d'obtenir le plus complet développement moral et intellectuel. De là sa recommandation sur les soins dus à la première enfance, et le précepte impérieux qu'il fait aux mères de nourrir elles-mêmes leurs enfants. Les femmes philosophes du XVIIIe siècle, toutes livrées à leurs

Digitized by Google

passions et à leurs plaisirs, ignorant la loi du devoir, s'occupaient fort peu de leurs jeunes enfants. Elles les confiaient, hors de la maison, à des nourrices mercenaires, et il en périssait beaucoup, faute de soins maternels. Sous ce rapport, « l'Émile » opéra une révolution salutaire : les mères cessèrent de vendre à des mains étrangères les premières caresses de leurs enfants.

Mais si Rousseau parle admirablement des premières années de l'enfance, il commet d'étranges erreurs, quand il traite de l'éducation intellectuelle, religieuse et morale. Et d'abord, il ne sait pas que l'homme naît disposé au mal, et qu'il a besoin d'être sans cesse guidé par la règle du devoir. Il prétend que l'homme est naturellement bon, et qu'il n'est gâté que par la société. La meilleure éducation est donc, selon lui, celle qui laisse l'homme le plus près de la nature, c'est-à-dire de son état primitif ; et il proscrit toute réflexion, tout développement intellectuel, parce qu'un homme qui réfléchit, qui exerce son intelligence, est un animal qui se déprave. Rousseau proscrit aussi toute idée de Dieu et de loi morale. Autre impossibilité. Un enfant a des passions, il fait des fautes. Comment le corriger, sans lui parler de Dieu et du devoir ? — Adressez-vous à sa sensibilité, dit Rousseau ; et dites-lui qu'il vous afflige. — Mais c'est la sensibilité de l'enfant qui ne s'accommode pas de la correction ; et quant à la crainte d'affliger les parents, que d'enfants la redoutent

Digitized by Google

moins que la peine de se corriger ! Rousseau ne veut pas imposer la nécessité du travail ; l'enfant ne doit recevoir des leçons que lorsqu'il désire apprendre. Que d'enfants répondraient que le désir d'apprendre ne leur vient jamais et que le travail les ennuie ! Le seul moyen de mettre fin à toute discussion, c'est de parler de devoir, de défendre la paresse comme un mal violant la loi de Dieu, qui impose des devoirs à tout le monde, aux enfants comme aux pères et aux mères. L'enfant ne peut pas répondre que cette loi n'est pas faite pour lui, et que le devoir n'est pas de son goût.

Pour faire naître chez son élève le désir d'apprendre, Rousseau imagine une mise en scène continuelle, où il s'efforce de lui faire inventer les arts et les sciences, au lieu de les lui enseigner. Mais l'élève ne tardera pas à s'apercevoir du manége de son précepteur ; et au lieu d'une leçon, ce ne sera qu'une scène de comédie. Rien n'est plus contraire à une bonne éducation, qui doit préparer l'homme aux devoirs austères de la vie. Quant à l'idée de faire inventer les sciences à chaque enfant, c'est un travail utile et fécond pour le développement de l'intelligence, si on l'applique avec mesure ; mais il aurait l'inconvénient de faire recommencer à chaque individu l'œuvre accomplie par le genre humain depuis la création.

Quant aux connaissances, Rousseau ne les envisage

Digitized by Google

qu'à leur plus haut degré, et il les interdit à son élève, sous prétexte que celui-ci ne pourrait les comprendre dans tout leur développement. Ainsi il défend de lui enseigner l'histoire, « qui est inséparable des causes et des effets. » Mais il y a l'histoire séparée des causes pour les enfants, comme il y a l'histoire racontée avec les causes et les effets pour les hommes. Enseignez d'abord à l'enfant les faits à sa portée ; il apprendra ensuite la science qui en explique les origines et les conséquences, c'est-à-dire la philosophie de l'histoire.

De même, Rousseau ne veut pas que l'enfant apprenne plusieurs langues, parce qu'il est incapable de comprendre la grammaire et la littérature de plusieurs langues à la fois. Rien de plus vrai ; mais un enfant comprend-il bien la grammaire et la littérature d'une seule langue ? Il peut très-bien apprendre plusieurs langues par la pratique, et il lui sera plus facile d'apprendre plus tard et de bien savoir la grammaire et la littérature des langues dont il aura su les mots de bonne heure.

Par la même raison, Rousseau ne parle pas de religion à son élève, « qui ne peut pas comprendre, dit-il, la science de la religion, c'est-à-dire la théologie. » Mais un enfant est capable de comprendre les vérités élémentaires de la religion. Enseignez-lui d'abord le catéchisme : le meilleur moyen de faire bien comprendre l'idée de Dieu, c'est de la rendre familière de bonne heure ; on comprend plus aisément ce que l'habitude a gravé dans l'esprit.

Digitized by Google

Ainsi, l'auteur « d'Émile », au lieu d'amener peu à peu son élève à la religion, lui laisse ignorer même le nom de Dieu jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Alors il le conduit sur une haute montagne, en face des Alpes, au lever du soleil, et là, dans un langage trop pompeux pour être naturel, il lui révèle l'existence du Créateur. Émile rencontre un pauvre vicaire savoyard, qui est heureux dans sa pauvreté. Ce vicaire lui fait connaître le secret de son bonheur dans sa profession de foi. Il croit en Dieu et en l'immortalité de l'âme, et il pratique avec zèle tous les devoirs de son état. Sans aller jusqu'à la révélation chrétienne, il réfute avec éloquence l'athéisme et le matérialisme « qui aime mieux donner le sentiment aux pierres que d'accorder une âme à l'homme. » Il réhabilite dignement la nature humaine contre Helvétius, d'Holbach et leurs complices, qui ne voyaient dans l'homme qu'une bête un peu mieux conformée que les autres. » Qu'on me montre, dit-il, un autre animal qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil ! Quoi ! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports ; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes ! Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles ! ou plutôt tu veux en vain t'avilir ; ton génie dépose contre tes principes ; ton cœur bienfaisant

Digitized by Google

dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. »

C'était une chose nouvelle et hardie, au XVIIIe siècle, de voir un libre penseur humilier sa raison devant l'infinité du Créateur, et s'écrier avec éloquence : « Être des êtres, le plus digne usage de ma raison, c'est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur. »

Ce n'était pas seulement la plume à la main que Rousseau osait défendre l'existence de Dieu contre les athées du XVIIIe siècle. Il avait le courage de ses croyances dans le monde. Un soir, chez mademoiselle Quinault, célèbre actrice, Saint-Lambert attaquait la foi en Dieu. Rousseau se fâcha et murmura entre ses dents ; on l'en plaisanta. « Si c'est une lâcheté, dit-il, de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime de souffrir qu'on dise du mal de son Dieu, qui est présent ; et moi, messieurs, je crois en Dieu. »

Le déisme de Rousseau, qui ressemble beaucoup à l'unitarisme de nos jours, ne rejette pas la révélation chrétienne ; il ne rejette que l'obligation de la reconnaître pour être sauvé. « A l'égard de la révélation, dit-il, je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contre elles des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour et contre,

Digitized by Google

que, ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette... Je reste sur ce point dans un doute respectueux. »

On dirait que Rousseau sentait tout ce qu'il y a d'impraticable dans son plan d'éducation. Pour que son Émile n'entende parler que de ce qu'on lui enseigne, pour qu'il ne soit pas gâté par le contact de la société, il le place dans un château. Mais tout le monde n'a pas de château; il faut être riche. Dans son système, l'éducation est impossible aux pauvres. « Un pauvre n'a pas besoin d'éducation, dit-il; celle de son état est forcée; il n'en saurait avoir d'autre. » C'est calomnier la Providence, qui ne peut pas vouloir que la route impossible au grand nombre soit la meilleure.

Un mot de Rousseau montre quelle confiance il avait dans les résultats de son système. En 1765, un Genevois lui fit une visite, et lui dit : « Vous voyez, monsieur, un homme qui a élevé son fils suivant les principes qu'il a eu le bonheur de puiser dans votre « Émile ». — Tant pis, monsieur, pour vous et pour votre fils, tant pis. »

Rousseau est encore de moins bon conseil pour l'éducation de la femme que pour celle de l'homme. Privé de sa mère, dès sa naissance, associé à une compagne indigne, vivant dans la société de femmes sans mœurs, il ne comprenait pas le caractère de la femme; il ne connaissait pas la jeune fille religieusement élevée, l'épouse dévouée,

Digitized by Google

la mère de famille tout occupée de ses devoirs. Le principe qu'il donne à l'éducation des femmes, c'est le désir de plaire, c'est la vanité. Ainsi, Sophie doit éviter la colère, les violences, les querelles, parce que ce serait nuire à la grâce de ses traits. De même, elle doit travailler, coudre, s'occuper du ménage, non par devoir, mais pour déployer ses grâces. Quel mépris du caractère de la femme dans cette préoccupation exclusive de ses moyens de plaire ! Certes, nos femmes, nos sœurs, nos mères ont une vocation bien plus élevée. Destinée comme l'homme à une vie éternelle, la femme doit être ici-bas son égale, sa compagne, partager ses devoirs, ses plaisirs, ses peines, au besoin lui venir en aide et le remplacer dans la vie domestique. Le ménage a peut-être encore plus besoin des vertus de la femme que de celles de l'homme. Molière comprenait autrement les devoirs de la mère de famille ; il dit dans les « Femmes savantes » que

> Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
> Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
> Et régler la dépense avec économie,
> Doit être son étude et sa philosophie.

On pourrait, en outre, relever bien des propositions étranges, comme celle-ci, qu'on croirait échappée à un insensé : « Il y a telle convenance de goûts, d'humeurs,

Digitized by Google

de sentiments, de caractères, qui devrait engager un père sage, fût-il prince, fût-il monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il aurait toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du bourreau. » — « Je ne pouvais deviner, dit Voltaire, par un trait de plaisanterie cruelle, mais bien méritée, pourquoi Jean-Jacques conseillait à Émile d'épouser la fille du bourreau ; mais je vois bien à présent que c'était pour se faire un ami dans l'occasion. »

A peine « l'Émile » eut-il paru, qu'il fut condamné par le parlement, comme impie et blasphématoire, à être brûlé par le bourreau ; l'auteur fut décrété de prise de corps (1762). C'était peut-être trop de sévérité contre un livre qui défendait l'existence de Dieu et l'immatérialité de l'âme, et qui, malgré tant d'erreurs qui se réfutent d'elles-mêmes, était un retour aux sentiments religieux. L'histoire du temps explique la proscription du livre de Rousseau. Le parlement venait de prononcer l'abolition de la société des jésuites. Pour n'être pas accusé d'indifférence religieuse, il voulut faire preuve d'attachement à la religion chrétienne, et il condamna « l'Émile », qui n'était pas chrétien, quoique ce fût un ouvrage religieux aux yeux des athées et des incrédules.

Rousseau, averti à temps, quitta secrètement Montmorency et la France et se retira en Suisse (1762). « En

Digitized by Google

entrant sur le territoire de Berne, dit-il, je descendis; je me prosternai, j'embrassai, je baisai la terre, et m'écriai dans mon transport : Ciel! protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! » Il trouva un asile à Yverdun, chez un ancien ami. Mais son enthousiasme pour cette « terre de liberté » ne dura pas longtemps. Le sénat de Berne lui signifia l'ordre de quitter le territoire. Rousseau alla s'établir au village de Motiers-Travers, dans la principauté de Neufchâtel, qui appartenait au roi de Prusse. Frédéric II, à qui il demanda l'hospitalité, lui fit offrir une pension. Rousseau lui répondit par une lettre déclamatoire, où il le morigénait sans façon : « Sire, je porte un cœur fait pour la reconnaissance... Vous voulez me donner du pain ; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque?... Puissé-je voir Frédéric le juste et le redouté couvrir enfin ses États d'un peuple heureux dont il soit le père ! et Jean-Jacques Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir aux pieds de son trône. »

Le gouverneur de Neufchâtel était un jacobite écossais, nommé lord Keith, entré au service prussien. Il combla Jean-Jacques d'attentions ; il lui fit une pension dont il lui paya le capital, et il l'appelait amicalement « mon fils le sauvage ».

A Motiers, Rousseau n'ayant point de musique à copier, se mit à faire des lacets, « pour passer son temps sans ennui chez ses voisines, dont plusieurs

Digitized by Google

étaient aimables et ne manquaient pas d'esprit. Pour rendre mes lacets bons à quelque chose, dit-il, j'en faisais présent à mes jeunes amies, à leur mariage, à condition qu'elles nourriraient leurs enfants. »

Au milieu de cette innocente occupation, Rousseau apprit que l'archevêque de Paris avait anathématisé son « Émile » dans un mandement, et que les magistrats de Genève y avaient proscrit ce livre et l'avaient décrété lui-même de prise de corps. Il reprit la plume, et écrivit à l'archevêque une réponse pleine de logique, d'éloquence et de sophisme, aux Genevois des « Lettres de la Montagne », ouvrage d'un radicalisme ardent, œuvre remarquable de polémique et d'éloquence.

Cependant la raison de Rousseau commençait à s'altérer profondément. Déjà à Montmorency, il avait éprouvé une première atteinte de l'humeur noire qui le tourmenta jusqu'à la fin de ses jours. L'impression « d'Émile » ayant éprouvé quelques retards, il avait accusé l'imprimeur et le libraire d'être des coquins, et d'avoir vendu son livre aux jésuites, qui se proposaient, selon lui, de le publier après sa mort, après l'avoir arrangé à leur façon. Reconnaissant bientôt son erreur, il avait écrit à un de ses amis de Genève : « Je ne sais quel aveuglement, quelle sombre humeur, inspirée dans la solitude par un mal affreux, m'a fait inventer ce tissu d'horreurs. Je porte au fond de mon cœur le poids d'un

Digitized by Google

remords qui ne me quittera plus. » Malheureusement ce remords ne lui servit ni d'avertissement contre les défiances de son caractère ni de préservatif contre sa triste maladie.

Cette maladie s'aggrava au village de Motiers, et prit par moments le caractère d'une sombre mélancolie. Il ne rêvait que complots imaginaires contre sa personne; et il voulait se dérober aux regards des hommes. C'est alors que, sous prétexte d'une infirmité, il prit un habit arménien, et qu'il se coiffa d'un bonnet de drap gris, orné d'une large bordure de poil. C'est alors aussi qu'il écrivait avec une vanité folle : « Quiconque ne se passionne pas pour moi n'est pas digne de moi... Quiconque ne m'aime pas, à cause de mes livres, est un fripon. »

Après un séjour de trois ans au village de Motiers, il le quitta en fugitif. A l'instigation de Thérèse Levasseur, qui s'y ennuyait, des enfants du village portèrent des pierres dans sa chambre et en jetèrent deux ou trois contre les vitres. C'est là ce qu'on appelle la fameuse lapidation de Motiers. Rousseau s'écria que le fanatique ministre du village avait ameuté ses paroissiens contre lui, que sa chambre avait été remplie de pierres, et qu'on avait voulu l'assassiner. Il se réfugia au milieu du lac de Bienne, dans la petite île de Saint-Pierre, dont il a fait une si délicieuse peinture dans ses « Confessions » et dans la « Cinquième rêverie d'un promeneur solitaire ».

Digitized by Google

Au bout de deux mois, un magistrat de Berne vint lui ordonner, au milieu de l'hiver, d'avoir à quitter le territoire de la république dans les vingt-quatre heures. Il demanda un délai ; mais il ne put l'obtenir. « Ce moment fut affreux, dit-il. Je me suis trouvé souvent dans de pires angoisses, jamais dans un plus grand embarras. » Cette nouvelle persécution dut porter un coup fatal à la raison déjà ébranlée du malheureux proscrit.

Une lettre de l'historien Hume et les conseils de la comtesse de Boufflers, une de ses dévotes, le déterminèrent à venir chercher en Angleterre l'asile que lui refusait sa patrie. Il traversa la France et s'arrêta quelques jours à Paris, où il logea chez le prince de Conti, et où il se montra avec son habit d'Arménien dans les promenades publiques et à l'Opéra. Il s'y vit entouré d'amis et d'admirateurs. « Je suis en représentation toute la journée, écrivait-il ; j'ai du monde de tous les États depuis l'instant où je me lève jusqu'à celui où je me couche. » Il partit de Paris avec Hume, au commencement de janvier 1766, et arriva à Londres, où il fut l'objet de l'empressement le plus flatteur. Le prince de Galles alla le voir, et George III lui fit une pension, qui lui assurait le bien-être pour le reste de ses jours. Un riche anglais, nommé Davenport, lui offrit une maison de campagne, à Wootton, entre Ellastone et Kingsley, en Staffordshire. Pour ménager la susceptibilité de son hôte, il

Digitized by Google

consentait à recevoir trente livres sterling pour le loyer et la pension. Rousseau accepta cette offre, malgré les représentations de Hume, qui craignait de le voir se confiner seul à la campagne, dans un pays dont il ne savait pas la langue, sans occupation, sans amusement d'aucun genre, sans autre société que celle de son indigne femme. « Je crains la faiblesse et l'inquiétude naturelle à tout homme, et surtout à un homme de son caractère, écrivait Hume. Je ne serais pas surpris qu'il quittât bientôt cette retraite... Sa santé est plutôt robuste qu'infirme, à moins que vous ne vouliez compter les accès de mélancolie et de « spleen » auxquels il est sujet. C'est grand dommage ; il est fort aimable dans ses manières, il est d'un cœur honnête et sensible ; mais ces accès l'éloignent de la société, le remplissent d'humeur, et donnent quelquefois à sa conduite un air de bizarrerie et de violence, qualités qui ne lui sont pas naturelles. »

La bonne intelligence ne dura pas longtemps entre Hume et Rousseau, et les détails de leur querelle sont assez tristes pour la philosophie. Voici quelle en fut l'origine.

Peu de temps après l'arrivée de Rousseau à Wootton, un journal anglais publia une lettre supposée écrite par le roi de Prusse, qui lui disait : « Mes états vous offrent une retraite paisible ; je veux vous faire du bien, et je vous en ferai, si vous le trouvez bon... Mais si vous

Digitized by Google

persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez. Je suis roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits ; je cesserai de vous persécuter, quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être. » Cette plaisanterie était l'œuvre d'Horace Walpole, fils du célèbre ministre de George II. Rousseau l'attribua à d'Alembert, ami de Hume ; et son imagination malade grossissant cette circonstance d'une foule de petits incidents dont il faisait autant de torts, il arrive à cette absurde conclusion que Hume est l'agent de ses ennemis, et qu'il ne l'a amené en Angleterre que pour le perdre après l'avoir déshonoré. Il cesse toute correspondance avec lui. Hume lui lui demande une explication. Rousseau la lui donne dans une lettre de quarante pages, où il l'accuse de lâcheté et de trahison. Hume, qui connaissait si bien le caractère ombrageux et l'humeur atrabilaire de Rousseau, aurait dû le plaindre. Il manqua d'indulgence et de générosité. Il fit imprimer un résumé violent de la querelle, et accusa publiquement d'ingratitude et de scélératesse l'homme illustre et malheureux dont il s'était fait le protecteur. Cette rupture fit grand bruit et partagea le parti philosophique. On a peine à comprendre aujourd'hui comment Rousseau pouvait voir un traître dans Hume, qui l'avait comblé d'attentions et de bons offices, et comment Hume pouvait traiter de scélérat un

Digitized by Google

homme qui, à sa demande, lui faisait part, dans une lettre particulière, de soupçons plus insensés qu'injurieux.

Rousseau avait auprès de lui la plus cruelle ennemie de son repos ; c'était Thérèse Levasseur. Cette méchante femme avait eu des querelles partout où ils avaient demeuré ; elle en eut aussi à Wootton avec les domestiques et rendit insupportable à Rousseau le séjour de cette maison. Il partit brusquement, en écrivant en style de Romain indigné à Davenport, qui l'avait comblé de prévenances : « Un maître de maison, monsieur, est obligé de savoir ce qui se passe dans la sienne, surtout à l'égard des étrangers qu'il y reçoit. Si vous ignorez ce qui se passe dans la vôtre à mon égard, vous avez tort ; si vous le savez et que vous le souffriez, vous avez plus grand tort : mais le tort le moins excusable est d'avoir oublié votre promesse, et d'être allé tranquillement vous établir à Davenport, sans vous embarrasser si l'homme qui vous attendait ici sur votre parole y était à son aise ou non. En voilà plus qu'il ne faut pour me faire prendre mon parti. Demain, monsieur, je quitte votre maison. »

Rousseau quitta précipitamment l'Angleterre sans argent; il payait sa dépense avec un morceau de cuiller ou de fourchette, qu'il cassait dans les auberges. Arrivé à Douvres, il trouva les vents contraires, et il ne manqua pas de voir dans cet accident si naturel la main de ses

Digitized by Google

ennemis, et des ordres supérieurs pour le retenir. Il harangua sur la plage les habitants de Douvres, qui ne comprenaient pas un mot de son discours. Enfin le vent lui permit de s'embarquer, et il arriva à Calais, après un séjour de treize mois en Angleterre (22 mai 1767).

Pendant trois ans, il vécut en province, et traîna de retraite en retraite son infortune et ses défiances. On le trouve d'abord au château de Fleury, chez le marquis de Mirabeau, père du grand orateur ; puis au château de Trie, près de Gisors, chez le prince de Conti, son protecteur. Il y fut tracassé par les domestiques, qui le laissaient manquer de fruits et de légumes. Il en partit tout à coup, en écrivant au prince une lettre fière et peu polie (juin 1768).

Rousseau ignorait l'art de se conduire avec les grands. Il ne savait pas plus qu'Alceste trouver le milieu entre la complaisance et la rudesse. Quelquefois il repoussait brusquement toutes les avances, et il faisait le fier et l'impertinent. Ainsi, à la représentation du « Devin de village », Fontainebleau, un courtisan l'aborda et lui dit poliment : « Monsieur, permettez que je vous fasse mon compliment ; — Oui, dit Rousseau, s'il est bien. » Le courtisan lui tourna le dos. On dit à Rousseau : « Mais y songez-vous ? Quelle réponse vous venez de faire ? — Fort bonne, dit-il, connaissez-vous rien de pire qu'un compliment mal fait ? »

Digitized by Google

Ainsi encore, en 1760, le prince de Conti lui envoya du gibier; Jean-Jacques le refusa par une lettre impolie et déclamatoire. Il avoua dans ses « Confessions » que : « C'était moins la délicatesse d'un homme qui veut con-« server son indépendance, que la rusticité d'un mal « appris qui se méconnaît. »

D'autres fois, il se laissait séduire par l'affabilité et les caresses des grands. Il ne comprenait pas qu'ils le recherchaient pour sa célébrité comme un objet de distraction. Il se mettait à l'aise avec eux, il les prenait au mot sur le pied d'égalité où ils offraient de se mettre avec lui, il leur demandait lui-même leur amitié, comme il le fit au maréchal de Luxembourg, et il acceptait tout, services et bienfaits. Tôt ou tard, il sentait le poids de l'obligation et la distance qui le séparait de ses bienfaiteurs. Alors il reprenait son indépendance, en inventant contre eux des griefs et en faisant le pauvre fier et déclamateur.

Après Trie, Rousseau habita successivement Grenoble, Bourgoin, Monquin et Lyon, promenant partout ses maux imaginaires. Pendant qu'on le fêtait à Grenoble, il écrivait : « J'ai des preuves de jour en jour plus certaines que l'œil vigilant de la malveillance ne me quitte pas d'un pas. » « Rousseau, disait l'avocat-général Servan, s'abreuvait d'absinthe au même calice où d'autres eussent goûté le nectar. » Au bout de quelques semaines, il fit une visite de politesse à M. de Bérulle, président du parlement

de Grenoble. Ce magistrat le combla de prévenances et d'offres de service. « Ce n'est pas, ajouta-t-il en souriant, que je connaisse vos ouvrages; je n'en ai lu aucun. » A ces mots, Rousseau rougit, pâlit, et, sans prononcer une seule parole, il gagna la porte. Il courut arrêter une place dans la voiture de Lyon, qui partait le lendemain.

C'est à Bourgoin, entre Lyon et Grenoble, que Rousseau épousa, au mois d'août 1768, cette Thérèse Levasseur, qu'il appelait sa gouvernante; il le fit sous le nom de Renou, par la singulière raison que « ce ne sont pas les noms, mais les personnes qui se marient ». Il n'a pas l'air de s'apercevoir qu'il commettait un faux. On a dit qu'il n'y avait point eu de contrat civil ni religieux, et lui-même nous apprend que « cet honnête et saint engagement avait été contracté dans toute la simplicité, mais aussi dans toute la vérité de la nature, en présence de deux hommes de mérite et d'honneur ». Ce serait un mariage à l'écossaise. Mais, comme la loi française ne reconnaît pas de mariage sans contrat, celui de Rousseau était nul, et Thérèse n'avait pas cessé d'être sa gouvernante. C'est cependant comme veuve de Rousseau qu'elle reçut, par ordre de George III, une somme de deux mille écus pour arrérages échus de sa pension, jusqu'au jour où il avait cru devoir la refuser, et que l'Assemblée nationale lui vota plus tard une pension de quinze cents livres.

Digitized by Google

Pendant son séjour à Monquin, près de Bourgoin Rousseau écrivit la fameuse lettre où il explique à sa façon les prétendues manœuvres de ses ennemis (26 février 1770). Le premier ministre, le duc de Choiseul, était le chef du complot. « Je lui donnai, dit-il, des louanges qu'il méritait trop peu pour les prendre au pied de la lettre. Il se crut insulté : de là sa haine et tous mes malheurs... Il s'est associé à la ligué de Diderot, de Grimm, de d'Holbach, de d'Alembert, de la comtesse de Boufflers, de la maréchale de Luxembourg, qui tous veulent me faire passer pour un monstre, et me rendre la vie odieuse, insupportable, pire cent fois que la mort... Ils sont allés jusqu'à faire disparaître les portraits de moi qui me ressemblent, et à en répandre un qui me donne un air farouche et une mine de cyclope. A ce gracieux portrait on a mis pour pendant celui de Hume, qui réellement à la tête de cyclope, et à qui l'on donne un air charmant... M. de Choiseul a fait plus : il a entrepris l'expédition de Corse et réuni cette île à la France, pour me ravir l'honneur de donner une constitution à ses habitants. Ah ! si M. de Choiseul eût employé à bien gouverner l'État la moitié du temps, des talents, de l'argent et des soins qu'il a mis à satisfaire sa haine, il eût été l'un des plus grands ministres qu'ait eus la France. »

A Monquin, Thérèse Levasseur eut encore des difficultés avec les gens de la maison. Rousseau, toujours sa dupe,

Digitized by Google

écrivit au propriétaire une lettre violente, où il l'accusait « de souffrir les outrages atroces du bandit en cotillon auquel il les a livrés, et d'être dénué de crédit dans sa propre maison, au point de n'y pouvoir procurer la sûreté aux hôtes qu'il y a placés lui-même » ; et il le prévient, « en attendant qu'il puisse se procurer une autre demeure, qu'il pourvoira de son mieux à sa propre défense et à la protection qu'il doit à sa femme » (avril 1770).

Rousseau était à Lyon, lorsqu'il souscrivit pour la statue de Voltaire ; il dit que, puisque tous les écrivains pouvaient souscrire, il avait payé ce droit assez cher pour oser y prétendre. Voltaire voulut en vain faire refuser cette souscription ; il fallut la subir.

Plus généreux que ce vindicatif ennemi, Jean-Jacques se plut toujours à rendre justice à ses talents et même à son caractère. Il disait à Dussaulx, littérateur médiocre, depuis membre de la Convention : « Je ne connais point d'homme dont les premiers mouvements aient été plus beaux que ceux de Voltaire. » Il ne montra pas moins de générosité envers Diderot. Corancez, fondateur du « Journal de Paris » accusait un jour Diderot d'obscurité dans ses écrits. « Prenez-y garde, lui dit Rousseau, lorsqu'il s'agit de matières traitées par Diderot, si quelque chose n'est pas compris, ce n'est pas toujours la faute de l'auteur. »

En 1770, Rousseau quitta la province pour aller s'éta-

Digitized by Google

blir à Paris. Il acheta quelques meubles et loua, dans la rue Plâtrière, qui porte aujourd'hui son nom, un pauvre réduit au cinquième étage, qu'il jugea habitable pour lui et sa femme, « en y mettant des planches. » Il fut probablement conduit dans la capitale par le besoin de suppléer à son modique revenu, en copiant de la musique, et peut-être aussi par le désir de faire des lectures de ses « Confessions », qu'il avait commencé à écrire en Angleterre. Ces lectures eurent lieu dans des sociétés particulières, et furent partout écoutées avec l'avidité qui s'attache au scandale. Le scandale ne manque pas à ce livre. Attaqué à la fois par le parti religieux et conservateur, qui l'accusait de scepticisme et d'impiété, et par le parti encyclopédique, qui le traitait de déserteur de la philosophie, le malheureux Jean-Jacques s'imagina qu'on voulait flétrir sa mémoire, et crut que le meilleur moyen de déjouer cette conspiration générale était de se faire connaître lui-même et de dévoiler ses actions, ses paroles et jusqu'à ses plus secrètes pensées. De là ce livre étrange des « Confessions », où il se déshonore en croyant se glorifier. Rousseau se croit obligé de tout révéler, et tout en disant de ces choses qu'on ose à peine se dire tout bas, même quand on ne s'entretient avec soi-même que pour s'en repentir et s'humilier, il se proclame le meilleur des hommes. « Je me suis montré tel que je fus, dit-il, vil et méprisable, quand je l'ai été ; bon,

Digitized by Google

généreux et sublime, quand je l'ai été. Que chacun de mes semblables découvre son cœur avec la même sincérité, et puis qu'un seul dise, s'il l'ose : « Je fus meilleur que cet homme-là. » Quiconque, dit-il en finissant, même sans avoir lu mes écrits, examinera, par ses propres yeux, mon naturel, mon caractère, mes mœurs, mes penchants, mes plaisirs, mes habitudes, et pourra me croire un malhonnête homme, est lui-même un homme à étouffer. » C'est le délire de l'orgueil.

Rousseau resta sept ans à Paris. Il y passait son temps à copier de la musique, à herboriser, à recevoir quelques amis, les uns anciens, les autres nouveaux, à faire de longues promenades, au retour desquelles il écrivait ses impressions sous le titre de « Rêveries d'un promeneur solitaire », espèce de complément à ses « Confessions », monument d'un talent admirable et d'une étrange perversion d'idées. Bernardin de Saint-Pierre, à qui nous devons quelques détails sur les dernières années de Jean-Jacques, nous a laissé le récit intéressant d'une de ces promenades.

« Rousseau, dit-il, me proposa de venir le lundi des fêtes de Pâques au mont Valérien. Nous nous donnâmes rendez-vous dans un café aux Champs-Elysées. Le matin, nous prîmes du chocolat. Le vent était à l'ouest ; l'air était frais ; le soleil paraissait environné de grands nuages blancs, divisés par masses sur un ciel d'azur. Entrés

Digitized by Google

dans le bois de Boulogne à huit heures, Jean-Jacques se mit à herboriser. Pendant qu'il faisait sa petite récolte, nous avancions toujours. Déjà nous avions traversé une partie du bois, lorsque nous aperçûmes dans ces solitudes deux jeunes filles, dont l'une tressait les cheveux de sa compagne. Frappés de ce tableau champêtre, nous nous arrêtâmes un instant. « Ma femme, me dit Rousseau, m'a conté que dans son pays les bergères font ainsi mutuellement leur toilette en plein champ. » Ce spectacle charmant nous rappela en même temps les beaux jours de la Grèce et quelques beaux vers de Virgile. Il y a dans les vers de ce poëte un sentiment si vrai de la nature, qu'ils nous reviennent toujours à la mémoire au milieu de nos plus douces émotions.

« Arrivés au bord de la rivière, nous passâmes le bac avec beaucoup de gens que la dévotion conduisait au mont Valérien. Nous gravîmes une pente très-roide, et nous fûmes à peine à son sommet, que, pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un ermitage où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence qui sont très-belles. Nous entrâmes justement au moment où l'on prononçait ces mots : « Providence qui avez soin des empires ! Providence qui avez soin des voyageurs ! » Ces paroles si simples et si

touchantes nous remplirent d'émotion ; et lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : « Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux. » Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh ! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour mériter d'être son valet de chambre ! » Remarquons en passant, qu'un homme délicat qui se trouverait dans la position de Jean-Jacques ne désirerait pas être le « laquais de Fénelon ». Rousseau manque de goût même dans l'émotion. Il avait comblé, à force d'étude, les lacunes qu'une instruction négligée avait laissées dans son esprit; mais il ne sut jamais corriger les défauts de sa première éducation. Il resta toujours un homme mal élevé.

« Cependant on nous introduisit au réfectoire, continue Bernardin de Saint-Pierre ; nous nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très-attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme : Dieu l'a tiré du néant, il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : « Ah ! qu'on est heureux de croire ! »

On voit que Rousseau, dans l'intervalle de ses accès de de noire mélancolie, retrouvait sa tranquillité d'âme,

Digitized by Google

son amabilité, sa douceur, la gaieté de ses jeunes années. Il avait alors tant de bonhomie, que les gens simples le prenaient pour un homme ordinaire. Citons-en un trait rapporté par le compositeur Grétry. « J'ai connu, dit-il dans ses « Essais sur la musique », une fille qui se destinait au théâtre italien, et que Jean-Jacques allait voir souvent : elle demeurait dans la même maison. — Il y a, me dit un jour cette fille, un bonhomme logé tout là-haut, qui entre souvent chez moi, lorsque, en descendant, il m'entend chanter. — Quel est cet homme? lui répondis-je, quel est son nom? — Je n'en sais rien ; il m'a dit qu'il me donnerait des avis sur mon talent, je l'ai regardé en riant : Est ce que vous chantez, vous? lui ai-je dit. — Oui, m'a-t-il répliqué : je compose même quelquefois de la musique.— Quelles sont vos conversations? — Il me regarde beaucoup, et ne dit presque rien. — Et vous? — Ma foi, je fais mes affaires de ménage, je chante, et le laisse dans un coin. L'autre jour, comme je chantais, il me dit que je ne disais pas bien certaines paroles : je le demanderai à mon maître, lui répondis-je, et je ne voulus pas dire autrement. Eh bien ! il riait comme un fou chaque fois que je répétais ce passage-là. Dernièrement, j'eus une bonne scène avec lui. Il était là sur cette chaise ; et, comme je devais sortir, je m'habillai et mis mon rouge. — Vous êtes bien plus jolie, me dit-il, sans cette enluminure. — Oh! pour ça, non, lui dis-je,

Digitized by Google

on a l'air d'une morte. — A votre âge, on n'a pas besoin d'art, j'ai peine à vous reconnaître. — Bon, bon, à tout âge, quand on est pâle, il faut mettre du rouge; vous devriez en mettre, vous. — Moi? — Oui. Je saute à l'instant sur ses genoux, et je lui mets du rouge malgré lui. Il s'est sauvé en s'essuyant, et j'ai cru qu'il étoufferait dans l'escalier, à force de rire. »

Au commencement de mai 1778, Rousseau quitta Paris et accepta une retraite dans la belle terre d'Ermenonville, près de Senlis, qui appartenait au marquis de Girardin. Le 2 juillet, il y fut saisi d'un grand froid et se plaignit d'un violent mal de tête. Pendant que sa femme lui faisait prendre quelques calmants, il tomba le visage contre terre, frappé d'apoplexie, et il expira sans proférer une parole. Il avait soixante-six ans. Quelques écrivains prétendent que sa mort fut le résultat du suicide, et qu'il se tua en se tirant au front un coup de pistolet. Cette assertion nous paraît dénuée de preuves suffisantes. Le procès-verbal de l'ouverture du corps, faite par cinq médecins, atteste « qu'il ne présentait ni cicatrices, ni blessures, si ce n'est une légère déchirure au front, occasionnée par la chute du défunt sur le carreau, au moment où il fut frappé de mort. » Une lettre du sculpteur Houdon, qui moula la tête de Rousseau confirme la déclaration des médecins et prouve la véracité du procès-verbal.

Digitized by Google

Jean-Jacques fut enterré à Ermenonville, dans une petite île située au milieu du parc. En 1794, en vertu d'un décret de la Convention, son corps fut transporté à Paris en grande pompe, et déposé à côté de celui de Voltaire, dans les caveaux de l'église Sainte-Geneviève, transformée en Panthéon national.

Finissons par quelques mots sur le style de Rousseau, qui régénéra notre prose, tout en y apportant peut-être autant de mal que de bien. A partir de 1750, sauf dans les ouvrages de Montesquieu, de Voltaire et de Buffon, la prose française s'appauvrit et s'alanguit dans une molle élégance ; les phrases sont maigres, courtes et mal liées. Rousseau arrêta la décadence. Doué d'une imagination ardente, il sut retrouver une langue pleine de vigueur, de passion, de couleur et de mouvement, et il lui rendit ces périodes amples, dont tous les membres, fortement liés entre eux, forment un ensemble solide et puissant.

Quant aux défauts particuliers du style de Rousseau, ils tiennent à un défaut général, qui peut se résumer dans un mot, la déclamation. En effet, ce qui domine dans les œuvres de Rousseau, c'est la déclamation, c'est-à-dire l'affectation d'en dire plus qu'il n'en pense, d'avoir plus de sensibilité qu'il n'en a. Sauf certains morceaux, où il a été vrai avec lui-même et avec les autres, et où il a été simple, parce qu'il était sincère, c'est en cherchant souvent l'effet par la déclamation qu'il a rencontré quelquefois l'éloquence.

Digitized by Google

XVII

BUFFON

(1707-1788)

Buffon est le « Montesquieu » de l'histoire naturelle : il fit pour la nature ce que Montesquieu avait fait pour les lois. Il eut, le premier en France, la gloire de rassembler les faits de l'histoire naturelle, de les observer, de les juger et d'en tirer des principes généraux pour former une théorie philosophique de la nature, comme Montesquieu avait fait la théorie de la législation. « L'Histoire naturelle » se place à côté de « l'Esprit des lois », et ces deux ouvrages méritent également d'être considérés comme les deux plus grands monuments littéraires et scientifiques du XVIIIe siècle. Mais si le but que se proposèrent ces deux grands hommes se ressemble, leur manière d'écrire est bien différente : le style de Montesquieu est concis, coupé, haché, pétillant de saillies; celui de

Digitized by Google

Buffon se compose de longues et harmonieuses périodes, admirablement adaptées à la peinture des merveilles de l'univers.

Comme Montesquieu, Buffon fut entraîné par le courant de son siècle. Il en accepta les mœurs, subit l'influence secrète de ces mœurs sur sa pensée, et partagea quelques-unes des erreurs de ses contemporains. Il tenta d'expliquer, sans recourir à un Dieu créateur, la formation de la terre et la force qui la fait mouvoir autour du soleil; et il attribua aux cinq sens l'origine de toutes nos idées et de tous nos sentiments : c'est la doctrine sensualiste, si chère au XVIII[e] siècle.

George-Louis Leclerc, créé comte de Buffon par Louis XV, naquit au château de Montbard, situé au nord de Semur, en Bourgogne. Son père, conseiller au parlement de Dijon, appartenait à une famille ancienne, et possédait une fortune considérable.

Le jeune Buffon fut élevé avec soin et succès ; mais il ne montra pas d'abord pour les sciences naturelles ce goût et cette aptitude qui devaient faire sa passion et sa gloire. Il ne s'occupa, dans ses premières études, que de lettres et d'antiquités.

En sortant du collége de Dijon, Buffon se mit à voyager. Il se lia avec le jeune duc de Kingston, et ils visitèrent ensemble une partie de la France, de l'Italie et de l'Angleterre. C'est le seul voyage qu'ait fait ce grand peintre de la nature.

Digitized by Google

De retour en France, Buffon se livra avec ardeur à l'étude des sciences. Il traduisit la « Statique des végétaux » et « l'Analyse de l'air », de Hales, un des plus célèbres physiciens de son temps, et le « Traité des fluxions », ou calcul infinitésimal, de Newton, un des plus grands génies de l'Angleterre. En même temps, il se livrait à de nombreuses expériences de physique et de physiologie. La plus connue est celle qui amena la découverte des miroirs ardents. Suivant une tradition répétée par tous les faiseurs d'abrégés, bien qu'elle ne soit pas mentionnée dans Tite-Live, Polybe et Plutarque, Archimède aurait brûlé les vaisseaux des Romains avec des miroirs ardents. Buffon, excité, dit-on, par un pari, essaya de trouver le moyen d'incendier, attribué peut-être à tort au grand géomètre de Syracuse, et il y réussit. Il combina des miroirs dans une courbe parabolique, de manière à ce qu'ils pussent, par leur coïncidence, réfléchir les rayons solaires en un point central éloigné; et il parvint à allumer du bois à deux cents pieds de distance et à fondre du plomb à cent vingts pieds.

Egalement passionné pour la gloire et pour les plaisirs, Buffon sut faire aux plaisirs une part qui ne coûtait rien à sa gloire : sa jeunesse fut à la fois très-laborieuse et très-dissipée. Un domestique, nommé Joseph, était chargé de le réveiller chaque jour à six heures du matin, et il avait ordre de l'arracher du lit au besoin. Buffon disait

Digitized by Google

plus tard de ce domestique : « Je dois à Joseph au moins dix à douze volumes de mes œuvres. » Malgré les longues veilles des soupers et du jeu, il était debout à la même heure, et travaillait de douze à quatorze heures par jour. C'est là ce qui explique ses nombreux travaux, la perfection de son style, et peut-être aussi sa définition du génie, qu'il appelle « une longue patience ». Newton se faisait du génie la même idée : on lui demandait comment il avait pu faire ses immortelles découvertes. Il répondit : « En y pensant toujours. »

Les travaux de Buffon attirèrent bientôt l'attention de savants. A vingt-six ans, il fut admis à l'Académie des sciences · et à trente-deux, il fut nommé intendant du jardin du roi, aujourd'hui le Jardin des Plantes (1739). Dès lors sa vocation fut décidée. Il se proposa d'étudier tout ce que renfermait ce jardin, et de décrire la nature entière, la terre, l'homme, les animaux, les plantes, les minéraux, et il se livra à cette tâche immense avec un zèle, une ardeur, une persévérance que rien ne put fatiguer.

Ce ne fut qu'après dix ans de recherches et de méditations, que Buffon se détermina à faire imprimer les trois premiers volumes de son « Histoire naturelle ». Ils parurent en 1749, un an après la publication de « l'Esprit des lois ». Dès son apparition, ce livre fut mis par les contemporains au-dessus de tous les ouvrages anciens et

Digitized by Google

modernes écrits sur le même sujet, et l'auteur regardé comme un des premiers naturalistes de l'Europe et un des plus grands écrivains de la France. C'était la première fois qu'on voyait la science revêtue de toute la magnificence de l'expression.

Dans l'espace de quarante ans, Buffon donna successivement trente-trois autres volumes, sans pouvoir accomplir la tâche qu'il s'était imposée. La formation de la terre, les différentes révolutions qu'elle a subies avant d'arriver à son état actuel, la nature et l'origine des substances qu'elle renferme, les phénomènes qui se passent à sa surface ou dans ses entrailles; l'histoire de l'homme et les lois qui président à sa naissance, à son développement et à sa mort; la description de plus de deux cents espèces d'animaux quadrupèdes, celle de plus de sept cents espèces d'oiseaux, et la peinture de leurs mœurs, de leurs qualités, de leurs habitudes; telles sont les matières qu'il a traitées dans ce vaste ouvrage, les embellissant de tous les ornements de l'art d'écrire et les relevant par des réflexions fines ou profondes, qui s'appliquent à la conduite de la vie.

Avant de parler de l'homme et des animaux, Buffon explique la formation de la terre qu'ils habitent. Les faits connus jusqu'à lui ne donnant pas la raison scientifique de toutes choses, il y supplée par son imagination, et il hasarde les hypothèses les plus hardies et quelquefois

Digitized by Google

les plus téméraires. Il suppose qu'une comète a heurté le soleil ; qu'elle en a fait jaillir des éclats enflammés, qui ont formé les planètes et la terre que nous habitons ; que la terre, semblable à une lave brûlante, a bouillonné pendant trente-sept mille ans ; que plus tard, en se refroidissant, elle a attiré les vapeurs rejetées d'abord de sa surface, et qu'ainsi se sont formées les mers, qui, à leur tour, ont produit les montagnes et les vallées ; qu'au bout de vingt-cinq mille ans, elle a commencé à jouir d'une chaleur plus tempérée sous les pôles, qui ont été habités les premiers par les plus grands animaux pendant quinze mille ans. Buffon ne se contente pas de deviner le passé ; il prétend aussi deviner l'avenir. Il prédit que la terre continuera toujours à se refroidir, que dans quatre-vingt-treize mille ans la vie n'y sera plus possible, et qu'elle verra périr et s'éteindre tous ses habitants. Toutes ces conjectures sont racontées avec une éloquence quelquefois sublime et avec la conviction d'un historien témoin des événements dont il ferait le récit. « Voilà, dit Buffon, dans l'orgueil de son génie, ce que j'apercevais par la vue de l'esprit. » Un mot de l'historien Hume nous montre à quel point fut frappée l'imagination des contemporains. « J'étais, dit-il, arrivé à un état de scepticisme complet, lorsque je reçus le livre de la « Théorie de la Terre » ; et ce me fut une surprise extraordinaire de voir que le génie de cet homme donnait à

Digitized by Google

des choses que personne n'a vues une probabilité presque égale à l'évidence. Cela me paraît, je l'avoue, un des plus grands exemples de la puissance de l'esprit humain. »

Dans cette magnifique rêverie sur la création, il y a des découvertes devinées de génie. Ainsi, la science admet aujourd'hui comme des vérités la fluidité primitive du globe et sa chaleur centrale. Il est démontré qu'une masse fluide du volume de la terre, tournant avec sa vitesse sur elle-même, prendrait une forme aplatie aux pôles et renflée à l'équateur. Il est également prouvé qu'à une petite profondeur, variable selon les lieux, la température reste toujours la même, et qu'elle est égale à la température moyenne du sol. Au-dessous de ce point, la chaleur augmente en descendant et s'élève d'un degré environ pour trente mètres de profondeur. Donc à trois mille mètres au-dessous du point de température stationnaire, on doit trouver cent degrés de chaleur, température de l'eau bouillante.

Mais l'amour immodéré de l'hypothèse a fait tomber le grand naturaliste dans une foule d'erreurs. Il se trompe, par exemple, sur le refroidissement progressif du globe, dont il attribue la chaleur plus au feu intérieur qu'au soleil. La chaleur intérieure ne se fait point sentir à la surface du sol ; elle aurait beau s'éteindre tout à fait; la température extérieure, due exclusivement au soleil, ne changerait pas sur la terre.

Digitized by Google

Buffon se trompe aussi, quand il prétend que le nord a été d'abord le seul habitable. Ce qui prouve le contraire, c'est que les éléphants découverts sous les glaces de la Sibérie s'y trouvent entiers, revêtus de leur chair et de leur peau. « S'ils n'eussent été gelés aussitôt que tués, dit Cuvier, leur putréfaction les aurait décomposés ; et d'un autre côté, cette gelée éternelle n'occupait pas auparavant les lieux où ils ont été saisis, car ils n'auraient pas pu vivre sous une pareille température. C'est donc le même instant qui a fait périr les animaux et rendu glacial le pays qu'ils habitaient. » Ces grands animaux ont donc péri par une catastrophe soudaine, par un refroidissement subit et non, comme le pensait Buffon, progressif.

Buffon se trompe encore sur la formation des montagnes, qui est due, non pas à la mer, comme il le prétend, mais au feu intérieur de la terre. Voltaire plaisanta de cette origine des montagnes, comme Buffon s'était égayé de l'origine des coquillages trouvés sur les Alpes ; on connaît ces deux vers :

Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courants, formé les Pyrénées.

Le plus grave reproche que méritent plusieurs des hypothèses de Buffon, c'est qu'elles tendent à affaiblir l'idée

Digitized by Google

d'un Dieu créateur. Il a l'air de tout expliquer par la puissance de la nature, et de ne parler souvent du Créateur que pour éviter les tracasseries du pouvoir ecclésiastique. Madame Necker, son amie, le représente comme un pyrrhonien. Un autre ami, Hérault de Séchelles, avocat général au parlement de Paris, devenu plus tard un des plus furieux conventionnels, lui fait dire : « J'ai toujours nommé le Créateur ; mais il n'y a qu'à ôter ce mot, et mettre à la place la puissance de la nature, l'attraction et l'impulsion. » Mais serait-il donc vrai que ce grand esprit ait substitué l'aveugle nature à la Providence ? Est-il possible qu'il n'ait pas cru en Dieu, celui qui terminait la « Première vue de la nature » par cette éloquente prière ?

« Grand Dieu ! dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers ; vous qui, du trône immobile de l'Empirée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion ; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes, rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée. Qu'elle soit dans le silence ! Qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses ! Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création ;

Digitized by Google

mais l'homme est votre être de choix ; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle ; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour : ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les natures ennemies ; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme; le fer homicide n'armera plus sa main ; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations ; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre ; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité ; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration. » On dit qu'à la lecture de cette magnifique invocation, le père de Buffon fut tellement transporté, qu'il tomba aux genoux de son fils.

Au reste, Buffon, jaloux de son repos, usa d'une extrême circonspection en tout ce qui regarde les croyances religieuses. La Sorbonne ayant condamné quelques propositions de son livre, il se justifia avec un air de soumission qui n'était peut-être pas exempt d'ironie. S'il est vrai que ce grand homme fût incrédule, plaignons-le d'avoir poussé l'hypocrisie aussi loin que Voltaire : il remplissait exactement tous ses devoirs de chrétien.

Digitized by Google

Quelle que soit l'opinion de Buffon sur l'existence de Dieu, il était profondément convaincu de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme. Dans son beau discours sur la « Nature de l'homme », il affirme avec force que l'âme existe et qu'elle est immortelle. « Notre âme, dit-il, n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante; cette forme est la pensée. Il nous est impossible d'apercevoir notre âme autrement que par la pensée : cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu, rien de pénétrable, rien de matériel; donc le sujet de cette forme, notre âme, est indivisible et immatériel. Notre corps, au contraire, et tous les autres corps ont plusieurs formes : chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructible, et toutes sont relatives aux différents organes avec lesquels nous les apercevons : notre corps, et toute la matière, n'a donc rien de constant, rien de réel, rien de général par où nous puissions la saisir et nous assurer de la connaître. Un aveugle n'a nulle idée de l'objet matériel qui nous représente les images du corps; un lépreux dont la peau serait insensible n'aurait aucune idée que le toucher fait naître; un sourd ne peut connaître les sons. Qu'on détruise successivement ces trois moyens de sensations dans l'homme qui en est pourvu, l'âme n'en existera pas moins; ses fonctions intérieures subsisteront, et la pensée se manifestera toujours au dedans de lui-même. Otez, au con-

Digitized by Google

traire, toutes ses qualités à la matière; ôtez-lui ses couleurs, son étendue, sa solidité, et toutes les autres propriétés relatives à nos sens, vous l'anéantirez. Notre âme est donc impérisssable, et la matière peut et doit périr. »

Après avoir exposé sa théorie sur la formation et les révolutions de la terre, et décrit l'homme, qui en est le roi, Buffon passe à la peinture des animaux. C'est la partie la plus belle et la plus populaire de ses immortels travaux. C'est là que son style atteint un degré d'élégance, de noblesse, de richesse, de pompe et de magnificence qu'on n'a pas surpassé dans notre langue, et qui lui a valu le titre de créateur de l'éloquence descriptive. C'est cette dignité imposante et continue, jointe à une clarté lumineuse, qui est le trait le plus frappant du style de ce grand écrivain. Quand il peint les formes extérieures, le caractère, les habitudes des animaux, il est inimitable. D'Alembert, qui ne l'aimait pas et qui l'appelait le « roi des phrasiers », essaya, avec quelques autres hommes de lettres, de corriger différentes pages, de changer des mots, la coupe des phrases, le mouvement du style; il avoua que tous leurs efforts avaient été vains, et qu'ils n'avaient rien pu trouver pour remplacer les expressions, la coupe et les mouvements dont s'était servi Buffon.

Personne n'a fait peut-être sur l'art d'écrire des étu-

Digitized by Google

des aussi profondes que Buffon. Il le médita toute sa vie et il disait dans sa vieillesse : « J'apprends tous les jours à écrire ; et il y a dans mes derniers ouvrages infiniment plus de perfection que dans les premiers. » Il ne se lassait jamais d'effacer, de corriger, de recopier. Ses « Époques de la nature », qu'il composa à l'âge de soixante-dix ans, furent écrites dix-huit fois de sa main. Il s'appliquait surtout à enchaîner étroitement les idées accessoires contre l'idée principale, de manière à n'en faire qu'une, à lier fortement ensemble les différents membres de la phrase, les phrases entre elles et les paragraphes entre eux. De là ce style solide, plein, où l'abondance des expressions répond toujours à l'abondance des choses, sans jamais aller jusqu'à la redondance. Ce grand écrivain donnait moins d'attention à la partie grammaticale qu'au choix des mots, qu'il pesait avec une justesse rigoureuse. Madame Necker dit qu'il ne pouvait rendre raison d'aucune des règles de la langue française, mais qu'il n'a pas mis dans ses ouvrages un mot dont il ne pût rendre compte.

On a mille fois loué la description du chien, du cheval, de l'écureuil, de l'éléphant, du lion, du cygne, et bien d'autres. Dans la peinture du paon, la riche palette de l'écrivain semble lutter contre l'éblouissante profusion de couleurs qu'étale le brillant oiseau de Junon. Il semble épuiser toutes les magnificences du langage pour

Digitized by Google

peindre cette roue étincelante. « Les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes ; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce front radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses : chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables. »

Buffon aimait à réciter ses plus belles pages. Les morceaux qu'il se plaisait à faire valoir par le débit sont la description des déserts de l'Arabie, dans l'histoire du chameau, et la peinture du premier homme racontant la première expérience qu'il a faite de ses cinq sens, premier essai de son existence physique et intellectuelle. La peinture de l'Arabie est assez courte pour être citée tout entière ; c'est un tableau parfait. « Qu'on se figure, dit Buffon, un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des os-

sements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés ; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante ; solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes : il voit partout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée ; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir, car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort. »

On voit que Buffon excellait dans le style périodique ; il s'y élevait quelquefois jusqu'au sublime, comme cela lui arriva en célébrant les travaux du célèbre voyageur La Condamine. Il le peignit « parcourant l'un et l'autre hémisphère, traversant les continents et les mers, surmontant les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées, où des glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi ; se livrant à la pente précipitée de ces cataractes écumantes dont les

Digitized by Google

eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des nues ; pénétrant dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses, où l'on trouve à peine quelques vestiges de l'homme ; où la nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois. » L'auditoire fut tellement frappé de cette grande image, qu'il demeura quelque temps dans le recueillement avant d'applaudir.

La pompe habituelle et un peu monotone du style de Buffon lui attira des critiques. Voltaire disait que son « Histoire naturelle » n'était pas « si naturelle ». On connaît aussi ce vers :

Dans un style ampoulé parlez-nous de physique.

Et d'Alembert disait un jour à Rivarol : « Ne me parlez pas de votre Buffon, de ce comte de Tufière, qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit : « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal... — Oui, répondit le malin Rivarol, c'est comme ce sot de Jean-Baptiste Rousseau, qui s'est avisé de dire :

Des bords sacrés où naît l'aurore,
Aux bords enflammés du couchant.

au lieu de dire simplement « de l'est à l'ouest ». Cette réponse est plus spirituelle que juste : un poète lyrique

Digitized by Google

ne doit pas avoir la même langue qu'un naturaliste écrivant en prose. Tout en blâmant comme trop sévère le jugement de Voltaire et de d'Alembert, on pourrait souhaiter que Buffon eût retranché quelques périphrases, quelques périodes pompeuses, et mis quelquefois dans sa diction plus de souplesse et de simplicité ; le beau velours fait un magnifique habillement, mais on ne porte pas toujours du velours.

On a aussi reproché à Buffon d'avoir eu plus d'imagination que d'âme, plus de bonté que d'émotion, et d'avoir manqué de cette sensibilité qui donne la vie et l'accent à tout ce qui touche l'écrivain. « Buffon surprend par son style, a dit Chateaubriand, mais rarement il attendrit. Lisez l'admirable article du chien ; tous les chiens y sont... Qui manque-t-il ? Le chien de l'aveugle. Et c'est celui-là dont se fût d'abord souvenu un chrétien. » Une seule fois, vers la fin de sa carrière, le grand naturaliste se sentit peut-être ému, en rappelant la fable touchante du chant du cygne : « Les anciens, dit-il, ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux ; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'était, disaient-ils, près d'expirer et faisant un adieu triste et tendre, que le cygne rendait ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger

Digitized by Google

et douloureux murmure d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre. On entendait ce chant lorsque, au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés ; on avait même vu des cygnes expirant en musique, et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens, n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée ; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs : poètes, orateurs, philosophes même, l'ont adoptée comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables, elles étaient aimables et touchantes ; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités : c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort ; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : « C'est le chant du cygne ! »

Les premiers volumes de « l'Histoire naturelle » ouvrirent à Buffon les portes de l'Académie française ; il y fut élu en 1753. Dans son Discours de réception, il traita de ce grand art d'écrire qu'il cultivait avec tant de soin et de succès, et en parlant du style, il en donna le modèle. Ce fameux discours, sans être une théorie complète d'un art qu'aucun corps de règles ne peut embrasser tout entier, renferme d'admirables préceptes sur la composi-

Digitized by Google

tion, le plan, le ton, la nécessité de posséder pleinement son sujet avant de prendre la plume; sur le choix, l'ordre, la liaison des idées et des mots; sur les qualités qu'on peut acquérir et les défauts qu'on doit éviter. Ce grand maître mettait le génie du style au-dessus de tout.

« Bien écrire, dit-il, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles : les idées seules forment le fonds du style; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes.

« Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité : si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets; s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les conséquences, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; « le style est l'homme même. » Ce mot célèbre, tant de fois cité, est vrai surtout de Buffon : son style était l'image de son génie et de sa personne. Il avait une belle taille, un air noble et

Digitized by Google

mposant. Dès six heures du matin, il se mettait au travail en grande toilette, en manchettes de dentelles et l'épée au côté. Il disait qu'il ne pouvait travailler que « lorsqu'il se sentait bien propre et bien arrangé. »

Buffon, qui mettait tant de poésie dans sa prose, n'aimait pas plus les vers que Montesquieu. Comme lui, il soutenait qu'on ne pouvait faire quatre vers de suite sans blesser le bon sens, et critiquait même les vers « d'Athalie ». « Mais ce qu'il disait était d'un homme si étranger aux premières notions de la poésie, aux procédés connus de la versification, qu'il n'eût pas été possible, dit La Harpe, de lui répondre sans l'humilier ». Au reste, si Buffon n'aimait pas la poésie, il goûtait fort bien les éloges qu'on lui adressait en vers. Il faisait grand cas des odes où Lebrun célébrait son génie. Un jour ce poète lui récitait une de ses plus belles odes : « Elle n'est pas aussi sublime, dit Buffon, que celle que vous m'avez adressée. »

La vanité était le côté faible de ce grand homme. Il était plus convaincu que personne de la supériorité de son génie, et il s'admirait avec une franchise poussée jusqu'à la naïveté. Son fils lui ayant élevé dans son parc de Montbard une petite colonne avec une inscription [1] où

[1] Excelsæ turri
Humilis columna.

Digitized by Google

il l'appelait une haute tour : « Mon fils, lui dit-il tout attendri, cela te fera honneur ! » J.-J. Rousseau, étant allé le voir à Montbard, s'était mis à genoux devant le pavillon où il avait écrit son « Histoire naturelle », et avait baisé le seuil de la porte. On demanda un jour à Buffon si c'était vrai. — « Oui, répondit-il froidement, Rousseau y fit un hommage. » Un autre jour, on lui demandait combien il comptait de grands hommes : « — Cinq, répondit-il : Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et moi. »

Buffon, si amoureux de la gloire, en connut, de son vivant, toutes les douceurs. Peu d'écrivains, peu d'hommes ont joui d'une renommée plus grande, plus populaire, plus universelle. En France, les ministres avaient ordre de se rendre chez lui, quand il avait à leur parler, et de ne lui rien refuser pour les dépenses du Jardin des Plantes. On érigea en comté sa terre de Buffon, située à deux lieues de Montbard; et on lui éleva une statue sous ses yeux, à l'entrée du Muséum d'histoire naturelle, avec cette magnifique inscription latine : « Majestati naturæ par ingenium, » qui signifie : « Génie égal à la majesté de la nature. » Au dehors, c'était la même considération, la même faveur publique. Pendant la guerre d'Amérique, des corsaires anglais avaient capturé un vaisseau où se trouvaient des caisses adressées de l'Inde à M. de Buffon; ils les lui envoyèrent respectueusement à Paris. De toutes

Digitized by Google

les parties du monde lui arrivaient des envois d'objets d'histoire naturelle; il en reçut de la plupart des souverains de l'Europe. L'impératrice Catherine II lui adressa, outre les plus rares produits de ses États, de superbes fourrures, une riche collection de médailles, et son portrait orné de diamants; et sur sa demande, Buffon lui envoya son buste de marbre, et le lui fit porter par son fils, « sa vivante image », jeune officier aux gardes. On regrette que Buffon, en remerciant Catherine, se soit laissé aller à la même adulation hyperbolique que Voltaire envers une femme qui, si elle était la Sémiramis du Nord, en fut aussi l'Agrippine. Il lui dit « que toutes les nations admirent et respectent également son esprit sublime et son grand caractère; » il la proclame « la première et l'unique personne du beau sexe qui ait été supérieure à tous les grands hommes, » et il exprime le vœu, bien peu patriotique, « qu'une nouvelle descente du nord au midi, sous l'étendard de son puissant génie, vienne réhabiliter cette partie croupissante de l'Europe. »

Plusieurs souverains et princes de l'Europe firent à Buffon l'honneur d'aller le voir chez lui. Il reçut la visite de l'empereur Joseph II et de son frère l'archiduc Maximilien, celle des rois de Danemark et de Suède, et celle du frère de Frédéric II, roi de Prusse. Il offrit un exemplaire de son « Histoire naturelle » à Maximilien, qui le refusa, disant qu'il ne voulait pas l'en priver. Jo-

Digitized by Google

seph II répara cette bévue. Il fit une visite à Buffon, au Jardin des Plantes. « Monsieur, lui dit-il, me voici sur les terres de votre empire. » Et il ajouta : « A propos, monsieur le comte, je ne dois pas oublier de réclamer un exemplaire de vos œuvres, que mon frère Maximilien a laissé chez vous par distraction. »

Buffon jouit presque toute sa vie d'une excellente santé. Cet homme qui, suivant l'expression de Voltaire, avait « l'âme d'un sage dans le corps d'un athlète, » n'eut que deux accès de maladie de langueur, qui lui firent perdre deux ans. » Cette abréviation dans ma vie, disait-il, en a produit une dans mes ouvrages. J'aurais pu donner, dans les deux ans que j'ai perdus, deux ou trois volumes de « l'Histoire des Oiseaux ». Ses dernières années furent affligées, comme celles de Bossuet, son compatriote, par les douleurs de la pierre, qu'il supporta avec une grande force d'âme. Il mourut à Paris en 1788, un an avant la convocation des États-généraux. La gloire le suivit au tombeau. La France, tant de fois injuste envers es hommes illustres, lui fit des funérailles qui furent, dit M. Villemain, « la plus grande pompe de douleur publique qu'on ait vue avant celles de Mirabeau, trois ans plus tard. »

Buffon avait épousé, à cinquante-cinq ans, une femme beaucoup plus jeune que lui, et remarquable par son esprit et sa beauté. Elle éprouvait pour son mari une ad-

Digitized by Google

miration profonde et une affection qui ne fut pas toujours payée de retour. Elle lui donna un fils, et mourut après quelques années de mariage. Cet enfant adorait son père. On cite de lui un mot plein d'âme. A douze ans il tomba dans l'eau, et on l'accusa d'avoir eu peur. » J'ai eu si peu peur, dit-il, que, dût-on me donner l'espérance de vivre cent ans, comme mon grand-papa, je consentirais à mourir à l'instant, si je pouvais ajouter une année à la vie de mon père : non pas dans l'instant, ajouta-t-il en se reprenant ; je demanderais un quart d'heure pour jouir du plaisir de ce que j'aurais fait. » Ce noble jeune homme était colonel de cavalerie, lorsqu'il périt, à vingt-neuf ans, sous la hache révolutionnaire, quelques jours avant le 9 thermidor, qui délivra la France de Robespierre et de ses complices. Il monta sur l'échafaud avec courage, et ne dit que ces simples paroles : « Citoyens, je me nomme Buffon. » Ce grand nom aurait dû suffire pour l'arracher à la mort.

Digitized by Google

XVIII

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

RÉFORME LITTÉRAIRE

Pendant le XVIIIe siècle, la prose s'était enrichie de qualités nouvelles et durables sous la plume de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau et de Buffon. Mais la poésie avait dégénéré sous l'influence de la philosophie raisonneuse et sceptique. Voltaire, en la soumettant, comme la prose, aux lois du bon sens et de l'inflexible raison, amena ses disciples à négliger l'essence même de la poésie, c'est-à-dire l'imagination et le sentiment. Plus occupés de la forme que du fond, les poètes s'attachèrent plus à vaincre des difficultés qu'à rechercher l'originalité, le mouvement et la couleur. Cette poésie froide, compassée, languissante, dont l'esprit faisait presque tous les frais, représentait les mœurs polies, élégantes, mais sans franchise, sans naturel, de l'ancienne société; elle était l'expression de son horreur pour la trivialité, et de son

Digitized by Google

culte superstitieux pour le goût, ou plutôt pour l'idée timide qu'on s'en faisait. De là, dans les œuvres, moins d'invention que d'esprit, peu d'écarts dans le domaine grammatical et littéraire, mais aussi peu d'élan et de verve, et jamais un trait sublime.

Les conditions de l'art suivent les modifications de l'état social. L'avénement d'une société nouvelle, au XIXe siècle, en amenant des idées nouvelles et des goûts nouveaux, amena nécessairement une nouvelle forme littéraire. Chateaubriand et madame de Staël, disciples épurés de J.-J. Rousseau et de B. de Saint-Pierre, eurent les honneurs de l'innovation.

Chateaubriand, esprit poétique, créa tout un monde d'images, en associant le moyen-âge chrétien à l'antiquité grecque. Il renversa de leurs autels les divinités païennes, pour faire place dans la nature au vrai Dieu et à l'âme humaine, et il trouva des beautés nouvelles, inconnues au génie grec et latin. Il rattacha la critique à ce qu'il y a de plus intime dans l'homme, et donna la couleur des temps et des lieux aux tableaux et aux souvenirs historiques. Il modifia la langue elle-même ; il l'enrichit d'expressions, de figures, de formes nouvelles, et donna à la prose un coloris, une richesse, un éclat, une mélodie, qui manquent parfois même à notre langue poétique.

Comme Chateaubriand, madame de Staël découvrit des régions inconnues ; elle réclama dans la littérature la

Digitized by Google

place qui doit appartenir à l'élément chrétien et à l'élément du Nord, trop effacés par la renaissance classique du XVIe siècle ; elle nous initia par des écrits ingénieux au génie germanique, et nous en fit peut-être trop admirer les conceptions fortes, mais bizarres, et les vues hardies, mais aventureuses. La connaissance des doctrines littéraires et des mœurs de l'Allemagne exerça une grande influence sur notre littérature, et contribua puissamment à pousser les esprits dans des routes nouvelles.

Les deux chefs de la réforme littéraire eurent d'abord peu d'imitateurs. Sous la République et l'Empire, les esprits, absorbés dans les convulsions politiques et dans le bruit des batailles, trouvaient peu de temps pour les créations littéraires. Aussi, la littérature continua-t-elle à n'être qu'une pâle et fade copie des formes pures et élégantes des deux siècles précédents.

Ce fut pendant les paisibles années de la Restauration, que la littérature rentra dans la voie tracée au commencement du siècle, et qu'elle engagea avec l'école dégénérée une lutte qui eut toute l'ardeur d'une guerre civile. Les novateurs, désignés par l'appellation inintelligible de « romantiques », que madame de Staël avait eu la malencontreuse idée de leur donner, entreprirent d'introduire dans la poésie plus d'imagination, de rêverie et de sentiment, de franchise et de naturel, des métaphores et

Digitized by Google

des images plus vives, enfin quelque chose qui s'éloignât, autrement que par la mesure et la rime, du langage de la prose. On abandonna la périphrase, le prétendu mot poétique, l'épithète métaphysique : on préféra l'expression précise, le mot propre et l'épithète pittoresque; et la poésie retrouva sa langue, sa couleur, sa mélodie, dans les « Méditations » et les « Harmonies » de Lamartine, dans les « Odes » de Victor Hugo, dans les « Poèmes » d'Alfred de Vigny, dans ceux d'Alfred de Musset, dans les « Consolations » de Sainte-Beuve, et dans quelques chansons de Béranger.

La réforme s'étendit au mécanisme du vers et à la coupe de la strophe. Malherbe, pour rendre le rhythme plus sensible, avait prescrit dans l'alexandrin un double repos, l'un après la sixième syllabe, et l'autre à la fin du vers. Ce vers symétrique convient au ton solennel de notre tragédie, à l'épître philosophique, à la satire, au poème didactique et descriptif ; mais il ne saurait convenir à l'épopée, ni au récit familier, ni à l'allure variée et dégagée du dialogue. André Chénier avait commencé, sous l'inspiration des muses grecques, la réforme de l'alexandrin, et cherché à lui donner le ton, l'harmonie et la souplesse de l'hexamètre ancien. Pour la coupe de la strophe, il s'était également insurgé contre Malherbe, qui proscrit la longue période lyrique et ordonne aux poètes, sous prétexte de mieux faire sentir la cadence, de termi-

Digitized by Google

ner le sens avec chaque strophe. Chénier s'affranchit le premier de cette règle mesquine, qui gêne le mouvement de la pensée et brise le cours du fleuve lyrique; il continua le sens d'une strophe à l'autre, et y trouva quelquefois de beaux effets de style.

Victor Hugo, Alfred de Vigny et les autres poètes romantiques perfectionnèrent ces innovations. Ils rendirent la césure mobile et pratiquèrent l'enjambement, pour obtenir un vers plus souple, plus familier, et pour varier l'harmonie. Ils firent sentir la mesure par le son éclatant de la rime, qui, mieux qu'un repos, indique la fin du vers. Ils agirent avec la même liberté dans la coupe de la strophe, et ils surent en marquer la cadence, sans interrompre le mouvement de la pensée, ni le cours de la période lyrique.

Les romantiques ne se bornèrent pas à ces réformes; ils en entreprirent d'autres non moins essentielles. Notre littérature était pauvre en œuvres épiques, lyriques et élégiaques. « La Henriade » mérite à peine le nom d'épopée; quelques odes harmonieuses de Malherbe, de J.-B. Rousseau et de Lebrun, remarquables de forme, mais faibles d'inspiration et de pensée; les chœurs magnifiques « d'Esther » et « d'Athalie », quelques élégies gracieuses de Parny composaient toutes nos richesses lyriques et élégiaques. Alfred de Vigny hasarda d'ingénieuses innovations dans le style épique, sans faire

Digitized by Google

d'épopée; Victor Hugo créa l'ode moderne, et y fit entrer tous les sentiments humains, tous les rêves de l'imagination, tous les caprices de la fantaisie et les idées philosophiques les plus élevées. Lamartine et, après lui. Alfred de Musset, donnèrent à l'élégie, où ils sont restés sans rivaux, des beautés inconnues. Le sentiment chrétien, que Lamartine y introduisit, l'éleva au rang des plus belles odes. Béranger prit tous les tons dans la « chanson »; il y donna accès aux plus fiers élans de la poésie lyrique et aux plus douces effusions de l'âme. Au-dessous d'eux, Sainte-Beuve importa d'Angleterre l'élégie familière, domestique, où il déploya un talent plein de franchise et de vérité.

Les novateurs furent moins heureux au théâtre. Il était difficile de surpasser les chefs-d'œuvre de nos grands auteurs dramatiques; on entreprit de faire autrement. A la place de la tragédie héroïque de Corneille, de la tragédie passionnée de Racine et de la tragédie philosophique de Voltaire, on voulut introduire chez nous le drame fantastique, dont la Grèce, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne avaient donné des exemples. Corneille s'était adressé à l'esprit, Racine au cœur, Voltaire à la raison. On s'adressa à l'imagination, faculté jusqu'alors subordonnée en France, à la raison et au goût; et, au lieu de représenter la réalité humaine ou historique, on créa des personnages fantastiques, ou bien on transforma les per-

Digitized by Google

sonnages historiques en héros imaginaires. On consulta trop peu la raison et le bon sens; on ne s'assujettit pas assez aux conditions de vraisemblance, et l'on ne produisit aucun ouvrage comparable aux chefs-d'œuvre classiques. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la réforme dramatique, tout en échouant dans la pratique, triompha dans la théorie. Elle tempéra la loi des unités; elle fit justice du style noble, de la tirade solennelle et monotone et de l'appendice obligé des confidents, et elle démontra que le système de Corneille et de Racine n'est pas le seul légitime, et qu'il y a plusieurs chemins pour arriver à l'émotion dramatique.

Plusieurs genres en prose, la philosophie, la critique, l'histoire, le roman, reçurent aussi de profondes modifications.

Chateaubriand et madame de Staël, secouant le joug de l'impiété voltairienne, avaient proclamé le spiritualisme comme un sentiment; ils avaient touché le cœur, mais la raison n'était pas convaincue. La science acheva la victoire. L'école catholique attaqua le sensualisme et le matérialisme, tout en anathématisant la raison humaine : M. de Bonald, Joseph de Maistre et Lamennais, qui en étaient les chefs, ne parlèrent que de règle, de devoir et de Dieu aux sectateurs de la philosophie du XVIIIe siècle, qui avaient proclamé la liberté sans la règle, le droit sans le devoir, et l'homme sans Dieu.

Digitized by Google

L'école électique de M. Royer Collard, de M. Cousin et de M. Jouffroy entreprit de ruiner les doctrines sensualistes et matérialistes, sans sacrifier la raison et la volonté de l'homme. Elle chercha à concilier la liberté avec la règle, le droit avec le devoir, la philosophie avec le christianisme.

Dans l'esthétique, on s'éloigna de cette critique puérile, qui se réduisait à recommander l'observation étroite de certaines règles, et l'imitation extérieure des modèles. On remonta aux sources antiques, on étudia nos propres origines et les littératures étrangères, jusqu'alors si dédaignées; et l'art français vit s'ouvrir devant lui l'horizon de toutes les littératures de l'Europe.

Quatre noms éminents représentent la critique de notre époque sous ses différentes formes; ce sont ceux de MM. Villemain, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin et Nisard.

M. Villemain a élevé le premier la critique littéraire au niveau de l'histoire. Sous sa plume élégante et ingénieuse, la critique raconte les événements littéraires, les révolutions de l'esprit, les changements de goût, comme l'histoire raconte les événements de la guerre et de la politique, et elle montre l'influence réciproque que les écrivains et les sociétés exercent les uns sur les autres. On regrette qu'un critique doué d'une sagacité si vive, d'un goût si sûr, laisse quelquefois désirer des conclu-

Digitized by Google

sions plus nettes, des jugements plus décisifs. Ce n'est qu'avec mille ménagements, par exemple, qu'il ose condamner les erreurs du XVIIIe siècle. Il semble que M. Villemain ne veuille jamais user de toute l'autorité que lui a donnée, dans le jugement des choses de l'esprit, le plus rare bon sens, joint au double talent de le communiquer par la parole et par la plume. Cette timide réserve nuit à la pensée de l'écrivain, qui est rarement forte, et à son style, qui glisse et craint d'appuyer.

M. Sainte-Beuve excelle dans la biographie littéraire. Aux détails de la vie privée il mêle des appréciations fines et délicates, des questions intéressantes de littérature actuelle, et il déploie une érudition curieuse et patiente, une originalité ingénieuse, une rare souplesse de talent et un vif sentiment d'artiste et de poète.

C'est le côté moral qui fait l'originalité de la critique de M. Saint-Marc Girardin. Voici comment il procède dans son « Cours de littérature dramatique, ou de l'usage des passions dans le drame », qui est son principal ouvrage.. Il prend un sentiment, l'amour paternel, par exemple ; il examine comment on l'a exprimé autrefois et comment on l'exprime aujourd'hui, et il cherche à tirer de cette comparaison quelque instruction utile, quelque leçon de bon goût et de saine morale. « J'ai « aimé, dit-il, à montrer l'union qui existe entre le bon

Digitized by Google

« goût et la bonne morale. » Ainsi, d'un cours de littérature M. Saint-Marc Girardin fait un véritable cours de morale où les notions les plus justes sur le vrai et le bien s'unissent au sentiment le plus exquis de l'art.

On reproche à ces trois critiques de trop s'occuper d'histoire, de biographie, de morale, de perdre souvent de vue les principes dogmatiques, de raconter beaucoup, et de ne pas assez juger les œuvres littéraires. M. Nisard a su se préserver de ce défaut. Disciple de Boileau, dont il joue le rôle, tout en admirant les nouveautés durables des écrivains de nos jours, il a voulu, dit-il, « faire de « la critique une science exacte, plus jalouse de con- « duire l'esprit que de lui plaire. Il s'est fait un idéal de « l'esprit humain dans les livres ; il s'en est fait un du « génie particulier de sa nation, un autre de la langue « française. Il met chaque auteur et chaque livre en « regard de ce triple idéal : il note ce qui s'y rapporte, « voilà le bon ; ce qui en diffère, voilà le mauvais. » Comme les autres critiques de notre époque, M. Nisard adopte la forme historique ; mais il subordonne les faits aux principes, l'histoire à la doctrine. Avant tout, il affirme, démontre et conclut. Dans son « Histoire de la littérature française », c'est l'histoire de l'esprit français qu'il se propose d'écrire. Tout en peignant nos grands écrivains, en expliquant les procédés de chacun d'eux, en faisant l'analyse de leurs chefs-d'œuvre, et en don-

Digitized by Google

nant la raison des beautés qu'on y admire, c'est l'esprit français qu'il peint sous ses différents aspects et avec les traits qui le distinguent du génie des autres peuples; c'est l'esprit français que nous voyons naître, grandir, briller et défaillir. Telle est l'originalité de cette histoire de notre littérature, dont l'esprit français est le héros et dont il fait l'unité; ouvrage indispensable aux maîtres qui enseignent et aux jeunes écrivains qui cherchent un guide. Quoique le dogmatisme de l'auteur soit tempéré par la délicatesse et la grâce de la forme, ses livres sont moins populaires que ceux de MM. Villemain, Sainte-Beuve et Saint-Marc Girardin, mais son influence est bien plus profonde; il a moins de lecteurs, mais seul peut-être il laissera des disciples.

C'est la réforme historique qui sera probablement la plus belle gloire de notre époque. Le spectacle des grandes choses accomplies sous la République et l'Empire apprit à mieux comprendre et à mieux juger les événements des siècles antérieurs. Après avoir lu l'histoire en action, on sentit qu'il fallait raconter le passé d'une manière plus réelle, plus animée, plus colorée, plus vraie. On se mit à remonter aux sources, à interroger les documents de toutes sortes, et l'on s'efforça de rendre par l'expression la vie et le mouvement aux hommes et aux choses qu'on avait entrevus dans la poussière des archives. Les systèmes devinrent moins exclusifs : autrefois, les uns ne

Digitized by Google

voyaient que du droit romain ; d'autres, que des coutumes germaniques ; d'autres, que la monarchie absolue ou la liberté pure. La nouvelle école étudie tous les éléments et cherche à faire à chacun sa part. Le cadre étroit de cette « Étude » ne nous permet pas de donner une appréciation des œuvres de nos principaux historiens. Bornons-nous à citer les noms de MM. Guizot, Thierry, Sismondi, Henri Martin, de Barante, Thiers, Mignet, Michelet, Louis Blanc.

Le XIXe siècle accomplit sa mission littéraire à travers les vicissitudes et les obstacles des révolutions politiques ; à peine la première moitié s'en est écoulée, et déjà il a produit des œuvres qui lui assurent une belle place dans l'histoire de la littérature. Mais il faut avouer que la réforme littéraire n'a pas été plus exempte d'excès que les révolutions politiques. La plupart des disciples de Chateaubriand n'ont su imiter que ce qu'il avait d'exagéré ; d'autres l'ont dépassé, et ont prodigué l'image, la couleur, l'antithèse, la métaphore, l'hyperbole. D'autres, sous prétexte de rompre avec la froide élégance de la littérature impériale, n'ont trouvé que des périodes boiteuses, des phrases heurtées, dont la dureté systématique déconcerte l'oreille. Quelques-uns enfin, abusant d'une facilité prodigieuse, et plus avides d'argent que de gloire, ont créé la littérature industrielle. L'écrivain cesse d'être un artiste et devient un négociant, occupé de produire à

Digitized by Google

bon marché et de vendre cher ; il fait tout à la hâte pour arriver plus vite à la fortune.

Ces déplorables excès sont le résultat de notre état social et politique. Il existe une connexion intime entre l'état littéraire et l'état social : ce qui se produit dans la société se révèle aussitôt dans la littérature. Un goût pur, une raison élégante, le culte désintéressé de l'art, ne sauraient fleurir au milieu d'une société sans cesse bouleversée par les révolutions politiques.

Mais les excès ne doivent pas faire méconnaître les avantages de la réforme littéraire. Les esprits intelligents adopteront le programme des novateurs, moins l'affectation, le factice et l'enflure, et celui des classiques, moins les règles timides et trop étroites. L'école à venir aura donc pour mission essentielle de concilier les deux systèmes, d'unir l'inspiration et la hardiesse des romantiques à la pureté, à l'élégance et au profond bon sens de nos écrivains classiques.

Digitized by Google

TABLE

XI. — RACINE

(1639-1699)

	Pages
Caractère des cinq grands poètes du XVIIe siècle. . .	5
Naissance de Racine. — Etudes à Port-Royal : influence.	6
Il étudie le droit, puis la théologie. — Procès.	7
Premiers essais poétiques : deux « Odes ». — Pension.	7
Ami de Boileau et encouragé par Molière.	7
Premières tragédies : la « Thébaïde et Alexandre ». . .	8
Querelle avec Molière. — Estime réciproque des deux poètes.	8
Comédie des « Plaideurs » : satire des mœurs du barreau.	9
Caractère de la tragédie de Racine, Raphaël et Mozart .	12
Caractères de femmes et d'hommes.	14
ANDROMAQUE, premier chef-d'œuvre. — Succès. . . .	17
BRITANNICUS, « pièce des Connaisseurs ». — Louis XIV corrigé.	18
Sujet de « Bérénice », donné par Henriette d'Angleterre.	20
BAJAZET. — Critique de Corneille.	22
MITHRIDATE. — Habitude de Racine en travaillant. . .	23
IPHIGÉNIE. — Vers de Boileau.	24

Digitized by Google

PHÈDRE. — Cabale contre Racine, défendu par Boileau et Condé. 24
Racine renonce au théâtre. Querelle et réconciliation avec Port-Royal. 27
Génie satirique de Racine. — Mots de Boileau. . . . 28
Mariage. — Ignorance de sa femme. — Vie domestique. 29
Faveur à la cour : gentilhomme du roi, historiographe. 31
Jeux de Racine avec ses enfants. — La « Carpe ». . . 33
ESTHER, composée pour Saint-Cyr. — Allusions. . . . 35
ATHALIE, non jouée : douleur de Racine, consolé par Boileau. 40
Épigramme contre la « Judith » de Boyer. 44
Mémoire de Racine sur la misère du peuple.—Disgrâce. 44
Dernière maladie de Racine. — Ses adieux à Boileau. . 46
OEuvres diverses. — Ses deux fils. 47

XII. — FÉNELON.

(1651-1715)

Caractère de Bossuet et de Fénelon. 49
Naissance de Fénelon. — Études. — Talents précoces. 50
Directeur des «Nouvelles catholiques ». 51
« Traité de l'éducation des filles », analysé. 52
« Traité du ministère des pasteurs ».—Fénelon, missionnaire. 56
Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne. — « Fables, Dialogues ». 58
Désintéressement de Fénelon. — Eloge de Pellisson. . 65
Nommé abbé de Saint-Valery, puis archevêque de Cambrai. 66
« Quiétisme » : lutte de Fénelon contre Bossuet. Sa disgrâce. 67

Digitized by Google

Livres des « Maximes des Saints », condamné à Rome. . 73
Humble soumission de Fénelon. 74
« Télémaque ». — Jugement de Boileau. 75
Morale et politique de Fénelon. 83
OEuvres diverses : « Traité de l'existence de Dieu », etc. 84
Vie de Fénelon à Cambrai.—Sermons. — Traits de bonté. 88
Respect de Marlborough pour Fénelon. 93
Dernières années de Fénelon.—Perte de ses amis.—Mort. 93

XIII. — DIX-HUITIÈME SIÈCLE

DÉCADENCE DE LA POÉSIE

Triple influence : « scepticisme, mépris des anciens, réforme politique ». 98
Régence. — Corruption générale. 99
BAYLE, Précurseur de Voltaire. — « Dictionnaire historique ». 100
FONTENELLE, ennemi des anciens et corrupteur du goût. 103
Rollin, L. Racine, duc de Saint-Simon. 105
Hamilton, Le Sage, J.-B. Rousseau, Vauvenargues . . 105
MONTESQUIEU, VOLTAIRE, J.-J. ROUSSEAU et BUFFON. . 105
« Encyclopédistes » : Diderot et d'Alembert. 107
Salons du XVIIIe siècle : Mesdames de Tencin, Du Deffand, Geoffrin, etc.. 109
Marche des idées : « sensualisme » de Condillac, « matérialisme » d'Helvétius, « athéisme » de La Mettrie. . 111
Inconséquence des « Philosophes » : bonnes actions et doctrines perverses. 113
Progrès des idées nouvelles expliqué par l'état social. 114
Influence de l'esprit philosophique en Europe. . . . 118
Décadence de la poésie : Voltaire, Gresset, Crébillon, etc. 119
Prose : MONTESQUIEU, VOLTAIRE, ROUSSEAU, BUFFON, etc. 123
Bernardin de Saint-Pierre, précurseur de Chateaubriand. 124

Digitized by Google

XIV. — MONTESQUIEU

(1689-1755)

Conspiration générale contre l'ordre politique et social. — Influence de Montesquieu 127
Naissance et études. — Goût pour la lecture. . . . 128
Montesquieu, conseiller, puis président au parlement de Bordeaux. 129
« Lettres persanes » : satire des mœurs, des lois, etc. . 129
Montesquieu, membre de l'Académie française.—Éloge de Richelieu. 134
Voyages de Montesquieu : Italie, Hollande, Angteterre. . 134
« Esprit et bon sens ». — Aventure. 136
Séjour à Londres. — « Notes » sur l'Angleterre. . . . 139
Simplicité de Montesquieu. 141
« Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains ». 142
« Dialogue d'Eucrate et de Sylla ». 143
« Esprit des lois » : qualités et défauts. 144
Style de Montesquieu. — Mot de Buffon. 154
« Défense de l'esprit des lois ». 156
Mort. — Trait de bonté. 156
« Pensées » de Montesquieu. 159

XV. — VOLTAIRE

(1694-1778)

Voltaire, représentant de son époque et de son pays. 161
Naissance. — Études : talents et scepticisme précoces. 162
Ses succès dans les salons. — Tact et hardiesse. . . . 164
Enfermé à la Bastille, et délivré par le régent. . . . 165
Origine du nom de Voltaire. 166

Digitized by Google

« OEdipe », sa première tragédie. Premiers traits contre les prêtres. 166
Succès à la cour. — Querelle avec Rohan-Chabot. . . 167
Emprisonné, puis exilé en Angleterre. 168
Influence de la littérature et des institutions anglaises. 168
Soin de sa fortune. — Millionnaire. — « Lettres anglaises ». 171
Séjour à Cirey, chez la marquise du Châtelet. . . . 172
Premières relations avec Frédéric II. 173
Succès de ses pièces. — Manœuvres habiles. 173
Envoyé à Berlin, gentilhomme du roi, académicien. . 174
On lui oppose Crébillon. Vengeance spirituelle. . . . 176
Départ pour Berlin. — Manies d'avare. — Anecdote. . 176
Souper de Postdam. — Maupertuis, d'Argens, La Mettrie. 179
Querelle de Frédéric II et de Voltaire. — Scène de Francfort. 182
Séjour à Mayence, puis en Alsace. 184
Achat des « Délices » et d'une maison à Lausanne. . 185
Fondation de « Ferney ». — Train de vie. 186
Fanatisme irréligieux. — Anecdote. 189
Double édition de ses livres. — Dénégations. — Calomnies. 191
Faiblesses de Voltaire. — « Tartuffe ». — Communion. 192
Légèreté de ses attaques contre la religion. — Buffon et Guénée. 194
Flatteries de Voltaire ; « Dubois, Frédéric II, Catherine II », etc. 196
Injures et calomnies contre ses adversaires. 198
Querelle avec J.-J. Rousseau. 199
Querelle avec Gibbon. — Anecdote. 203
Querelle avec Piron. — Anecdotes. 206
Haine du matérialisme, des abus, de l'intolérance, etc. 208
Voltaire fait réhabiliter Calas, sauve Sirven, etc., etc. 209
Vie de Voltaire à Ferney. 213
Voyage à Paris. — Accueil enthousiaste. 213
Confession et abjuration. 215

Digitized by Google

Activité de Voltaire. — Lettre de Tronchin. — Mort. . 218
OEuvres de Voltaire. — Abus de « l'esprit ». 221
Prosaïsme, monotonie et négligences de ses vers. . . 223
« Henriade » : défauts, beaux morceaux. 225
« Tragédies » : innovations. 228
« Comédies, Odes, Poèmes philosophiques, Satires », etc. 230
Voltaire excelle dans la « poésie légère » 232
Prose, supérieure à ses vers. 233
Histoire : « Essai sur les mœurs ». 234
« Siècle de Louis XIV, Charles XII », etc. 238
« Contes » : esprit et impiété. 241
« Correspondance ; Critique ». 242
Jugement sur Voltaire. — Allégorie. 245

XVI. — J.-J. ROUSSEAU

(1712-1778)

Caractère plein de contrastes : qualités et défauts. . . 246
Naissance. — Influence des premières lectures. . . . 249
Rousseau en pension. — Punition non méritée : haine de l'injustice. 250
Apprenti graveur. — Premiers vols. 251
Rousseau quitte Genève. — Madame de Warens. . . . 252
Catholique. — Domestique : vol et calomnie. 252
Rousseau vagabond. — Retour chez madame de Warens. 254
Musicien — Venture et Le Maître abandonnés. 254
Concert de Rousseau à Lausanne. 255
Interprète d'un charlatan. — Premier voyage à Paris. . 256
Rousseau élève, favori et domestique. 257
Rousseau précepteur et inventeur en musique.. . . . 258
Auteur dramatique, joueur d'échecs, secrétaire à Venise. 259
Thérèse Levasseur, et cinq enfants à l'hôpital. 259
« Discours contre les lettres ». — Récit romanesque. . . 262

Digitized by Google

« Discours contre l'inégalité ». — Propriété attaquée. 265
« Devin du village ». — Succès à la cour. 267
Réforme de Rousseau, copiste de musique. — Vanité. 268
Retraite à l'Ermitage. — Rupture avec les philosophes. 270
Querelle avec Saint-Lambert, Diderot, Grimm, madame d'Épinay 272
Séjour à Montlouis et à Montmorency 272
« Lettre sur les spectacles » : Voltaire, d'Alembert. . . 273
« Nouvelle Héloïse » et « Contrat social » 274
« Émile » ou traité de l'éducation. 276
Rousseau défenseur de l'existence de Dieu.—Anecdote. 281
Éducation de Sophie. 282
« Émile », condamné. — Fuite de Rousseau. 284
Séjour à Yverdun, à Motiers.—« Lettres de la Montagne ». 285
Commencement de la folie de Rousseau — Vanité. . . 287
Séjour en Angleterre. — Pension de George III. . . . 288
Querelle de Rousseau avec Hume. 289
Séjour à Fleury, à Trie, à Grenoble, à Bourgoin, etc. . 292
Conduite de Rousseau envers les grands. 292
Mariage de Rousseau, à Bourgoin. 294
Lettre sur ses ennemis et leurs complots. 295
Générosité envers Voltaire et Diderot. 296
Retour à Paris. — « Confessions », fol orgueil. . . . 297
Promenade de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. 298
Trait de bonhomie. 301
Rousseau à Ermenonville. — Sa mort. 302
Style de Rousseau. 303

XVII. — BUFFON

(1707-1788)

Buffon comparé à Montesquieu. — Style. 304
Naissance. — Études. — Voyages. — Premiers travaux. 305
Amour pour les plaisirs et pour la gloire. 306

Digitized by Google

Premiers volumes de « l'Histoire naturelle ». . . . 307
Hypothèse sur la formation de la terre. — Découvertes. — Erreurs. 308
Opinions religieuses de Buffon. — Prière. 312
Buffon, défenseur de la spiritualité de l'âme. 314
Description des animaux. — Style de Buffon. 315
« Discours sur le style ». 316
Vanité de Buffon. — Honneurs. 323
Sa mort. — Sa femme et son fils. 326

XVIII. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

RÉFORME LITTÉRAIRE

La décadence de la poésie au XVIIIe siècle. 328
Réforme romantique : « Chateaubriand et madame de Staël. 330
Réforme poétique. Mécanisme du vers, coupe de la strophe. Innovation dans l'ode, l'élégie, la chanson. « André Chénier, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, Béranger ». . . . 331
Réforme dramatique : elle échoue dans la pratique et réussit en théorie. 333
Philosophie spiritualiste : école théologique et école éclectique. 334
Critique littéraire. Rôles différents de MM. « Villemain, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin et Nisard ». . . . 335
Histoire : plus de savoir et de vérité. 338
Excès des réformateurs romantiques. 339
Mission de l'école à venir. 340

FIN DE LA TABLE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned
the Library on or before the last d
stamped below.

A fine of five cents a day is incur
by retaining it beyond the specif
time.

Please return promptly.

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



ANONYMOUS GIFT

Digitized by Google

Digitized by Google